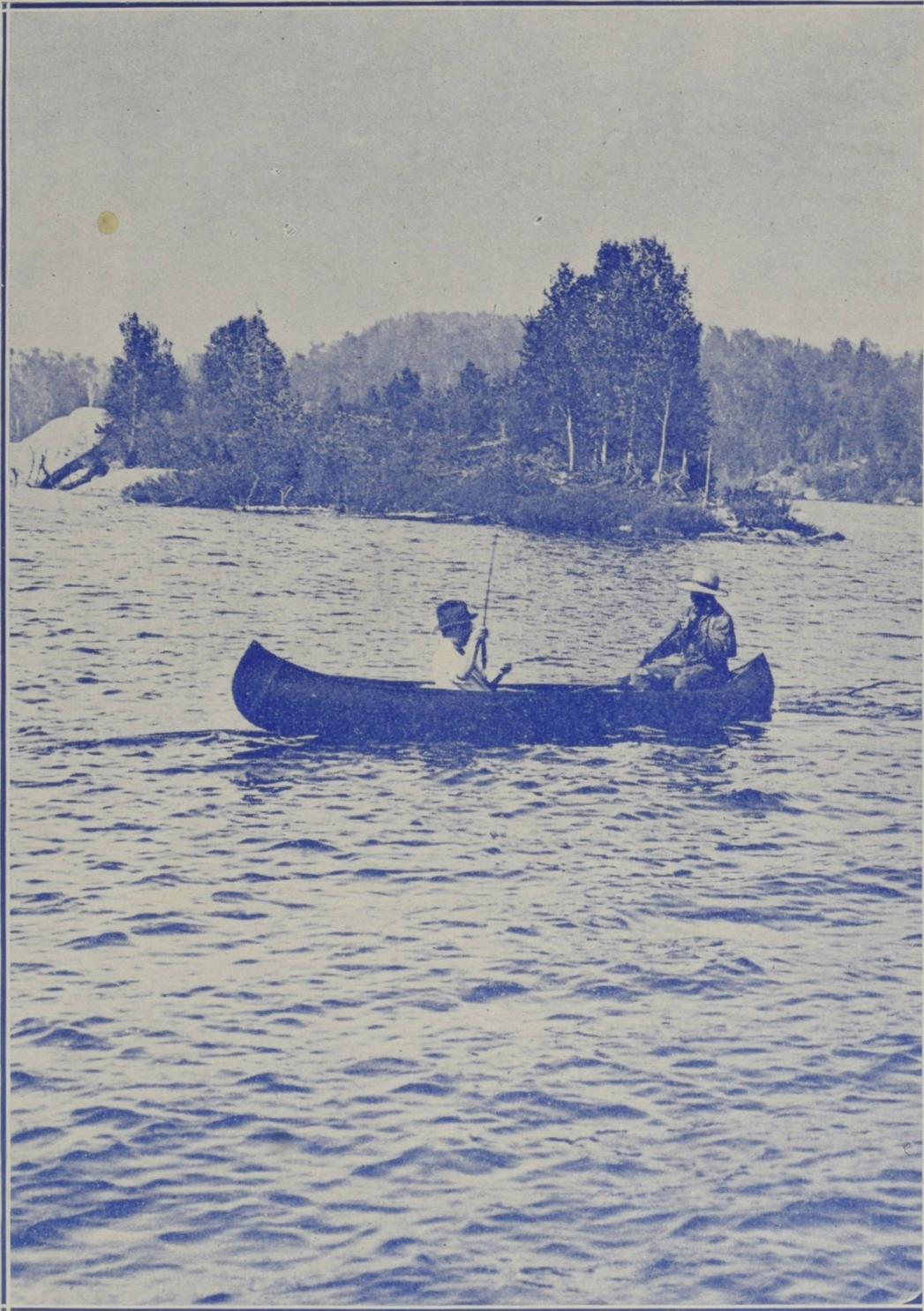


# L'APOTRE



LAC DES MAUVES, DANS LES LAURENTIDES

**MAGAZINE CATHOLIQUE**

*Lecture pour tous, jeunes et vieux.*

# SOMMAIRE

AOÛT 1924

## TEXTE

### PAGES

529 — Notre peuplement. ....	THOMAS POULIN ( <i>L'Ami des Enfants</i> )
531 — Le violon de Guarnerius. ....	Dom M.-D. DOREILLAC, O.M.B.
535 — Le spiritisme. ....	R. VALDOR, ( <i>L'Etoile</i> ) Noëliste)
537 — L'homme patient. ....	BERTHILDE
540 — La vieille maison. ....	( <i>Le semeur vendéen</i> )
542 — Les saints vivants. ....	EUGÈNE DUPLESSY, ptre.
544 — De "A" à "Z". ....	FERDINAND BÉLANGER
546 — Chronique littéraire : <i>D'un Océan à l'autre</i> . . . . .	
548 — Éphémérides canadiennes . . . . .	
552 — La Machine humaine : ses détraquements : Le cancer. . . . .	LE VIEUX DOCTEUR
554 — Radio : Les antennes . . . . .	L.-M. BOLDUC, ptre
557 — Le bon sens. ....	JEANNE LEFRANC
557 — Boîte aux lettres. ....	JEANNE LEFRANC
558 — La cuisine : Le grillage. ....	( <i>La cuisine à l'école primaire</i> )
559 — Patrons de broderie, marque "Gorcy" . . . . .	
560 — La cité chrétienne d'après les enseignements pontificaux. . . . .	HENRI BRUN ( <i>La Croix</i> )
563 — Pour s'amuser . . . . .	
564 — Première communion ( <i>poésie</i> ). . . . .	Abbé J. COLMOU
564 — Une excursion de pêche aux "Wawarons" . . . . .	ELIE DE SALVAIL ( <i>L'Oiseau Bleu</i> )
567 — Quand l'âme est droite ( <i>feuilleton</i> ) . . . . .	MAURICE RIGAUX
573 — Table des matières . . . . .	

## ILLUSTRATIONS

541 — Un site unique (Vue de l'hôtel du Pacifique canadien à Banff, Alberta)
545 — Un champ de blé à Dauphin, Manitoba. ....
547 — Centre minier important, Cobalt. ....
548 — Feu M. Cyrille Robitaille. ....
549 — Sir Esme Howard. ....
550 — S. G. Mgr J.-Alf. Langlois, évêque-élu de Titopolis, auxiliaire de S. E. le Card. Bégin. ....
551 — L'église et le presbytère de Cap Santé . . . . .
553 — Une résidence historique : L'ancienne maison des Jésuites à Sillery
560 — Au pays d'Évangéline . . . . .
566 — Le vieux moulin de Beaumont. ....
572 — Une belle famille canadienne. ....

"L'Apôtre" est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. "L'Apôtre" répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. "L'Apôtre" veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. "L'Apôtre" publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

## AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

**Prix d'abonnement : Canada \$2.00 par année**

"L'Apôtre" est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME V

QUÉBEC, AOÛT 1924.

No 12

## *Notre peuplement*

**U**N des problèmes qui s'imposent le plus à l'attention des hommes publics canadiens est sans contredit celui du peuplement de notre pays. Pour l'instant, il se présente sous un double aspect : l'émigration et l'immigration.

Qu'il faille faire de l'émigration, personne n'oserait le prétendre. Seules les nations surpeuplées ont droit d'en parler. Ce n'est pas avec une population de huit millions et un pays qui peut faire vivre des centaines de millions de gens que nous pouvons parler de jeter du lest.

Le problème de notre peuplement ne se présente donc pas sous cet aspect. Tout au contraire, notre population émigre à l'étranger et nous en aurions un extrême besoin chez nous. Il ne s'agit pas de diriger nos gens ailleurs, il faut les garder ici.

Il n'y a pas là un problème insoluble ; mais cependant, une question qui, pour être réglée, demande des efforts calculés et répétés. Le tout se résume à une question de travail : travail pour l'artisan du village en lui redonnant de la petite industrie ; travail pour l'ouvrier des villes en lui donnant de l'industrie qui marche ; travail pour le cultivateur en lui fournissant des marchés pour absorber les produits de sa terre. Ce n'est pas plus que cela, mais c'est tout cela.

Mais comment y parvenir ? voilà la question.

En cessant de faire tous la même chose ; c'est-à-dire, en variant notre industrie et en la rendant nationale ; en produisant chez nous ce dont nous avons besoin et que nous importons sans nécessité ; en travaillant chez nous nos

matières premières. Nous avons actuellement une capacité de consommation de 25,000,000 de paires de chaussures et une capacité de production de 75,000,000. Ce n'est assurément pas en continuant ainsi à développer notre industrie que nous y réussirons.

Ce n'est pas non plus en continuant notre marche vers la grosse industrie et le trust que nous arriverons à donner du travail dans les campagnes et à fournir aux cultivateurs les petits marchés tout près pour l'écoulement avec profit de leurs produits. Plus nous irons vers la grosse industrie, plus nous nous acheminerons vers le trust plus nous détruirons partout les petites boutiques ; plus aussi nous obligerons des gens à se déplacer et dans les campagnes et dans les petites villes. Plus nous gonflerons toujours les mêmes industries plus nous provoquerons des crises chroniques de chômage dans les villes et nécessiterons encore des déplacements.

Plus nous ferons cela plus nous rendrons le problème de notre émigration de solution impossible.

\*

\* \*

Mais notre immigration, qu'en dites-vous ?

Nous en disons ceci : qu'il y a une différence considérable entre le besoin d'immigration et le besoin d'immigration à tel moment donné. Qu'il soit sage d'admettre des étrangers dans un pays aussi grand que le nôtre si on veut qu'il progresse et devienne un grand pays, personne ne le conteste. Nous n'en doutons pas plus que nous doutons qu'il faille donner une bonne nourriture à l'enfant pour qu'il grandisse et se développe rapidement. Seulement, en tout cela, il y a la mesure et le temps.

Nous savons bien qu'un enfant pour grandir normalement a besoin d'absorber une bonne et abondante nourriture, mais si nous voulons forcer cet enfant à manger deux repas à la fois ou à prendre un deuxième repas quand il a encore l'estomac chargé, nous risquons tout simplement de lui imposer une indigestion. Nous ne faisons pas autre chose actuellement avec notre immigration.

Nous avons besoin d'immigrants pour peupler notre pays ; encore une fois, c'est là une vérité de La Palisse. Nous n'en avons pas besoin actuellement ; c'est une autre vérité que personne cependant ne semble comprendre. C'est pourquoi le problème de notre peuplement se complique encore plus. Pour la sécurité des gens on oblige les constructeurs d'édifices publiques à faire de nombreuses portes de sortie. Cependant, s'il se produit une panique et que tout le monde veut sortir en même temps, il n'en arrive pas moins que les portes se bloquent et que personne ne sort.

Nous avons besoin d'immigration ; mais comme on nous en donne en masse, et comme on nous en donne beaucoup plus que nous pouvons en absorber, nous n'arrivons pas et c'est la congestion.

\*

\* \*

Et le problème se complique encore du fait que les États-Unis viennent de fermer leurs portes à ceux qui veulent se servir du Canada comme d'un pont pour traverser la frontière. Les années passées nous souffrions moins de l'immigration, parce qu'une bonne partie de ceux qui venaient chez nous se dirigeaient immédiatement vers la frontière et disparaissaient pour toujours. Aujourd'hui, ce n'est plus la même chose et nos villes sont encombrées de gens désappointés qui doivent rester à notre charge, parce qu'ils ne peuvent aller ailleurs.

Le *Catholic Record* de Toronto nous en donnait un exemple récemment en nous racontant les misères qu'endurent un bon nombre d'immigrants irlandais. " Un grand nombre de jeunes Irlandais, disait-il, récemment immigrés au Canada passent par des temps durs. Désespérant de trouver du travail en Ontario, un bon nombre d'entre eux ont tenté de passer aux États-Unis, par voie des Chûtes Niagara, de Brideburg et Windsor, mais sont tombés dans

les filets des lois d'immigration des États-Unis, qui depuis le 1er juillet sont devenues particulièrement sévères et prohibitives. Ne connaissant rien des conditions ici et ignorant des lois de l'émigration ils sont tombés à la frontière entre les mains d'escrocs qui, les soulageant de leur argent, leur ont promis de les passer aux États-Unis.

" Il est arrivé qu'ils sont entrés en difficultés avec les autorités américaines de l'immigration et ont dû se faire imposer de fortes amendes et l'emprisonnement."

Voilà ce que produit notre immigration à la frontière.

Dans le pays, elle ne fait guère mieux. Il y a sans doute un certain nombre de gens qui cherchent à s'établir sur des terres ; mais la plupart s'en viennent dans nos villes. On les voit bientôt, comme le déclarait un magistrat d'une ville de l'Ouest, errer de l'Est à l'Ouest et de l'Ouest à l'Est en recherche de travail. Ils vagabondent et deviennent vite aux crochets de la charité publique.

Quand ils réussissent à se trouver de l'emploi ils le font aux dépens de travailleurs canadiens qu'ils déplacent et qui, à leur tour, prennent la route de la frontière.

On dit qu'en augmentant notre population on augmentera notre travail ; mais il serait probablement beaucoup plus vrai de dire qu'en augmentant notre travail nous nous assurerons une bonne immigration.

C'est un peu la même chose, mais commencée par un autre bout. Seulement, il est important de toujours savoir par où commencer.

Thomas POULIN.

#### NOTRE PROCHAIN FEUILLETON

" L'Apôtre " commencera, le mois prochain, à publier un feuilleton intéressant :

**ABANDONNÉE**

par Eva Jouan

Abonnez-vous à L'APÔTRE immédiatement ou renouvelez votre abonnement si vous voulez avoir toute la suite de ce beau roman.

## Le violon de Guarnerius

**L**E Conservatoire de musique de Paris possède des classes de violon dont la réputation est européenne. Les belles traditions de l'école française y sont suivies avec un respect religieux. Chaque année un concours public a lieu entre les élèves jugés dignes d'entrer en lice. Le premier prix donne accès à l'heureux vainqueur dans le domaine de l'art; son nom, inconnu la veille, est célèbre le lendemain. Aussi, à l'époque des concours, le Conservatoire prend-il un aspect inaccoutumé. La cour est pleine d'allants, de venants, tous gens intéressés dans les luttes qui s'engagent. Les professeurs, les élèves, les parents, les amis forment des groupes animés et bruyants. Le clapotement des pianos se mêle aux gémissements des bassons, aux soupirs des hautbois, aux fanfares éclatantes des cuivres.

Le concours de violon de l'année 1838 a fait époque dans les annales de l'institution, tant à cause du nombre et du mérite des concurrents, que par suite d'une aventure assez étrange arrivée à l'un d'eux. C'est cette aventure que nous allons raconter ici.

La veille du jour désigné pour le concours, sous la grande porte du Conservatoire de musique, près de la loge du concierge, un magnifique caniche était en faction et regardait obstinément d'un air à la fois inquiet et résigné l'escalier par où l'on descend des classes du premier étage. Rien ne pouvait détourner son attention, ni les avances des passants, ni même les morceaux de sucre que lui offraient les élèves. Deux heures sonnèrent; l'intelligent animal s'avança jusqu'au pied de la rampe de l'escalier, levant les yeux et flairant. Bientôt il fut pris d'un frémissement de joie non équivoque, et enfin, au son d'une voix bien connue, il se précipita en aboyant vers deux élèves qui descendaient bras dessus bras dessous.

“ Ah ! dit le plus jeune d'entre eux, voilà *Concerto* qui nous attend selon son habitude; caresse-le donc, Emile. ”

Emile restait silencieux, et le caniche, peu fait à cette indifférence, redoublait de gambades et de gentilleses.

“ Te voilà bien ! dit Jules en entraînant son ami ; tu mets toujours les choses au pire ! Je te dis que tu as admirablement joué, et que, de l'avis de tout le monde, le premier prix t'appartient. ”

— Et moi, je te dis, reprit Emile, que maintenant je ne compte plus sur rien ; que veux-tu que je fasse contre l'immense supériorité du violon de mon seul rival sérieux ? Ah ! il sait bien ce qu'il fait, lui ; mais du reste, c'est trop juste ; il est riche, il a pu acquérir sans peine cet admirable instrument dont la puissance a écrasé le

mien. Voyons, ose me dire que ceci n'est pas réel !

— Bah ! dit Jules, le jury saura bien faire la part des choses.

— Le jury s'occupera de l'effet, sans rechercher la cause, répliqua Emile avec amertume. Mais, tiens, ne parlons plus de cela; c'est à se briser la tête de désespoir ! Quand je pense au travail surhumain que j'ai accompli pendant ces dix derniers mois, et tout cela pour rien !... C'est à en devenir fou ! Voilà mon avenir brisé. Adieu les beaux rêves, adieu la réputation, le bien-être ! Que vais-je faire maintenant ? Avec le premier prix, j'avais des leçons, des occasions de jouer en public ; je pouvais dire à ma pauvre bonne mère : “ Tu as travaillé pour moi depuis “ vingt ans nuit et jour ; repose-toi, c'est à mon “ tour de gagner pour deux ! ” Pauvre mère ! Elle n'a plus que moi au monde ; quel coup pour elle, pour elle dont la vue s'affaiblit, dont la main tremble en tirant l'aiguille ! Enfin... viens... ”

— Mais où allons-nous ainsi ? dit Jules ; nous nous écartons de notre route !

— J'ai besoin de marcher au hasard, de me distraire. ”

Les deux amis, précédés du fidèle caniche, suivirent le faubourg Poissonnière. Arrivés à la barrière, ils la franchirent et remontèrent le boulevard extérieur. Près de l'avenue qui conduit au cimetière Montmartre, ils avisèrent un banc et s'assirent.

“ A mérite égal, dit Emile, remettant la conversation sur le concours, à mérite égal, j'ai autant de chances que mon adversaire ; mais, que veux-tu que fasse mon pauvre *Nicolas de Mirecourt* (1) contre un violon d'*Amati* (1) ? Ne comprends-tu pas tout ce que la sonorité moelleuse et vibrante de l'instrument ajoute de chance à l'exécution ? Ah ! si j'avais un *Amati* ! ”

— Il y a de meilleurs violons que les *Amati* ! ” dit une voix qui fit tressaillir et se retourner comme par un choc électrique les deux jeunes artistes.

Celui qui venait de prononcer ces paroles était debout, appuyé contre un arbre. Les lueurs ardentes du couchant, qui traversaient obliquement le feuillage, enveloppaient toute sa personne ; il ressemblait à une silhouette sur un fond rouge, et la pâleur mate de sa figure avait une teinte d'ivoire. Il était de haute taille, maigre et voûté ; son front, d'un développement excessif, semblait contenir un monde de pensées ; le nez était très long, vigoureusement courbé ; les joues creusées, les lèvres blanches, contractées par un sourire où la raillerie s'alliait avec la souffrance. Une longue chevelure noire, aux mèches bouclées autour du cou, complétait cette singulière physionomie.

*Concerto*, qui grognait sourdement, se jeta sur lui en aboyant avec fureur ; lui le regarda, et le

(1) Célèbres fabricants de violons

chien, sous la puissance étrange de ce regard, vint se coucher humblement à ses pieds. Les deux amis restaient muets ; celui qui avait interrompu leur conversation, s'apercevant de leur embarras, prit la parole avec un accent italien fortement prononcé.

— “ Je vous disais qu'il y a de meilleurs violons que ceux d'*Amati*, et vous devez le savoir aussi bien que moi. Jouez-vous donc en public, dit-il à Emile, que vous paraissez si triste de l'incapacité de votre pauvre *Nicolas de Mirecourt* ?

— Je concours demain au Conservatoire de musique ; mon professeur et mes amis prétendent que je mérite le premier prix, et le seul concurrent que j'aie à craindre possède un violon d'*Amati* ; voilà ce qui me désole !

— Ah ! Et que jouez-vous ?

— Le vingt-neuvième concerto de Viotti.

— Voudriez-vous me le jouer, ce concerto ?

— De grand cœur ; mais ce n'est guère l'endroit.

— C'est aussi mon opinion ; si vous voulez me suivre à mon hôtel, ainsi que votre ami, rien ne vous dérangera, et peut-être après pourrai-je vous tirer de l'embarras où vous vous trouvez.

— Nous ne demandons pas mieux”, répondirent en même temps Emile et Jules, en prenant leurs boîtes à violon.

L'inconnu fit un geste de satisfaction et se mit en route. Les deux amis le suivirent, en se faisant part mutuellement de leur étonnement et de leur espérance. Après une demi-heure de marche environ, ils arrivèrent à la porte d'un hôtel ; l'inconnu introduisit les jeunes artistes dans une chambre à la fois simple et confortable ; les fenêtres donnaient sur un grand jardin ; le calme le plus complet y régnait. L'étranger s'étendit sur un canapé et, fermant les yeux, dit à Emile :

— “ Allons, à l'œuvre maintenant ! Toi, donne-moi ton violon, dit-il à Jules, qui s'empressa d'obéir ; je jouerai l'accompagnement, car je suis amateur de musique et je joue un peu de violon. ”

Son sourire, en prononçant ces mots, devint si moqueur que Jules se dit en lui-même : “ C'est étonnant comme ce monsieur ressemble au *Satan* de Feuchère (1) ; bien sûr il a dû poser pour cette tête-là. ”

— “ Mais, s'écria l'inconnu en accordant le violon de Jules, quel est le misérable qui vous vend de pareilles cordes ? Je n'en voudrais pas pour ficeler mes malles. Pas une quinte juste ! Et un *sol* qui sonne comme une cloche fêlée ! Enfin, nous ferons ce que nous pourrons. Voyons, jeune homme, attaquez le solo maintenant ; je suis à vos ordres. ”

Emile obéit. Son archet tremblait un peu en commençant la phrase ; mais dès que l'inconnu eut fait entendre les premières notes de l'accom-

pannement, il se sentit pour ainsi dire soulevé de terre et emporté dans les régions idéales de l'inspiration. Un fluide magnétique se dégageait de ses accords : puis il oublia tout, l'endroit où il se trouvait, l'étrangeté de l'aventure, ses doutes, ses chagrins, pour ne plus penser qu'à l'art, dont il éprouvait le délire sublime. De son côté, Jules regardait l'étranger avec des yeux étonnés. En effet, ce n'était pas un violon, c'étaient dix violons qui accompagnaient Emile. Son mauvais instrument, sous la main puissante qui l'étreignait, rendait des sons d'une intensité exceptionnelle. *Concerto*, dilettante accompli, s'était placé entre les deux exécutants et battait la mesure avec une précision métronomique ; de temps en temps il allait de son maître à l'inconnu et les flairait en les regardant avec extase ; puis, quand la cadence finale éclata rapide et joyeuse, il se dressa sur ses pattes et vint lécher les mains des deux virtuoses avec une effusion tout artistique.

— “ Voilà un chien bien organisé ! dit l'inconnu en posant le violon sur une console et en passant ses doigts longs et effilés dans l'épaisse toison du caniche. Quant à vous, jeune homme, je suis content, il y a de l'avenir dans votre jeu ; encore un peu trop d'école, mais vous êtes jeune, cela se passera. Vous avez une belle qualité de sons, l'archet bien à la corde, de la vigueur, du feu ; en un mot, c'est très bien, et je vous remercie du plaisir que vous m'avez fait. Aussi aiderai-je à votre triomphe, autant que possible, en vous prêtant un violon auprès duquel l'*Amati* de votre rival ne sera plus qu'un violon de ménétrier.

— Quoi ! vous feriez cela pour moi, qui vous suis inconnu ?

— Vous m'étiez inconnu il y a un quart d'heure : maintenant nous sommes amis ! ”

Emile saisit respectueusement la main de son protecteur :

— “ Monsieur, lui dit-il, tantôt je croyais mon avenir perdu, ma carrière brisée, et je versais des larmes en pensant à ma mère qui n'a plus que moi pour appui. Ce que vous me dites me rend à la vie ; vous aidez l'artiste à triompher, vous aidez le fils à faire son devoir. Mon remerciement est bien peu de chose, mais rappelez-vous qu'il y a dans le monde une digne femme, qui priera Dieu pour vous matin et soir, et cette voix sera entendue, car elle partira de l'âme d'une mère qui vous devra le bonheur de son fils !

— Vous avez du cœur, jeune homme ! dit l'inconnu d'une voix émue ; je l'avais deviné dans votre jeu, je vous remercie de ce que vous venez de me dire, et j'accepte. La prière des braves gens va droit au ciel, et le bon Dieu l'exauce toujours

— Tu entends, dit Emile à Jules, je jouerai sur un violon meilleur qu'un *Amati* !

— Et ce sera ? dit Jules timidement, en regardant l'étranger.

(1) Statuaire français, 1807-1852

— Ce sera un violon de *Joseph Guarnerius* (1), répondit celui-ci.

— Un *Guarnerius* ! s'écrièrent à la fois les deux amis.

— Un *Guarnerius*, reprit l'inconnu ; je vais vous le montrer, et vous pourrez même l'essayer à l'instant. "

Il entra dans une autre pièce et revint, tenant à la main une boîte qu'il ouvrit.

Les deux jeunes gens s'avancèrent avec empressement. L'inconnu souleva les coussins qui préservaient l'instrument de l'humidité, et le *Guarnerius* apparut aux regards. Il le tira de la boîte, prit l'archet, tendit les crins, accorda l'instrument, en effleurant à peine les cordes, puis le présenta à Emile en lui disant : " Essayez ! "

A peine celui-ci eut-il commencé à préluder qu'il s'arrêta saisi d'étonnement ; les sons étaient d'une fluidité, d'une puissance incomparables ; il ressentait en jouant l'ivresse que produit un vin généreux ; tout son être était comme enveloppé de sonorité, et sa poitrine vibrait à l'unisson de l'admirable instrument. Jules incapable de contenir plus longtemps son enthousiasme, s'écria en sautant de joie :

" Tu as le premier prix ! "

Pendant ce temps, l'inconnu semblait savourer la félicité dont il était l'auteur.

" Maintenant, dit-il, vous voilà rassurés ! Convenons de ce qu'il faut faire demain : vous viendrez ici le matin pour prendre le violon.

— Qui faudra-t-il demander ? hasarda Jules, curieux de savoir le nom du mystérieux protecteur.

— Montez, répondit celui-ci, je préviendrai le maître d'hôtel. Quand vous serez au Conservatoire, ne touchez à votre instrument qu'au moment de jouer, pour éviter les questions.

— Je dirai que j'ai le poignet très fatigué, dit Emile.

— C'est cela. Jouez le *tutti* à demi-son, seulement pour assurer vos doigts, puis au moment du *solo*, laissez-vous aller à votre fougue ; le violon ne s'en plaindra pas, il a supporté de plus rudes assauts que celui-là. Un dernier conseil, si vous le voulez bien.

— Oh ! parlez, monsieur, parlez, je vous prie.

— Avant le trait final du morceau, il y a un point d'orgue ?

— Oui, monsieur, un point d'orgue que m'a écrit mon professeur.

— Fort bien, mais dites-moi pourquoi ne pas en faire un vous-même ?

— Comment, moi-même ? Je n'oserai jamais !

(1) *Joseph Guarnerius*, célèbre luthier de Crémone, élève du grand *Stradivarius*\*. Ses instruments portent la date de 1717 à 1740. Il est revu d'*André Guarnerius* qui fut élève de *Nicolas Amati*. L'Italie a toute une dynastie de luthiers, qui, comme ses peintres, ont porté leur art au plus haut degré de perfection.

\* *Stradivarius*, né vers 1670, mort vers 1728. C'est le roi des luthiers. Ses violons et ses violoncelles se vendent aujourd'hui à des prix excessivement élevés.

— Oser, au contraire. Vous savez qu'un point d'orgue est une sorte de compromis entre la fantaisie et la règle ; que, tout en rappelant sommairement l'idée principale de l'œuvre, l'exécutant doit développer cette idée, la faire passer par divers tons et l'entourer d'arabesques délicates, comme un peintre entoure son dessin d'ornements capricieux. Eh bien ! agissez ainsi ; montrez que vous comprenez par vous et non par le cerveau de votre professeur ; composez votre point d'orgue ce soir, vous me le soumettez demain en venant, et je vous dirai ce que j'en pense. Ainsi, à demain, et bon courage ! "

Les deux amis de retirèrent en proie à une joie qui tenait du délire. Jules voulait demander au maître d'hôtel le nom du bizarre protecteur ; mais Emile l'en empêcha, disant que ce serait manquer de confiance envers celui qui avait si généreusement offert son appui.

Le grand jour était venu, et la lutte touchait à sa fin. Il y avait vingt-quatre concurrents pour les prix de violon. Vingt-deux avaient déjà joué, mais le public ne leur avait distribué que les seconds prix et les accessits. On savait que les deux aspirants sérieux au premier prix avaient l'un le numéro 23, l'autre le numéro 24. Le numéro 23 était le rival d'Emile, le possesseur du violon d'*Amati*. Emile jouait le dernier. Parmi les spectateurs les plus ardents à suivre les péripéties de la lutte, Jules se faisait remarquer par son allure fiévreuse.

Le numéro 23 venait de terminer, et un amateur dit en s'adressant à Jules :

" Celui-là aura le premier prix, pour sûr. Quel beau son ! quelle belle manière !

— C'est ce que nous verrons, dit Jules, Mais silence ! Voilà qu'on vient d'appeler le numéro 24 ! C'est celui-là qui aura le prix, entendez-vous ! "

Au moment où Emile s'avança sur l'estrade, le mystérieux inconnu entra dans une loge déserte et resta debout contre la porte de manière à n'être pas vu du public. Emile s'accorda doucement, puis, en revenant prendre sa place, jeta un coup d'œil sur la foule. La première personne qu'il aperçut fut son protecteur, qu'il salua de la tête ; la seconde, son ami Jules, qui faisait tous ses efforts pour lui sourire.

Le *tutti* commença.

Emile attaqua le *solo* d'une façon magistrale ; il était beau de tenue, de mouvement et d'assurance. Le jour franc, qui tombait d'aplomb sur lui, faisait resplendir la table d'harmonie de son violon. Enfin, quand arriva le point d'orgue, il le termina par un trait hardi, qu'il réussit à merveille. Un tonnerre d'applaudissements ébranla la salle, et l'exécutant dut trois fois saluer l'assemblée.

Le concours était fini, Le jury se mit en devoir de délibérer ; l'urne fut apportée, chacun y déposa son vote. Le président fit le dépouillement, puis ceci terminé, il dit à haute voix :

“ A l'unanimité, il y a lieu à décerner un premier prix.

— Bravo ! “ cria la salle.

Les membres du jury écrivirent leurs bulletins et les passèrent au président.

Celui-ci les déplaça l'un après l'autre et les lut, toujours à haute voix.

Dix fois le nom d'Emile Dessarts fut prononcé. A la dixième fois, les bravos redoublèrent.

Le président dit au surveillant qui attendait la décision :

“ Faites venir M. Emile Dessarts. ”

Emile apparut.

“ Monsieur Emile Dessarts, dit le président, le jury, à l'unanimité, vous décerne le premier prix de violon. ”

Les applaudissements éclatèrent de nouveau, consacrant la décision. Jules était hors de lui et pleurait à chaudes larmes. Sur l'estrade, les camarades, les professeurs embrassaient le vainqueur. Jules quitta sa place, enjamba les bancs, se précipita dans le couloir et vint tomber dans les bras d'Emile, en l'embrassant à l'étouffer.

“ Eh bien ! je te l'avais dit que tu l'aurais ce prix !

— Oui, mon ami, mais grâce au *Guarnerius*.

— Ah ! c'est vrai, il y est pour quelque chose, mais viens ; allons le reporter et remercier ce digne protecteur.

— Tiens ! le voilà qui cause avec ton professeur, dit Jules ; il vient à nous. ”

L'inconnu s'avança et pressa Emile dans ses bras avec effusion ; le professeur dit à ses élèves.

“ Remerciez monsieur ; son violon vous a porté bonheur, n'est-ce pas ? Eh bien ! rappelez-vous toute votre vie que vous avez eu l'insigne honneur de jouer sur le violon de l'illustre Paganini (1) !

— Paganini ! s'écrièrent à la fois les deux amis.

— Oui, mes enfants, reprit le grand artiste, Paganini, qui est aussi heureux que vous de ce triomphe. Allons, jeune homme, allez vite embrasser votre bonne mère, allez lui annoncer votre succès. Vous viendrez ensuite me trouver à mon hôtel avec votre ami. J'emène votre professeur ; nous dînons tous quatre ensemble. ”

A la fin du dîner, Paganini dit à Emile :

“ Maintenant, vous voilà le pied dans l'étrier ; mais réfléchissez bien, vous n'êtes que le premier des élèves, il vous reste à prendre place parmi les artistes. Travaillez donc avec plus d'ardeur encore qu'autrefois. Pour que vous gardiez de

(1) PAGANINI (Nicolo), le plus grand violoniste de l'École italienne, né à Gênes en 1784, mort en 1840. Son père était musicien. Il fut élève de Costa, à Gênes, et de Paër, à Parme ; puis attaché à la princesse Elisa Baciocchi, soeur de Napoléon 1er, dont il dirigea l'orchestre à Lucques, jusqu'en 1813. A partir de ce moment il parcourut l'Europe, soulevant partout l'étonnement et l'admiration.

moi un bon souvenir, voici un cadeau que je vous destine. Je reprends mon *Guarnerius* fidèle, qui est un vieil ami, mais je vous donne cet autre violon que j'ai travaillé longtemps, et avec lequel j'ai conquis mon premier succès. ”

En disant ces mots, le célèbre violoniste présenta à Emile une magnifique boîte à violon. Sur une plaque en cuivre, on lisait : A EMILE DESSARTS, NICOLO PAGANINI.

Emile Dessarts tint compte des conseils de Paganini : il devint l'un des représentants les plus illustres de l'école française. Sa mère put enfin se reposer d'une vie de travail et de peine. Elle finit ses jours au sein d'une douce aisance, d'autant plus précieuse qu'elle la devait au talent et à l'affection de son fils.

[*L'Ami des Enfants.*]

## BEAU TRAIT DE TENDRESSE PATERNELLE

Agésilas, un des plus grands rois de Lacédémone, semblait oublier dans le sein de sa famille toute la grandeur dont il était environné pour se livrer aux aimables caresses d'un fils encore enfant ; et la Grèce voyait avec surprise ce monarque, la terreur des ennemis de son pays, courir à cheval sur un bâton pour amuser l'héritier de son trône. Un plaisant qui fut témoin de cette scène, ridicule aux yeux d'une âme vulgaire, s'étant avisé d'en rire en présence d'Agésilas :

“ Mon ami, lui dit ce prince, tais-toi pour le présent ; attends que tu sois père pour te moquer de ceux qui le sont ! ” voulant lui faire entendre que ce qui paraît n'être digne que d'un enfant, l'amour paternel le relève et y fait trouver les plus douces jouissances.

Un enfant, se trouvant en visite chez un ami de son père, s'approche avec empressement d'un perroquet et veut caresser l'oiseau.

— Prends garde, Paul, lui dit le maître de la maison, il te mordra.

— Mais il ne vous mord pas, vous ?

— C'est qu'il me connaît.

— Eh bien ! répond naïvement l'enfant, dites-lui que je m'appelle Paul.

## Le spiritisme

**I**L n'y a rien de nouveau sous le soleil, a dit Salomon ; et c'est tout à fait vrai de l'amour du merveilleux qui a existé de tout temps et que les magiciens de tout genre ont toujours exploité avec succès, tant l'homme a besoin de croire à ce qui le dépasse, et de connaître ce mystérieux au-delà qui l'attire par l'attraction de l'inconnu en même temps qu'il l'épouvante.

Six cents ans avant l'ère chrétienne Pythagore enseignait que les âmes ne quittaient à la mort le corps qu'elles avaient animé que pour rentrer dans un autre, et c'est depuis bien longtemps qu'on pratique la *nécromancie* ou l'*évoocation* des morts, pour se mettre en relation avec les Esprits. Le Spiritisme avec la réincarnation des Esprits qui passent d'un corps dans un autre jusqu'à leur entière purification, avec leurs messages et leurs apparitions plus ou moins fantastiques n'a rien inventé ; c'est du vieux neuf qui rappelle les pratiques d'une Magie qui n'a de nouveau que le nom, à moins que dans un siècle de lumière ce soit une nouveauté de prendre de vaporeux et ridicules fantômes pour la réalité.

Aussi la masse peut s'y laisser prendre, mais les savants ne s'y trompent pas ; et pour accepter la théorie spirite qui leur paraît ce qu'il y a de plus invraisemblable, ils attendent des preuves qu'on ne leur a pas encore données, et en attendant l'explication scientifique de phénomènes étranges, ils n'y voient pas autre chose que l'habileté d'audacieux prestidigitateurs, quand ce n'est pas la fraude de mystificateurs médiums.

Malgré ce discrédit jeté sur lui par la science, le spiritisme n'hésite pas à se réclamer du grand service qu'il rend à la religion pour s'attirer la sympathie des catholiques et s'en faire des adeptes. C'est lui, en effet, prétend-il, qui a achevé la déroute du matérialisme en donnant la preuve la plus positive, la plus sensible et pour ainsi dire matérielle de l'existence et de l'immortalité de l'âme. Qui peut en effet mettre en doute cette vérité, maintenant que grâce au spiritisme, les Esprits viennent eux-mêmes se faire voir aux vivants et affirmer leur survivance par des faits indiscutables ? Que l'existence de l'âme et son immortalité soient un des dogmes fondamentaux de notre foi et qu'elles servent de base à la morale religieuse, ce n'est pas douteux ; mais que cette base serait fragile, si elle n'était étayée que par la doctrine spirite, qui menacée un jour au l'autre d'être remplacée par une croyance non moins imaginaire l'entraînerait dans sa ruine ; trop prudente est l'Église pour se commettre avec de pareils alliés ; elle se souvient d'ailleurs que le Maître ne voulait pas des éloges des démons qu'il chassait des corps

des possédés et comme lui elle redoute tout ce qui peut lui venir d'une source aussi suspecte. C'est pourquoi loin de chercher une confirmation de ses dogmes dans la doctrine spirite, c'est au nom même de leur foi, qu'elle défend aux fidèles de se mêler aux pratiques spirites, quelles qu'elles soient. C'est qu'en effet ces Esprits désincarnés et réincarnés ne sont pour ainsi dire que la caricature de l'âme que Dieu a créée pour animer un corps *unique*. Nous savons en effet que lorsque le corps est mort, le rôle de l'âme ici-bas est fini, elle entre dans l'Éternité, c'est là que son séjour est à jamais fixé soit dans le Ciel après le Purgatoire si la mort l'a trouvée en état de grâce, soit en Enfer, si avant la mort elle n'a pas obtenu le pardon de ses péchés mortels.

C'est donc une grave erreur de soutenir avec les spirites que dans l'autre monde les âmes peuvent se purifier de leurs impuretés terrestres en passant d'un corps dans un autre, et qu'une fois purifiées elles ont droit au bonheur éternel. C'est en effet nier l'éternité des peines et supprimer l'enfer. Que si à cette doctrine évidemment hérétique du spiritisme sur un point fondamental de la religion, on ajoute d'autres erreurs assez nombreuses qui contredisent la morale chrétienne, on comprendra sans peine que l'Église aurait manqué à son devoir de gardienne de la foi, si elle n'avait signalé aux fidèles dans les avances du spiritisme un piège d'autant plus dangereux qu'il se cachait sous les dehors d'une doctrine apparentée à la leur, qui leur assurait non seulement la survivance des êtres chers que la mort avait ravis à leur amour mais encore la certitude de les revoir, de les entretenir et de connaître par eux les mystères de l'au-delà.

Avec raison les savants nient ces apparitions des esprits ; mais il suffit que le spiritisme en maintienne la réalité et que ses adeptes y croient pour que l'Église interdise tout commerce avec eux, assurée que ces esprits ne sont ni les Anges, ni les âmes réincarnées auxquelles on attribue les phénomènes étranges qui se produisent par de simples *trucs* bien connus des professionnels de la prestidigitation.

La théologie enseigne que les âmes séparées du corps peuvent communiquer avec les vivants, mais exceptionnellement et dans des cas qui sont rares ; mais c'est Dieu qui est juge de ces faveurs et ce ne sont pas les hommes, fussent-ils des *mediums* parfaits, qui ont le droit de provoquer à leur gré ces visites sans autre but que de satisfaire une vaine curiosité, ou d'ajouter un piquant intérêt à des exhibitions ordinairement puériles, théâtrales, souvent bassement foraines. Non ; et ce serait faire injure à la sagesse de Dieu, qui dans l'autre monde règne en souverain absolu sur les âmes, que de croire qu'il autorise les Esprits bons à revenir sur terre pour tromper les vivants par des messages trop souvent vides de sens et pour leur donner des

illusions et des espérances qu'ils ne peuvent satisfaire. Ce sont des procédés qui ne conviennent qu'au démon, c'est à de pareils traits qu'on reconnaît sa griffe et c'est quand il a ainsi abusé de la crédulité de l'homme et qu'il a gagné sa confiance qu'il s'emploie à le détourner de la foi et qu'il achève, en l'éblouissant par ses prestiges, de ruiner son édifice spirituel pour lui substituer le culte d'un mysticisme exalté sans autorité et sans vertu.

L'Église a donc bien raison de condamner cette religion nouvelle, et d'interdire toute espèce de commerce avec ce dangereux ennemi. Voilà d'ailleurs comment elle s'en exprime dans un document déjà ancien. "Négligeant les modes naturels d'investigation pour s'attacher à des pratiques anormales les hommes se vantent d'avoir trouvé un mode sûr de prédiction et de divination... Grâce à ces procédés ils prétendent percevoir l'invisible, et se mêlent témérairement de discourir sur la religion, d'évoquer les âmes des morts, d'en recevoir les réponses et de pratiquer de semblables superstitions. En tout cela quelle que soit la part de l'artifice et de la prestidigitation, comme on fait appel à des moyens naturels pour obtenir des effets qui ne sont pas d'ordre naturel, il y a manœuvre tout à fait condamnable, entachée d'hérésie, avec scandale contre l'honnêteté des mœurs". (Décret du S. Office, 1856).

Depuis, le spiritisme s'étant beaucoup propagé, surtout pendant la guerre, des condamnations successives l'ont de nouveau frappé ; nous ne mentionnerons que la dernière qui date du 24 avril 1917 et qui est on ne peut plus expresse. "Il n'est pas permis, dit le décret du S. Office, soit avec ou sans le concours d'un médium, de participer à des séances de spiritisme quelles qu'elles soient, non seulement pour interroger les Esprits, mais même simplement pour écouter leurs réponses ; et protesta-t-on soit expressement, soit tacitement, qu'on ne veut avoir aucun commerce avec les mauvais Esprits, on n'a pas pour cela le droit d'assister à ces séances".

La science nie l'intervention des Esprits, mais le spiritisme ne serait pas le spiritisme s'il ne maintenait pas ses dires, auxquels il doit tout son succès. Or nous savons que ces Esprits ne peuvent pas être les âmes de ceux qui ont vécu sur la terre et que la mort a séparé de nous. S'il y a des Esprits ce sont les Esprits mauvais qui continuent à travers le monde leur rôle de menteurs et de trompeurs, et d'ennemis de l'homme.

Ne peut-on pas en avoir la preuve dans une des conséquences les plus graves qu'entraîne la pratique du spiritisme quand elle est devenue, comme il arrive fréquemment, un besoin, une vraie obsession ? Ce n'est pas impunément qu'on sort du réel pour entrer dans un mon-

de *imaginaire*, ou l'exaltation de la sensibilité après avoir fatigué, troublé le cerveau en vient à égarer la raison. Saura-t-on jamais combien de recrues les adeptes du spiritisme fournissent à la pitoyable clientèle des aliénés.

Il faut dire de plus que le spiritisme est bien loin d'avoir tenu toutes ses promesses et qu'il a trompé bien des espérances. D'où lui est venu la masse de ses partisans, si ce n'est de la vallée des larmes, ou pleurent ceux qui ont perdu des êtres chéris qu'ils veulent revoir et avec lesquels il leur serait si doux de prolonger les entretiens interrompus par la mort. Hélas ! quelle déception ! Ces prétendus esprits, ce sont des ombres fugitives, insaisissables, qui n'ont aucune consistance. *On croit* les entendre parler : mais presque toujours c'est pour affirmer que c'est bien eux, et cela dit ajouter à quelques conseils d'une morale qui n'a rien de transcendant, des banalités et, pour parler sans figures, des contes d'un autre monde, à tel point qu'un des docteurs du spiritisme est obligé de reconnaître que les Esprits "vous déconcertent par des défaillances, des bizarreries, des inexactitudes, par l'ignorance de détails qu'ils devraient, semble-t-il, pouvoir mentionner s'ils sont vraiment les défunts dont ils prennent les noms."

Si l'on voulait être simplement juste, il n'en faudrait pas tant, pour savoir gré à l'Église de défendre les pratiques spirites à ses fidèles, dont elle sauvegarde le *bon sens* et la *raison* et qu'elle défend des illusions décevantes et des rêves trompés ; en même temps que par le dogme de la Communion des Saints elle leur donne l'assurance que leurs chers disparus, sont bien vivants, qu'ils peuvent communiquer avec eux, les soulager, les consoler par leurs prières, en attendant de les retrouver un jour au pays de la Résurrection et de la Vie.

Dom M. D. Doreillac, O.M.B.

#### CE QUE DISENT LES PETITS

Lily écrit à son parrain.

— Pourquoi fais-tu de si grosses lettres ? lui demande son frère.

— Tu sais bien que parrain est sourd !...

Marthe (six ans) est bavarde et vaniteuse :

— Moi, dit-elle à sa petite amie Simone, quand j'ai commencé à parler, je n'avais que dix mois...

— Oh ! fait Simone avec commisération, comme tu dois avoir mal à la gorge !

## L'homme patient



**A**BOSABER, surnommé *l'homme patient*, était un riche et généreux propriétaire, habitant un village où il répandait de nombreux bienfaits. Il avait une femme et deux enfants ; le bonheur de cette famille était parfait lorsque leur tranquillité fut troublée par les dévastations d'un lion monstrueux qui se jetait de temps en temps sur leurs troupeaux.

La femme d'Abosaber, irritée de ces pertes, voulait que son mari, avec ses serviteurs, entreprit de détruire l'animal.

— Il faut avoir de la patience, lui répondit Abosaber. Avec la patience on finit par réussir en tout ; seul avec mes serviteurs je ne pourrais venir à bout du lion ; mais je sais que bientôt le roi doit organiser une grande chasse et alors nous serons débarrassés de ce lion.

En effet, très peu de temps après, le prince ordonna une chasse générale. On rechercha l'animal ; une multitude d'hommes armés se mirent à sa poursuite et parvinrent à le tuer.

Abosaber, apprenant la mort du lion, dit à sa femme :

— Vois combien la patience nous a été utile. Si j'avais suivi tes conseils et que je me sois exposé à attaquer un animal contre lequel il a fallu déployer tant de forces, j'y aurais probablement perdu la vie.

Le lion, malheureusement, n'était pas le seul mauvais voisin d'Abosaber. Les habitants du village avaient une déplorable réputation et la méritaient. L'un d'eux fit un vol considérable dans la capitale et se sauva après avoir assassiné celui qu'il avait dépouillé.

Le roi instruit de ce double crime, envoya chercher les parents et les domestiques de l'homme assassiné si indignement. On ne put lui donner d'autre indice que des soupçons sur les habitants du village où demeurait Abosaber, car ils passaient pour de très mauvais sujets, et on en avait vu plusieurs rôdant autour de la maison où s'était commis le crime.

Sur cette simple dénonciation, le monarque irrité chargea un officier d'aller à la tête d'un détachement ravager le village et d'en ramener les habitants chargés de fers. Abosaber seul, dont l'honnêteté était connue, fut excepté de cette mesure rigoureuse.

Les soldats renchérèrent sur les ordres sévères qu'ils avaient reçus. Ils ravagèrent toute la campagne environnante, ils n'épargnèrent que la demeure d'Abosaber, mais ils saccagèrent ses récoltes comme celles des autres.

La femme d'Abosaber pleurait sur ce désastre.

— On nous ruine, dit-elle à son mari ; vous voyez qu'on nous enlève nos troupeaux avec ceux des coupables, quoiqu'on ait donné des ordres pour épargner ce qui nous appartient ;

voyez avec quelle injustice on nous traite. Parlez donc aux officiers du roi.

— J'ai parlé, répondit Abosaber, mais on n'a pas le temps de m'entendre ; prenons patience, le mal retombera sur ceux qui le font. Malheur à celui qui donne des ordres rigoureux et pressants ! Je crains que les maux que le roi nous envoie ne retombent sur lui.

Un ennemi d'Abosaber entendit ces propos et s'empressa d'aller les rapporter au roi.

— C'est ainsi, lui dit-il, que parle celui que Votre Majesté a eu la bonté d'épargner.

Aussitôt le monarque, courroucé, ordonna qu'Abosaber, sa femme et ses deux enfants fussent bannis de ses Etats.

La femme fit éclater des reproches et portait à l'excès son ressentiment.

— Prends patience, ma chère amie, lui disait son mari, cette vertu est un baume contre l'adversité ; elle donne des idées salutaires, elle amène la consolation ; marchons au désert puisqu'on nous persécute ici.

Abosaber lève ses regards vers le ciel et bénit le Tout-Puissant en suivant la route avec sa famille ; mais à peine sont-ils entrés dans le désert qu'ils sont assaillis par une bande de voleurs. On leur prend tout ce qu'ils possèdent, on leur enlève leurs deux petits garçons, et ils restent abandonnés loin de tout secours.

A ce nouveau coup du sort, la femme, qui venait de perdre ce qu'elle chérissait le plus, donna un libre cours à sa douleur, et poussant des cris plaintifs :

— Homme indolent, dit-elle à son mari, renonce à ton indolence, renonce à ton insouciance ! Courons après ces voleurs, peut-être pourrions-nous leur arracher nos enfants ?

— Prenons patience ! répondit Abosaber ; c'est le seul remède aux maux qui paraissent ne pas en avoir. Ces voleurs sont bien montés ; il est impossible que nous puissions les rejoindre.

L'épouse se tut parce que l'épuisement de ses forces ne lui permettait pas de se plaindre davantage et ils arrivèrent aux abords d'un village.

Ils s'y traînèrent comme ils purent et furent assez bien accueillis par les habitants qui étaient hospitaliers, quoique fort pauvres.

Mais dès le lendemain de son arrivée, la femme, ne pouvant résister à l'excès de son chagrin tomba dangereusement malade et mourut.

Ce malheur était trop terrible pour qu'Abosaber le supportât avec sa patience habituelle. Il ne put d'abord résister à sa douleur, il s'arracha les cheveux et se répandit en cris et en pleurs ; mais le calme succéda bientôt à tant d'agitation.

— Prends patience, Abosaber, se dit-il à lui-même. Tu aimais tendrement ta femme et tu en étais aimé. Dieu, en te l'enlevant, a voulu sans doute la dérober à des maux plus affreux auxquels elle aurait été exposée.

Ces réflexions le calmèrent, et, pour ne pas abuser de l'hospitalité de ses hôtes, il quitta le village et prit le chemin d'une ville peu éloignée. Comme il en approchait, il aperçoit une multitude d'ouvriers occupés à construire un bâtiment pour agrandir le palais du roi.

Le conducteur de cette entreprise saisit Abosaber au passage et l'oblige de travailler avec ses manœuvres, sous peine d'être mis en prison. Celui-ci se soumet sans murmurer, n'ayant pour tout salaire que du pain et de l'eau.

Il était depuis un mois dans cette pénible position lorsqu'un ouvrier s'étant laissé tomber d'une échelle se cassa la jambe ; ce pauvre malheureux poussait des cris entrecoupés par des plaintes et des imprécations.

Abosaber s'approcha de lui :

— Camarade, lui dit-il, vous aigrissez vos maux loin de les soulager, prenez patience. L'effet de cette vertu est toujours salutaire, elle fait supporter l'infortune, et sa puissance est telle qu'elle peut conduire un homme sur le trône, eût-il été précipité au fond d'un puits.

Le souverain du pays se trouvait à ce moment à une croisée de son palais, où les cris du malheureux ouvrier l'avaient attiré ; il entendit le discours d'Abosaber ; il en fut irrité.

— Qu'on arrête cet homme, dit-il, et qu'on me l'amène.

Bientôt Abosaber est en présence du tyran, dont, sans le savoir, il vient de révolter l'orgueil.

— Insolent, lui dit ce prince, la patience pourrait donc, selon toi, conduire un homme du fond d'un puits sur un trône ? Tu vas faire l'essai de ton impertinente maxime.

Il ordonne en même temps qu'on descende Abosaber dans un puits à sec, très profond, qui se trouvait dans la cour du palais. Là, il le visitait régulièrement tous les jours et lui apportait lui-même du pain.

— Abosaber, lui demandait-il, il me semble que vous êtes toujours au fond du puits. Quand votre patience vous fera-t-elle monter sur le trône ?

Plus le monarque se moquait de son prisonnier, plus celui-ci se résignait.

— Prenons patience, se répétait-il, ne répondons pas par des paroles amères. La vengeance ne nous est pas permise ; laissons le crime combler la mesure, Dieu nous juge.

Le roi avait un frère qu'il avait toujours caché à tous les regards, car il craignait qu'on ne le mît sur le trône à sa place.

Afin de le cacher mieux encore, il le descendit secrètement dans le puits où se trouvait Abosaber. Le malheureux prince ne put résister à cet affreux traitement, il mourut ; mais on ignore cet événement, quoiqu'on eût quelque soupçon qu'il avait été descendu dans le puits.

Quelque temps après, les grands du royaume et le peuple lui-même, ne pouvant plus supporter le joug de ce tyran capricieux et cruel, se sou-

levèrent contre lui et le détronèrent ; il périt en se défendant. L'aventure d'Abosaber avait presque passé inaperçue et était oubliée.

Un des officiers du palais rapporta que l'ancien roi allait tous les jours parler à un homme qui était dans le puits et lui porter du pain.

Ce propos fit penser à ce frère si cruellement traité par le tyran ; on court au puits, on y descend, on y trouve Abosaber ; on le prend pour le prince que personne n'avait jamais vu. Sans lui donner le temps de parler et de se faire connaître, on l'emmène, on lui fait prendre un bain, on le revêt de la pourpre royale et on le place sur le trône.

Le nouveau roi, toujours fidèle à ses principes, laisse faire et prend patience. Son extérieur, sa réserve, son sang-froid disposent en sa faveur.

Abosaber prend en main sérieusement les affaires de l'Etat.

Non content de les examiner avec une patience infatigable, il recommandait le même soin à ses ministres et leur disait souvent :

— Ne précipitez jamais votre décision, donnez-vous patience et réfléchissez.

On admirait sa prudence et on se laissait diriger volontiers. Tous les cœurs étaient bien disposés à son égard quand deux événements vinrent altérer ces bonnes dispositions.

Un monarque voisin du royaume d'Abosaber, chassé de ses Etats par un ennemi puissant, vint accompagné d'une suite peu nombreuse, se réfugier auprès de lui et implorer le secours d'un prince devenu célèbre par ses vertus et surtout par sa patience.

Abosaber congédie ses conseillers pour s'entretenir en particulier avec le prince fugitif. Dès qu'ils furent seuls, il lui dit :

— Reconnais Abosaber, jadis ton sujet, injustement dépouillé par toi de ses biens et banni de ses Etats. Vois la différence que le ciel a mis entre les traitements qui nous étaiens dus. Je sortis de mon village réduit par toi à la dernière misère ; je me résignai cependant à mon sort, je pris patience, et la Providence m'a conduit sur le trône, tandis que ta conduite fougueuse, injuste et cruelle t'en a fait descendre. Il me semble, en te voyant réduit à ma discrétion, que je suis chargé d'accomplir sur toi les décrets du ciel pour l'instruction des méchants.

Après cette réprimande, Abosaber ordonna à ses officiers de chasser de la ville le roi fugitif et sa suite, et de les obliger à quitter son royaume.

Ces ordres furent exécutés, mais ils causèrent des murmures : un roi malheureux pouvait-il être traité avec tant de rigueur ? et sans qu'on prît le temps de réfléchir et de délibérer ? Une telle conduite semblait contraire aux lois de l'équité, de l'humanité et de la prudence.

Quelques jours plus tard, Abosaber, ayant été instruit qu'une bande de voleurs infestait une partie de ses Etats, envoya des troupes à leur poursuite. Ils furent pris et amenés devant lui.

Le roi les reconnut pour ceux qui avaient enlevé ses enfants ; il interroge le chef et lui dit :

— Tu as trouvé, il y a plusieurs années, dans le désert, un homme, une femme et deux enfants ; tu as dépouillé les parents et emmené les enfants. Que sont-ils devenus ?

— Sire, répondit le chef, ils sont encore parmi nous, je vais les remettre à sa Majesté pour qu'elle en dispose. Nous sommes prêts d'ailleurs à abandonner entre ses mains tout ce que nous avons en notre possession. Accorde-nous la vie et le pardon ; permets-nous de rester dans ton royaume ; nous nous repentons, nous voulons quitter notre vie coupable, et ta Majesté n'aura pas de sujets qui lui soient plus attachés.

Le roi se fit rendre ses enfants et confisqua les richesses des voleurs ; mais au lieu de les faire périr, comme l'ordonnait la loi du pays, il les envoya dans les mines où ils furent astreints à un travail régulier, sous une surveillance sévère. De plus, il leur promit de leur accorder grâce entière au bout de quelques années s'ils la méritaient par leur conduite.

Les sujets d'Abosaber, en voyant cette infraction aux lois du pays et en se rappelant le traitement fait au roi fugitif, ne comprenaient rien à cette conduite.

— Quelle rigueur excessive envers ce malheureux roi ! Quelle indulgence déplacée envers des brigands ! Et cela sans réfléchir, sans attendre ! Est-ce ainsi qu'agit un roi que nous croyions si sage ?

Leur surprise était extrême, on murmurait.

Abosaber fut informé de ces murmures ; il réunit les grands de sa cour et les principaux habitants de la ville, et leur dit :

— Vous tous qui m'écoutez, je vous ai toujours engagés à ne point précipiter vos jugements. Il me semble que vous les précipitez étrangement en cette occasion, c'est ce que vous reconnaissez, j'espère, quand vous aurez entendu ce que j'ai à vous dire.

Parvenu à un rang que je n'aurais jamais pu espérer ni oser désirer, indifférent pour la couronne que je porte et à laquelle je n'avais aucun droit par ma naissance, il ne me reste plus qu'à conquérir votre estime en justifiant à vos yeux les motifs qui ont dirigé ma conduite et en me faisant connaître de vous. Je ne suis point le frère du roi que vous avez jugé indigne du spectre ; je suis un homme d'une naissance ordinaire. Persécuté, ruiné, chassé de mon pays, je me suis réfugié dans ce royaume après m'être vu enlever en chemin mes deux enfants, et avoir vu ma femme mourir de chagrin entre mes bras. Consumé de douleur, je courbais religieusement la tête sous les coups dont la Providence m'avait accablé, quand, à l'entrée de cette ville, on s'empara de moi par force pour me faire travailler à la construction du palais. Intimement convaincu que la patience est la vertu la plus nécessaire à l'homme, j'exhortais un de mes compagnons

de travail qui venait de se casser la jambe à souffrir ce malheur avec résignation. “ La patience, lui dis-je, est une si grande vertu qu'elle pourrait élever sur le trône l'homme qu'on aurait précipité au fond d'un puits. ” Le roi, mon prédécesseur, m'entendit ; cette maxime le révolta, et il me fit descendre au même instant dans le puits dont vous m'avez tiré pour me placer sur le trône. Quand un monarque voisin, chassé de ses Etats par un usurpateur vint implorer mon secours, je reconnus en lui mon propre souverain qui m'avait injustement banni et dépouillé de tout. Je n'avais pas été le seul objet de sa cruauté et de ses caprices ; tous ses sujets en avaient gémi sous mes yeux. Je le savais capable d'ameuter mon peuple contre moi pour prendre ma place ; j'ai dû lui refuser asile. Les voleurs à qui j'ai conservé la vie contre la coutume du pays m'avaient enlevé mes enfants ; ils les ont bien traités et me les ont rendus. J'ai dû me montrer reconnaissant envers eux. Vous connaissez maintenant les motifs de ma conduite ; vous savez pourquoi j'ai été rigoureux envers un roi et clément envers des bandits. Si vous trouvez que j'ai fait un mauvais usage de l'autorité suprême, je suis prêt à la résigner dans vos mains. Maintenant que j'ai eu le bonheur de retrouver mes enfants, mes vœux les plus chers sont comblés ; il ne me restera qu'à désirer pour vous des jours heureux sous un gouvernement qui vous paraîtra plus sage que le mien.

Abosaber ayant fini sa justification, l'admiration et le respect continrent d'abord toute l'assemblée dans le silence. Mais bientôt un cri suivi de mille autres retentit dans la salle.

— Vive Abosaber ! Vive notre roi ! Vive le monarque patient et reconnaissant ! Qu'il vive à jamais !

Le roi, après les avoir remerciés, rentra dans son appartement, fit venir ses enfants, et après les avoir tendrement embrassés :

— Voyez, leur dit-il, les fruits de la patience ; gravez ces grandes vérités dans votre cœur ; le bien et le mal s'opèrent sous les yeux de la Providence et sa divine sagesse dispense infailliblement la récompense ou le châtement. L'homme patient qui se soumet à son sort est tôt ou tard couronné de gloire.

R. VALDOR.

[*L'Et ile Ncëliste.*]

— Bébé, si tu pleures encore, tu n'iras pas au cirque.

Bébé fait tous les serments de sagesse usités en pareil cas ; mais, une heure après, il y manque et verse d'abondantes larmes.

— Eh bien ! c'est ainsi que tu tiens tes promesses ?

Bébé, s'essuyant vite les yeux :

— Je pleure, c'est vrai, mais c'est pour rire.

## La vieille maison

**I**LS avaient vieilli ensemble, le maître à la forte carrure, la maison au toit pointu. Ils ne s'étaient guère quittés depuis près d'un siècle. C'était une grande maison à la canadienne, longue et harmonieuse de lignes. Elle donnait, non sur le grand chemin, mais sur un petit ruisseau ombragé de saules délicieux à voir. Au milieu de la façade, une porte avec deux fenêtres de chaque côté, formaient la symétrie traditionnelle et tout le long une galerie, à petits poteaux blancs, contrastait joliment avec la couleur rouge de la maison.

Le maître y était né quand la maison était encore toute neuve, bâtie pour être le nid familial d'une nouvelle génération, et sa naissance avait apporté une grande réjouissance dans la famille. Au coin du foyer, le "compère" et les voisins avaient bu deux doigts de rhum pour fêter le baptême.

Robuste et beau, le petit promettait bien. On le berça dans le vieux berceau de chêne, venant des ancêtres, on lui chanta les couplets de chez nous que les mamans s'apprennent l'une et l'autre, en y mettant toutes le même ton mélancolique, qui en fait le charme.

Il grandit vite. Bientôt, ses petites mains aidant, il s'aventura seul dans l'immense cuisine. Il y avait là, comme dans toutes les maisons du temps : la huche à pain, faite pour alimenter une famille nombreuse, le banc des sceaux, près de la porte, les chaises empaillées, la cheminée avec les pincettes et le trépied. Dans la salle de devant se trouvaient le buffet vitré, la grande horloge, et tout à côté, le salon mystérieux, où se devinaient dans la demi-obscurité des volets clos, les portraits d'ancêtres ; des portraits à l'huile, où les femmes ont des bonnets blancs tuyautés, et les hommes des faux-cols amples remontant jusque sur le menton. Au salon, l'enfant n'entraît que les jours de visite ou de grande fête. Un jour, on y avait couché sa petite sœur, qui dormait, toute habillée de blanc, et qui n'en était plus sortie que pour être emportée dans une grande boîte, pendant que tout le monde pleurait. Depuis ce temps, il n'aimait pas à entrer là tout seul.

Jouant, babillant, folâtrant dans les champs, le petit devint vite un bout d'homme, et dut "marcher au catéchisme". Grand événement quand un bambin part tous les matins pour l'église, son petit sac contenant le goûter du midi sous le bras, après que la mère et tous les gens de la maison ont fait leurs recommandations.

- Sois sage.
- Répond bien à M. le curé.
- Ne retarde pas trop ce soir.

C'était loin l'église. Deux lieues, par le chemin du Roy. Quand le petit gars revenait, un peu las, le cœur serré par l'approche de la "brunante", avec quelle joie il saluait de loin le pignon rouge de sa demeure.

Puis la première communion se fit, et les années passèrent.

A la campagne, après qu'on a communié, on est vite un grand garçon, et ce n'est pas long avant qu'il ne soit temps "d'aller voir les filles". On revient tard après les "épluchettes" et les veillées de chez nous. La maison avait quelquefois refermé ses portes quand le gars revenait, mais hospitalière et indulgente, elle ouvrait une de ses fenêtres pour recevoir le vagabond avant que le père ne l'ait aperçu.

Un jour, le fils amena triomphant une belle épousée de dix-huit ans. La maison fut accueillante pour sa nouvelle maîtresse, et maternelle pour les petits à tête blonde ou brune, qui l'égayèrent bientôt de leurs rires et de leurs chansons. Il vint onze enfants, beaux et robustes : sept bons gars forts et grands, et quatre filles.

Ce fut à ce moment l'âge d'or de la maison. Tout le jour c'était une ruche d'abeilles travailleuses. Les filles auprès de leur mère et d'une vieille servante vaguement causeuse, toute menue, difformée, mais dévouée et bonne comme la vie, flaient la laine, tricotaient, causaient, s'occupaient des soins du ménage. Les garçons, au dehors, menaient les travaux de la ferme, labouraient, servaient, récoltaient, et c'était merveille de voir ces hommes lever de leurs bras robustes les gerbes dorées, qui apportaient à la maison l'abondance et le bonheur.

Le soir, réunis autour de la grande table du souper, tous riaient, devisaient, se faisaient des petites taquineries et le père joyeux pensait : "Quelle richesse qu'une famille comme celle-là !"

Puis le malheur arriva.

La mère mourut et à son tour fut couchée dans le salon mystérieux. Le père ne se consola jamais. Ses fils partirent pour faire leur vie. Lui resta seule le gardien du foyer désert, meublé de souvenirs. La maison, quand il rentrait le soir, était sa seule confidente. Elle seule restait du bonheur des anciens jours. Elle devint son amie, sa passion.

Rien ne fut changé, ni les portraits, ni l'horloge, ni les vieilles faïences à reflets dorés, qui ne servaient plus désormais pour le souper joyeux, ni le fusil cloué à la poutre au-dessus du lit.

Décrépite et ratatinée, la maison vieillissait avec son maître. Sa couleur se fana ; elle devint grise comme la barbe du vieux. La belle galerie de devant tomba en ruines. Le jardin, laissé en des mains étrangères, étouffa dans les mauvaises herbes les roses d'autrefois. Lentement, le maître allait vers la mort et la maison vers la ruine.

Les jeunes, dans leurs visites à la vieille demeure, conseillaient une amélioration ou une construction plus moderne. Le père hochait la tête et disait :

“ Mes enfants, vous ferez ce que vous voudrez, quand j'aurai fermé les yeux.

Souvent, le soir, quand tout était silencieux, il aimait à revoir tous les coins de la vieille demeure. Ici, c'était le berceau désormais vide, là un vieux rouet qui ne bourdonnerait plus jamais sa joyeuse chanson, plus loin un portrait cher. Dans le vieux salon clos, il revoyait en pensée tous ceux qui étaient passés là couchés dans la mort, depuis la petite sœur toute blanche, les grands-parents très vieux, et la mère, la dernière que la mort avait emportée, et après laquelle la maison s'était pour toujours mise en deuil.

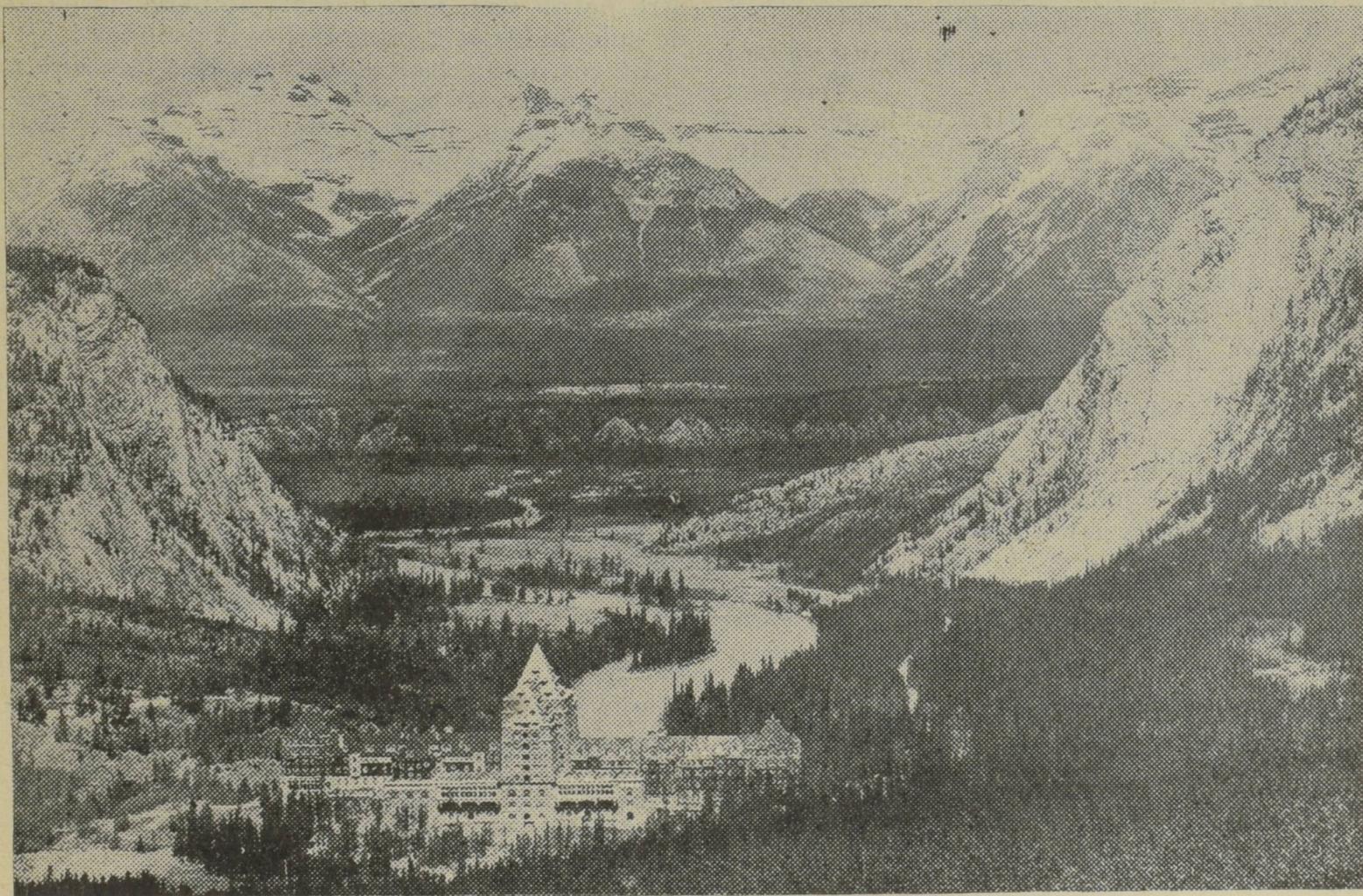
Et le vieillard n'eut plus désormais d'autre pensée que d'aller rejoindre ceux qui l'avaient devancé. Tous les soirs, il s'inclinait de plus en plus vers la tombe, et tous les jours sa maison

se recroquevillait aussi. Elle penchait tout d'un côté ; le toit n'était plus solide et laissait entrer la pluie.

Un soir, le maître tomba malade. La maladie fut rude et mit du temps à le terrasser, malgré ses quatre-vingts ans. C'était en automne, un vent de tempête secouait la vieille demeure et la faisait gémir. Et le vieillard mourut entre les bras de ses enfants, accourus auprès de lui.

Peu de temps après, on se mit à démolir la maison ; elle allait s'écrouler. Sous le pic des ouvriers, on entendait craquer les poutres et les anciennes ferrailles. Il semblait qu'elle souffrait sous les coups de hache, et chaque attaque nouvelle lui arracha une plainte jusqu'à ce que l'œuvre fut achevée. Alors tout retomba dans le silence des ruines. La vieille maison et le maître avaient rendu l'âme en même temps.

BERTHILDE.



UN SITE UNIQUE

Vue de l'hôtel du Pacifique Canadien à Banff, Alberta.

## Les saints vivants

En wagon, quelques jours après la Toussaint.

— Hélas ! Monsieur, ce qui est navrant, ce qui coupe les ailes à toute espérance, c'est qu'il n'y a plus de saints aujourd'hui !

— Que dites vous, Madame ? Il n'y a plus de saints aujourd'hui ? Souffrez que je sois d'un avis contraire au vôtre. Vous désespérez de la France et du monde ? Moi, non. L'abondance du mal vous fait croire à la pénurie du bien ; c'est le contraire pour moi. S'il y a tant de mal aujourd'hui, si l'impiété envahit tout, sans que pourtant c'en soit fait encore de la France chrétienne et de l'Église, c'est qu'il y a une force, cachée peut-être, mais bien réelle, qui oppose encore au mal, à l'impiété, une résistance sérieuse, et, je l'espère, invincible. Cette force, c'est la vertu, c'est la prière des saints qui vivent encore parmi nous. Comme le disait saint Jérôme, à une époque qui n'était pas non plus si triomphante : " Ce sont les saints qui portent le monde et l'empêchent de périr par la force de leurs prières. "

— Dites plutôt, Monsieur, que c'est Dieu qui, par un effet de sa miséricorde, retient encore son bras au-dessus de l'abîme et hésite encore à nous y laisser choir.

— Je n'en disconviens pas, Madame ; mais si Dieu nous épargne le châtement suprême, n'est-ce pas précisément que, plus heureux que Sodome et Gomorrhe, nous avons parmi nous plus de dix justes en faveur desquels Dieu pardonne au monde et suspend encore les arrêts de sa justice ? Hé quoi ! ces justes, vous ne les voyez pas, Madame ? Vous n'en apercevez aucun autour de vous ?

— Aucun, Monsieur.

— Madame, vous êtes par trop pessimiste. Il n'entre pas, sans doute, dans les habitudes des saints de faire parade de leurs vertus et de les étaler au grand jour : l'humilité est le fondement même de la société, l'orgueil en est la ruine.

Néanmoins, Dieu le voulant ainsi pour l'édification de notre pauvre monde, il y a des saints dont la vertu éblouit nos regards, et il y en a d'autres qu'on reconnaît, malgré tout, dans l'ombre où ils se cachent, comme on devine la violette à la simple odeur de son parfum.

— Des exemples, Monsieur !

— Des exemples, Madame ? Rien de plus facile à vous donner. Ces petits enfants, d'abord, qui n'ont pas encore perdu leur innocence baptismale et qui, dans votre maison sans doute comme dans toutes les maisons chrétiennes, joignent leurs petites mains, matin et soir, et demandent au Père des cieux " que son nom soit sanctifié et que son règne arrive ? " Voilà des petits justes qui portent le monde, voilà des saints, Madame !

Ces vieillards qui, à l'autre extrémité du chemin de la vie, instruits par le temps, l'expérience et la douleur, s'en vont doucement vers la tombe, en édifiant tout le monde du spectacle de leur sagesse chrétienne : encore des saints, Madame !

Ces chrétiens et ces chrétiennes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, qui, par leurs vertus domestiques, forcent encore l'estime des impies et des libertins et les font rougir de leurs vices, toutes ces âmes qui vivent en état de grâce, et qui sont plus nombreuses que vous ne pensez peut-être : des saints à tous les degrés, Madame, mais de vrais saints qui s'en vont tout droit au Paradis, où n'entreront que les saints !

Et ces hommes, et ces femmes qui aspirent à la perfection et qui, dans le silence du cloître ou le brouhaha du monde, se dévouent, se dévouent, s'immolent chaque jour pour les petits, les pauvres, les pécheurs ; ces prêtres, ces religieux et religieuses, objets de haine souvent pour un peuple aveugle que l'enfer soulève contre eux, mais objets d'amour et d'admiration pour les anges et les saints du ciel ! Combien de grands saints et de grandes saintes peut-être parmi eux, auxquels on prépare, là-haut, de splendides et d'immortelles couronnes !

Et ces missionnaires des contrées lointaines, et ces néophytes à peine baptisés qui, par centaines et par milliers, de nos jours encore, sont poursuivis en haine du Christ et sont prêts à donner joyeusement leur sang pour la foi ! Ne sont-ce pas des saints, Madame, des saints à canoniser, que l'Église, en effet, placera peut-être un jour, sur les autels ! Et pourquoi ne terminerai-je pas par vous, Madame ? Pourquoi vous-même ne seriez-vous pas une sainte ?..

— Hélas ! .. Y pensez-vous, Monsieur ?

— Point d'hélas ! J'ai un de mes amis, à l'âme bonne, qui a pris l'habitude de canoniser tout le monde : " Vous êtes un saint ", dit-il à tout venant. C'est une pieuse exagération, sans doute ; mais moi, Madame, souffrez que je vous dise, en toute sincérité : vous êtes une sainte, oui, vous, une sainte, si, comme je le suppose, vous remplissez simplement les conditions suivantes :

1° *Prier*, car tout don parfait vient de Dieu, et Notre-Seigneur l'a dit : " Sans moi, vous ne pouvez rien faire ! "

2° *Observer les commandements*, c'est-à-dire *aimer Dieu et le prochain*, car toute la Loi se résume en ces deux points ;

3° *Viser toujours à mieux* ; car ne pas avancer, c'est reculer, et il est écrit : " Que celui qui est juste devienne plus juste encore ! "

Et que faut-il pour remplir ces conditions ? *Le vouloir !* Le vouloir : tout est dans ce mot, vous dirait saint Thomas d'Aquin.

Songez encore une fois, Madame, qu'il y a des degrés dans la sainteté, que Dieu ne deman-

de pas à tout le monde la sainteté *héroïque*, la sainteté à *miracles*. Et pourtant il appelle tout le monde à la sainteté. Et tous ceux-là sont saints à ses yeux qui se mettent en peine d'éviter le péché mortel, et d'accomplir sa sainte volonté.

Je le répète, ceux-là sont sûrs d'entrer au Paradis, où n'entreront que des saints. Leurs noms ne seront peut-être pas inscrits sur le calendrier ou sur le martyrologe : ils seront inscrits dans le Livre de vie, le Livre de Dieu : cela suffit.

Dites-moi maintenant, Madame, si vous n'êtes pas une sainte ou, plutôt, ne me le dites pas, car c'est encore la spécialité des saints de ne point voir leur mérite personnel, et d'être petits, misérables, à leurs propres yeux, pour éviter la pierre d'achoppement, l'orgueil, et ne point s'arrêter à mi-côte au chemin de la perfection.

— Hé ! Monsieur, je serais fort embarrassée de vous dire que je suis une sainte : j'ai trop conscience que je ne le suis pas ; mais j'ai fort envie de le devenir.

— Excellent désir, mais qui ne suffit pas ; il faut le transformer en bonne volonté ! Il faut dire : *Je veux*, Madame.

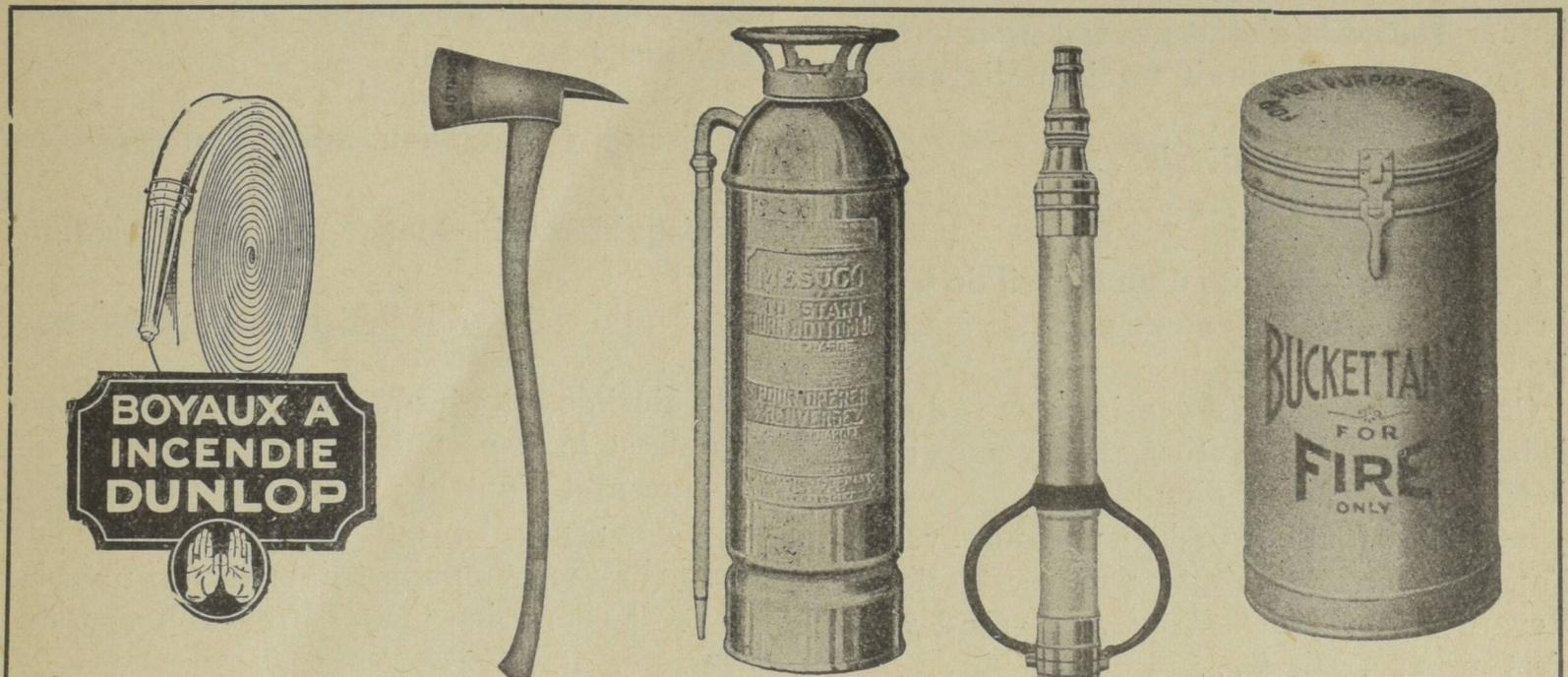
— Eh bien, je veux !

— Que d'autres le disent comme vous, Madame ! Et les saints ne manqueront pas, et les saints, une fois de plus, sauveront la France et le monde !

(*Le Semeur Vendéen.*)

Louis XIII, dans son enfance, était assez souvent indocile. Un jour qu'il avait mécontenté la reine Marie de Médicis, celle-ci le condamna à recevoir le fouet des mains de son gouverneur, auquel elle recommanda de ne point ménager le coupable. Le jeune prince supporta stoïquement le châtement. Le lendemain, comme il entrait dans une pièce où se trouvait son gouverneur, celui-ci se leva et lui adressa de profonds et respectueux saluts, comme l'exigeait l'étiquette.

— C'est bien, Monsieur, cela suffit, dit avec humeur le futur roi de France ; faites-moi un peu moins de révérences, s'il vous plaît, et donnez-moi le fouet plus doucement une autre fois.



**BOYAUX A INCENDIE DUNLOP**

**ETES VOUS PROTÉGÉ CONTRE L'INCENDIE?**

*Evitez les grosses pertes par l'installation des Extincteurs, Boyaux, Etc,*

**MECHANICS SUPPLY COMPANY Ltd**

80-90 St-Paul, QUEBEC

## De "A" à "Z"

Il avait six ans... Il s'appelait Louis : on l'appelait Toto... sans s'occuper de savoir par quels chemins ce précieux *Toto* pouvait venir de *Louis*...

Malgré ses six ans, Toto ne savait pas encore lire. On lui avait bien acheté un *alphabet* copieusement illustré, mais il n'en connaissait encore que les images, depuis l'*Ane* qui personnifie l'A, jusqu'au *Zèbre* qui accompagne le Z...

Quand je dis qu'il ignorait l'alphabet, je me trompe de trois lettres : tant de fois on lui avait dit que son livre était un A B C, tant de fois on l'avait prévenu qu'un jour, il lui faudrait apprendre l'A B C, que déjà il connaissait ces trois lettres... Mais, il avait compté : il en restait vingt-trois à apprendre !...

Or, de ces vingt-trois lettres, Toto, instinctivement, se méfiait : elles lui apparaissaient grosses de complications. Il avait une grande sœur — dix ans, — Alberte, dite Pouffette ; il la voyait passer des heures à couvrir des pages blanches de signes auxquels il ne comprenait rien... Tout cela n'était pas fait pour le rassurer : car enfin, il aurait un jour dix ans, lui aussi !... Et alors ?...

Cet "alors" l'inquiétait...

\* \* \*

Cependant, à la suite d'un conseil de famille, il fut décidé que Toto commencerait à apprendre ses lettres.

Cela se passa très gentiment... du côté de la mère. Elle prit Toto sur ses genoux, l'arma de son alphabet et lui dit :

— Toto, il faut que tu deviennes un savant... Commençons : je vais te montrer tes lettres. Regarde, à côté de cet âne, ce grand signe : c'est un A... Dis A...

Toto resta muet.

— Allons, mon chéri, tu m'as bien compris : A, comme dans *Ane*. Répète : A...

Toto resta de plus en plus muet.

— Qu'as-tu, mon Toto ?... Est-tu malade ?

— Non, maman... Mais je ne veux pas dire A...

— Et pourquoi cela ?

— Parce que, quand j'aurai dit A..., tu me feras dire B... Et ça ira comme ça jusqu'au bout !...

Toto avait raison...

Entendons-nous !... Il avait tort de ne pas vouloir apprendre ses lettres. Mais il avait raison de croire que dans l'alphabet tout se tient... depuis l'*Ane* jusqu'au *Zèbre*, depuis A... jusqu'à Z... Il avait deviné qu'après avoir dit A on est entraîné à dire B, et que, logiquement, il faut, si j'ose dire, "avalier" tout l'alphabet.

... Or, il y a, de par le monde, beaucoup de grands Toto...

Et il y a, se proposant à eux, un autre alphabet, qui se compose, non plus de lettres, mais de *vérités* qu'il faut croire et de *préceptes* qu'il faut remplir.

Cet alphabet a un A. Notre vieux catéchisme le dit : " *La première vérité* qu'il faut croire, c'est l'existence de Dieu ".

Et nos grands Toto regimbent comme le petit de tout à l'heure. Eux aussi, ils devinent que, s'ils consentent à dire A, il leur faudra dire B... et ainsi de suite jusqu'à Z. Et en cela ils ont raison : car les vérités et les préceptes de la religion sont reliés entre eux et s'appellent les uns les autres, beaucoup plus encore que les lettres de l'alphabet !

Il y a un Dieu : voilà A...

Puisqu'il y a un Dieu, il faut l'adorer : c'est B...

Puisqu'il est le Maître, il faut le servir : voilà C...

Puisqu'il est bon, il faut l'aimer : nous voici à D...

Et ainsi de suite jusqu'à Z... en passant par E, qui est le respect de la vérité ; par G, qui est le respect d'autrui ; par J, qui est la pureté du cœur ; par L, qui est l'observance du dimanche ; par O, qui est l'abstinence ; par R, qui est la confession ; par T, qui est la communion.

Et Z, c'est le jugement, et la sanction éternelle.

Voilà où l'on en arrive, quand on a dit A... Aussi nos grands enfants ne veulent pas le dire... Et ils raisonnent comme Toto.

— Non, je ne veux pas dire A : parce que, quand j'aurai dit A, on me fera dire B. Et ça ira jusqu'au bout.

Et voilà pourquoi, aux yeux de neuf athées sur dix, " il n'y a pas de Dieu " : ils se refusent à dire A.

Pour vos records de choix venez les acheter chez C. ROBITAILLE Enrg. 320 rue St. Joseph.

Seulement, nos athées ne réfléchissent pas à une chose : c'est que si l' "alphabet religieux" est une gêne, il est en même temps une sauvegarde.

Une sauvegarde pour la vie future, cela va sans dire : car enfin, qu'ils n'y croient pas, cela ne l'empêche pas d'exister. Un jour viendra, où, bon gré mal gré, il faudra réciter l'alphabet... devant le grand Juge, qui nous demandera, pour chaque vérité, si nous y avons cru, et pour chaque précepte, si nous l'avons observé.

Mais, dès maintenant, l' "alphabet religieux" est pour nous une sauvegarde, par le seul fait qu'il gêne les autres en même temps que nous-mêmes.

Un exemple :

Le soir du 24 juillet, dans le rapide de Marseille, trois bandits tuaient un voyageur et en dévalisaient plusieurs autres.

En toute sincérité, croyez-vous que le matin, les trois bandits soient allés à la messe ? Si vous aviez quelque doute à ce sujet on pourrait interroger le survivant.

Mais je ne crois pas que vous ayez le moindre doute, et vous pensez comme cet ouvrier, avec

qui je causais de l'attentat ; je lui posais la même question qu'à vous :

— Croyez-vous que, le matin, les bandits soient allés à la messe ?

Il m'a répondu, textuellement :

— Ne dites donc pas de bêtises.

Eh ! bien, s'il y a, dans l' "alphabet religieux", une "lettre" qui oblige à la messe du dimanche, il y en a une autre encore qui condamne l'assassinat : Si nos hommes avaient "dit" la première, ils auraient "dit" les autres...

Et — on aura beau dire — ce jour-là, cela serait allé moins mal.

Eugène DUPLESSY, *ptre.*

### BONS MOTS

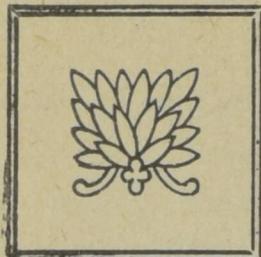
Bébé n'aime pas le bœuf. Sa maman veut qu'il en mange. Hier, il en a redemandé.

— A la bonne heure ! dit la maman ; c'est très bien de manger deux fois du bœuf.

— Oh ! fait-il avec une moue, c'est pour qu'il n'en reste pas demain



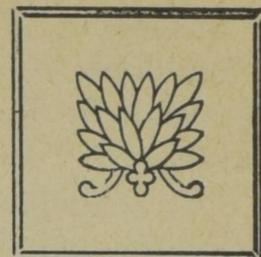
UN CHAMP DE BLÉ A DAUPHIN, MANITOBA



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

# “D'un Océan à l'autre”

Par R. DE ROQUEBRUNE



**M** Augustin Ménard s'occupe de philologie indienne, ou si vous le préférez des dialectes sauvages d'Amérique. D'une vieille famille bourgeoise de Québec dont la fortune s'est édifiée dans le commerce des pelleteries et la spéculation sur des terrains de choix à la haute ville, M. Augustin Ménard exerce la longue patience qu'il a hérité des siens à des études singulières sur les mœurs et le langage des tribus indiennes de l'Amérique du Nord.

M. Ménard vit seul dans une vieille maison de la rue des Remparts avec un neveu orphelin, Jacques Ménard, qui fait des vers, et un fidèle serviteur, Godefroy, qui fait la cuisine et le ménage.

Le 25 décembre 1869, M. Augustin Ménard, à la suite d'une conversation avec Mgr Grandin de passage à Québec, part pour l'Ouest canadien avec son neveu et son domestique, délaissant l'idiome des sauvages des réserves québécoises pour une enquête sur les dialectes de leurs congénères des prairies. Ces derniers, moins civilisés, lui paraissent d'un plus grand intérêt pour sa curiosité de doux maniaque.

\* \* \*

Mais M. Ménard s'amène dans les prairies juste au moment où les métis, froissés des mauvais procédés du gouvernement d'Ottawa à leur égard, se préparent à résister par les armes aux arpenteurs que dépêche sur leur territoire l'administration canadienne.

Il fait route avec le Père Lacombe et Mgr Grandin, tous deux missionnaires respectés dans les territoires du Nord-Ouest, et en compagnie de Donald Smith, l'un des directeurs de la compagnie du Pacifique.

A Saint-Boniface, M. Ménard loge chez les Pères Oblats; il fait la connaissance de Riel, de Mgr Taché, du chef d'une tribu indienne importante.

M. Ménard séjourne là-bas. Il voit le pays se développer et se couvrir de troupeaux destinés

à l'abattoir. Il assiste à la seconde révolte des métis.

Enfin le neveu Jacques Ménard abandonne les vers pour le métier plus productif et sportif d'éleveurs de chevaux; il épouse une voisine, canadienne française, fille d'un ancien commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et s'établit dans les nouveaux territoires définitivement acquis par le gouvernement canadien.

\* \* \*

C'est là toute la trame légère du dernier roman de M. Robert de Roquebrune, *D'un Océan à l'autre*.

L'auteur des *Habits Rouges* veut bien nous expliquer que son roman de cette année “tient du cinéma et a été composé comme un film. Mais, peut-être, ajoute-t-il, ai-je voulu à l'aide de ces épisodes et devant ce décor de l'Ouest, montrer autre chose que de l'action, des êtres, de la vie”...

En effet, il conclut de brèves remarques sur son volume par ce paragraphe: “Je serais donc heureux que ce livre-ci contribuât à faire comprendre aux étrangers que les Canadiens ne sont ni des sauvages ni des métis et qu'il fit connaître un peu ce que sont les vrais Canadiens et particulièrement les Canadiens-Français.”

\* \* \*

M. de Roquebrune aime son pays, et veut dissiper les ignorances nombreuses qui ont cours dans les pays de langue française au sujet du Canada et de ses habitants. Nous espérons qu'il réussira, et croyons que son volume est une bonne action patriotique.

Mais il nous semble que le dernier ouvrage de M. de Roquebrune n'a pas la valeur de son premier livre, : *Les Habits Rouges*.

A la vérité, *D'un Océan à l'autre*, comme son aîné est écrit dans une langue châtiée. Le français de M. de Roquebrune se pare d'une certaine élégance mesurée qui n'est pas commu-

**Achetez le Piano C. Robitaille il en vaut la peine C. ROBITAILLE Enrg. 320 rue St-Joseph Québec.**

ne chez nous. Il se distingue par sa correction et sa tenue. Mais le volume semble avoir été écrit avec une hâte qui n'a pas permis une construction plus solide, des caractères plus fouillés, mieux approfondis.

\* \*\*

L'an dernier, à propos des *Habits Rouges*, la critique littéraire chez nous, après avoir marqué le beau talent de M. de Roquebrune, qu'il sait écrire, composer, peindre, crayonner, ajoutait une remarque assez grave :

“ On aperçoit bien, sur la scène, sur les scènes variées du spectacle, des personnages historiques ou artificiels ; l'auteur les nomme et les croque au passage ; il ne fait que les nommer et les croquer. Pas d'études suffisantes de leurs caractères, de leurs idées, de leurs motifs d'agir. Ce sont des ombres rapides qui fuient sur une toile de cinéma. Et c'est par principe, semble-t-il, et même c'est sûr, que l'auteur fait ainsi. Il a peur de fouiller les âmes de ses héros, de peur d'atteindre leur conscience, et d'avoir à les juger. Il ne veut pas juger ; il ne veut pas prendre parti : ni pour lord Gosford, ni pour Papi-neau, ni pour le général Colborne, ni pour Nelson ; ni contre ceux-ci, ni contre ceux-là. Il ne veut pas juger ; et il refuse de donner au lecteur les éléments suffisants qui lui pourraient permettre d'apprécier lui-même. . .

“ Le romancier qui fait le roman historique

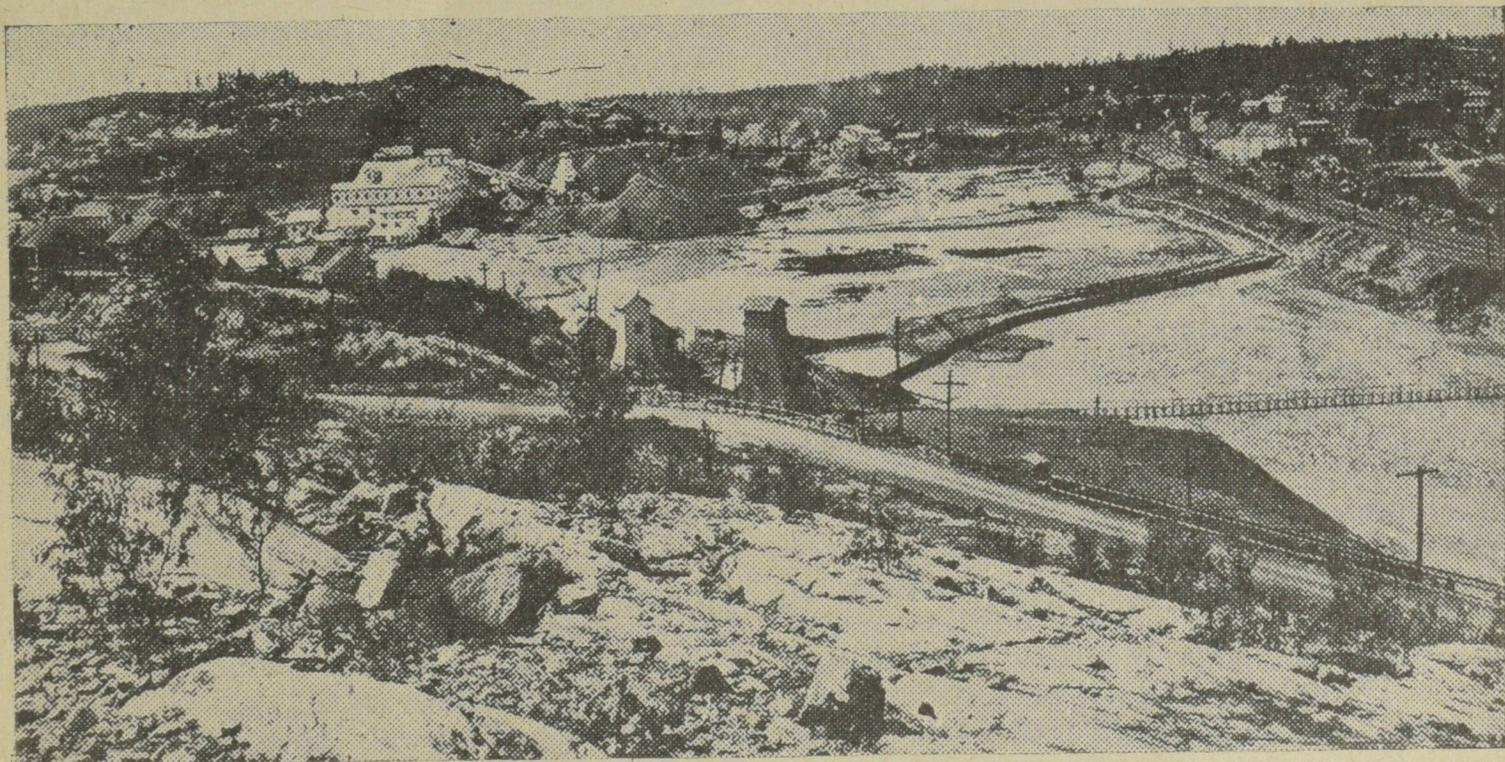
assume une large part des responsabilités de l'historien lui-même. L'historien ne peut être neutre ; le romancier historique peut bien ne pas prendre parti, mais il ne doit pas pour cela produire chez son lecteur cette impression déconcertante qu'éprouve le lecteur des *Habits Rouges*. Il faut, en général, que le romancier ait des préférences pour tels ou tels personnages principaux, qui seront les personnages sympathiques de son livre. Il peut être utile qu'il les juge lui-même, où qu'il accompagne leurs actions de tout ce qui permettra de les juger.”

\* \*\*

Or cette année encore, le critique devra noter les mêmes omissions et que M. de Roquebrune pêche surtout par omission. Il nous manque dans son volume un Mgr Taché, un Louis Riel, un Mgr Grandin, un Père Lacombe. M. de Roquebrune, nous a fourni des esquisses là où nous aurions voulu des portraits, des aquarelles, quand il faudrait des fresques.

N'empêche que son volume se lit bien, et qu'il atteindra, probablement, le but que son auteur trop modeste lui a assigné. Mais nous attendons toujours une œuvre plus vigoureuse, plus achevée, et le talent de M. de Roquebrune, qui est réel, nous permet ces légitimes espérances.

Ferdinand BÉLANGER.



CENTRE MINIER IMPORTANT

Cette gravure représente Cobalt un des centres miniers les plus riches du monde.

# EPHÉMÉRIDES CANADIENNES

JUILLET 1924

1 — A Québec a lieu, en présence de S. Ex. Lord Byng de Vimy, gouverneur général du Canada, de l'hon. N. Pérodeau, lieutenant gouverneur de la Province, et de plusieurs autres personnages officiels, le dévoilement d'un monument, dit "la Croix du Sacrifice", érigé à la mémoire des victimes de la guerre originaires de notre ville.

— A Saint-Alexis de la Grande Baie a lieu le dévoilement d'un monument érigé à la mémoire des vingt-et-un premiers colons qui se sont établis en cet endroit en 1838.

— La grève des postiers, qui avait éclaté à Toronto et à Montréal, prend fin, sans conditions meilleures pour les intéressés.

2 — A Québec décède M. le chevalier Cyrille Robitaille, fondateur de la maison "Cyr. Robitaille Enrg.", à l'âge de 81 ans.

— On apprend avec émoi que le R. Père Aimé Giguère, C. SS. R., de la maison d'Youville, à Montréal, s'est noyé dans la Rivière Montmorency, en prenant un bain. On retrouve ses habits, mais on croit que le corps de la victime a été précipité dans la Chute.

3 — Un incendie détruit une partie du château du Lac Louise, un des plus beaux hôtels d'été des Montagnes Rocheuses. On évalue les dommages à \$250,000.

4 — On estime à \$350,000 les recettes que donnera à la Province de Québec la nouvelle taxe sur la vente de la gasoline, pour la présente saison. Elles ont été de \$40,000 au mois de juin.

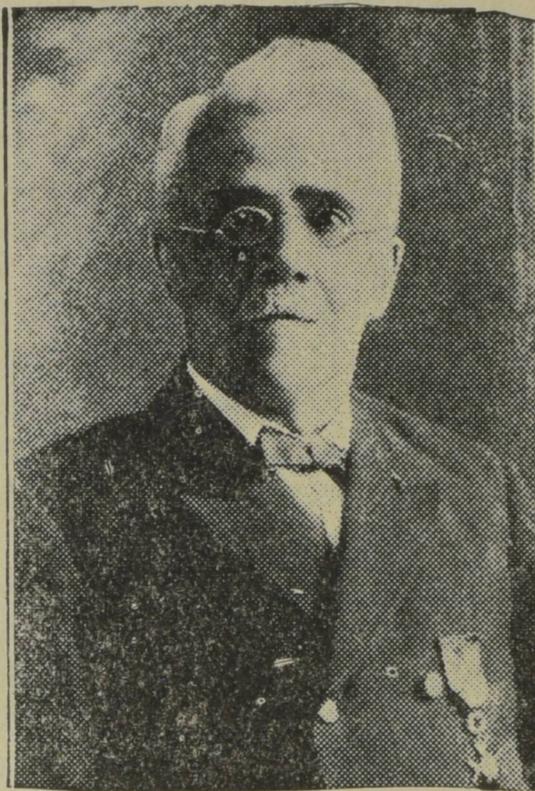
5 — Le Capitaine Bernier, explorateur canadien, part pour une nouvelle excursion dans les régions du nord, à bord de l'*Arctic*. Il entreprend son 258e voyage.

6 — Toutes les compagnies de zouaves de la Province ont leur convention annuelle à Sorel.

— On lit dans les églises du diocèse de Québec une lettre laudative du Pape Pie XI adressée à S. E. le cardinal Bégin, à l'occasion du Synode diocésain tenu à Québec en octobre dernier.

— A Québec, au Château Frontenac, s'ouvre le congrès annuel de l'Association du Barreau canadien sous la présidence de Sir James Aikins, lieutenant gouverneur du Manitoba.

7 — A l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang de Québec, à l'âge de 81 ans, décède M. l'abbé Charles Baillargeon, ancien curé de Saint-Cyrille de l'Islet. Le défunt était le neveu de Mgr C.-F. Baillargeon, cinquième archevêque



FEU M. CYRILLE ROBITAILLE,  
Chevalier de Saint Grégoire

de Québec.

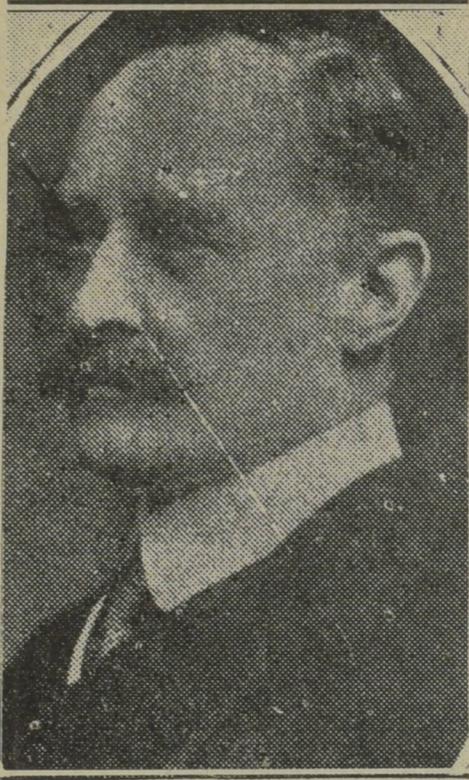
8 — L'hon. Ernest Lapointe, ministre de la Justice au Parlement fédéral, est élu président honoraire de l'Association du Barreau canadien.

— M. le notaire J.-B. Lafrenière, de Sorel, est élu président de la Chambre des Notaires de la Province de Québec, à la succession de M. Camille Paquet, de Montréal, dont le terme d'office vient d'expirer.

— Sir Esme Howard, ambassadeur anglais à Washington, et Lady Howard sont les hôtes de l'hon. N. Pérodeau, lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

9 — M. Damase Potvin, journaliste de Québec, gagne le premier et le quatrième prix au concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

— Au Parlement d'Ottawa, on termine le remaniement électoral dans la Province de Québec. L'Isle de Montréal comptera treize divisions électorales, et le reste de la province, cinquante-deux.



SIR ESME HOWARD

— A Marieval, dans la Saskatchewan, décède le R. Père J.-H. Emard, O.M.I., frère de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa.

10 — M. l'abbé Lionel Roy, directeur du Grand Séminaire de Rimouski, est nommé chanoine titulaire de la cathédrale de Rimouski.

11 — Mgr Omer Cloutier, P.A., V.G., représentant à Rome de Son Éminence le cardinal Bégin, arrive à Québec pour y passer les mois d'été.

12 — On apprend que le gouvernement français sera représenté par M. le Dr Sergent, membre de l'Académie de Médecine de Paris, professeur à la faculté de Médecine, au huitième congrès des médecins de langue française de l'Amérique du Nord qui sera tenu à Québec les 10, 11 et 12 septembre prochain.

13 — La crise, du chômage prend de terribles proportions dans notre pays. Le gouvernement fédéral vient de communiquer que, depuis l'hiver 1920-21, il a dépensé \$6,699,745 pour aider les sans-travail. De cette somme, \$1,773,392 est allée à Montréal ; \$1,232,378 à Vancouver ; \$2,960,645 à Toronto et Hamilton ; \$773,126 à Winnipeg et dans le Manitoba.

14 — La Délégation Apostolique, à Ottawa, confirme officiellement la nomination de M. l'abbé J.-Alf. Langlois, directeur du Grand Séminaire de Québec, comme évêque titulaire de Titopolis et auxiliaire de Son Éminence le cardinal Bégin, archevêque de Québec.

— La Chambre des Communes d'Ottawa adopte le projet de modifier en celui de "Banque Canadienne Nationale", le nom de la Banque Hochelaga, mais à la condition qu'il ne sera pas traduit pour être utilisé sous la forme anglaise.

— L'Université de Paris, "la Sorbonne", vient d'inviter M. Édouard Montpetit, C.R., secrétaire de l'Université de Montréal, à donner une série de vingt cours sur l'histoire du Canada.

— Le Couvent des Sœurs de la Congrégation à la Baie Saint-Paul est complètement détruit par un incendie.

16 — Par 17,000 voix de majorité, avec des rapports encore à venir, la province de Saskatchewan décide d'abandonner le régime de la prohibition strict du commerce de l'alcool, pour adopter un système qu'on croit devoir être calqué sur celui de la province de Québec : régie de l'État.

— L'hon. Sénateur Belcourt, d'Ottawa, arrive à Londres où il représentera le Canada à la conférence interalliée qui se tient actuellement dans la capitale britannique.

17 — A Thetford Mines au cours d'un banquet offert à l'hon. M. L. Lapierre, récemment nommé représentant de la classe ouvrière au Cabinet provincial, l'hon. M. Taschereau, premier ministre de la Province de Québec, demande au Gouvernement français de ne pas exécuter son programme de persécution religieuse.

19 — Les *Acta Apostolicae Sedis*, organe du Saint Siège, annoncent que quelques citoyens de Québec viennent de recevoir des décorations pontificales. Ce sont : M. J.-B.-E. Letellier, qui est fait commandeur de l'Ordre de Pie XI, et MM. Calixte Dagneau, Jules Dorion, Frédéric Canac-Marquis, L.-P. Turgeon et Arthur Vallée, qui sont nommés commandeurs de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand. M. Dorion était déjà chevalier de l'Ordre de Saint-Sylvestre, et M. Canac-Marquis, chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand.

— M. Emmanuel Danjou, député fédéral de Rimouski, est nommé registrateur du district du même nom par le Gouvernement provincial.

— La Session fédérale prend fin à Ottawa.

21 — L'hon. sénateur Raoul Dandurand, ministre sans portefeuille au Cabinet fédéral, représentera le Canada à la prochaine conférence de la Société des Nations, à Genève.

— Une compagnie dont le capital-actions sera de \$1,500,000 vient d'obtenir des lettres patentes du lieutenant-gouverneur de la Province de Québec. Elle sera connue sous le nom de "Duke-Price Power Company Limited" et aura son siège à Québec.

— Le Pacifique Canadien vient de décider d'accorder à ses employés deux bourses d'études, dont l'une pour l'École Polytechnique de



S. G. Mgr J.-Alf. LANGLOIS

évêque élu de Titopolis, auxiliaire de S. E le Cardinal Bégin

l'Université Laval de Montréal et l'autre pour l'École des Hautes Études Commerciales.

22 — La Société St-Jean-Baptiste de Québec adresse au Souverain Pontife une résolution le suppliant d'instituer une fête liturgique, qui, sous le titre de Jésus-Christ, roi universel des sociétés, solennise les droits souverains du Christ sur les sociétés.

— On annonce que la Compagnie "Anchor Donaldson" réduit ses taux de fret entre Glasgow et Québec.

— M. l'abbé Ivanhoe Caron, missionnaire colonisateur pour la région du Témiscamingue et de l'Abitibi, est nommé assistant-archiviste de la Province de Québec.

24 — Un incendie détruit un hangar de la Commission du Havre de Québec et cause pour près de \$400,000 de dommage.

— M. Victor Morin, N. P., de Montréal, est nommé par S. S. Pie XI commandeur de l'ordre militaire pontifical du Saint-Sépulcre, et l'hon. juge L.-J. Loranger, de la Cour Supérieure, et M. Émile Vaillancourt, de la même ville, sont faits chevaliers du même ordre.

— On annonce que le nouveau pont qui doit relier Montréal à la rive sud et dont la construction sera commencée cet automne, sera terminé dans deux ans et demi.

— On compte sur l'enregistrement de plus de 75,000 autos dans le province cette année.

— L'exportation du bois de pulpe canadien aux États-Unis ne cesse d'augmenter. Durant l'année finissant en juin dernier, il en a été exporté 1,332,106 cordes, valant \$13,608,361, contre 1,281,298 cordes valant \$12,248,316, durant l'année précédente.

26 — La fête de Sainte-Anne est très solen-

nellement célébrée au Sanctuaire de Beaupré. S. G. Mgr G. Forbes, évêque de Joliette y chante la messe pontificale, et S. Ém. le cardinal Bégin assiste au Trône. Plus de 20,000 pèlerins visitent le sanctuaire.

— M. Pierre Beaulé, qui représentait les syndicats catholiques et nationaux du Canada à la conférence internationale du Travail, qui vient de se tenir à Genève, est de retour à Québec.

27 — De grandes fêtes ont lieu à Cap-Santé à l'occasion du 250e anniversaire de la fondation de la paroisse, et du 170e anniversaire de l'érection de l'église actuelle. S. Ex. Mgr Di Maria, délégué apostolique au Canada, y est présent et y célèbre la messe pontificalement.

26 — L'hon. D.-L. Scott, juge en chef de la Cour Suprême de l'Alberta, meurt subitement à sa maison de campagne à Cooking Lake, Alberta, à l'âge de 78 ans.

28 — A l'Hôpital Saint-Vincent de Paul de Sherbrooke, décède Mgr J.-E.-A. Dufresne, P. D., curé de Windsor Mills, à l'âge de 79 ans.

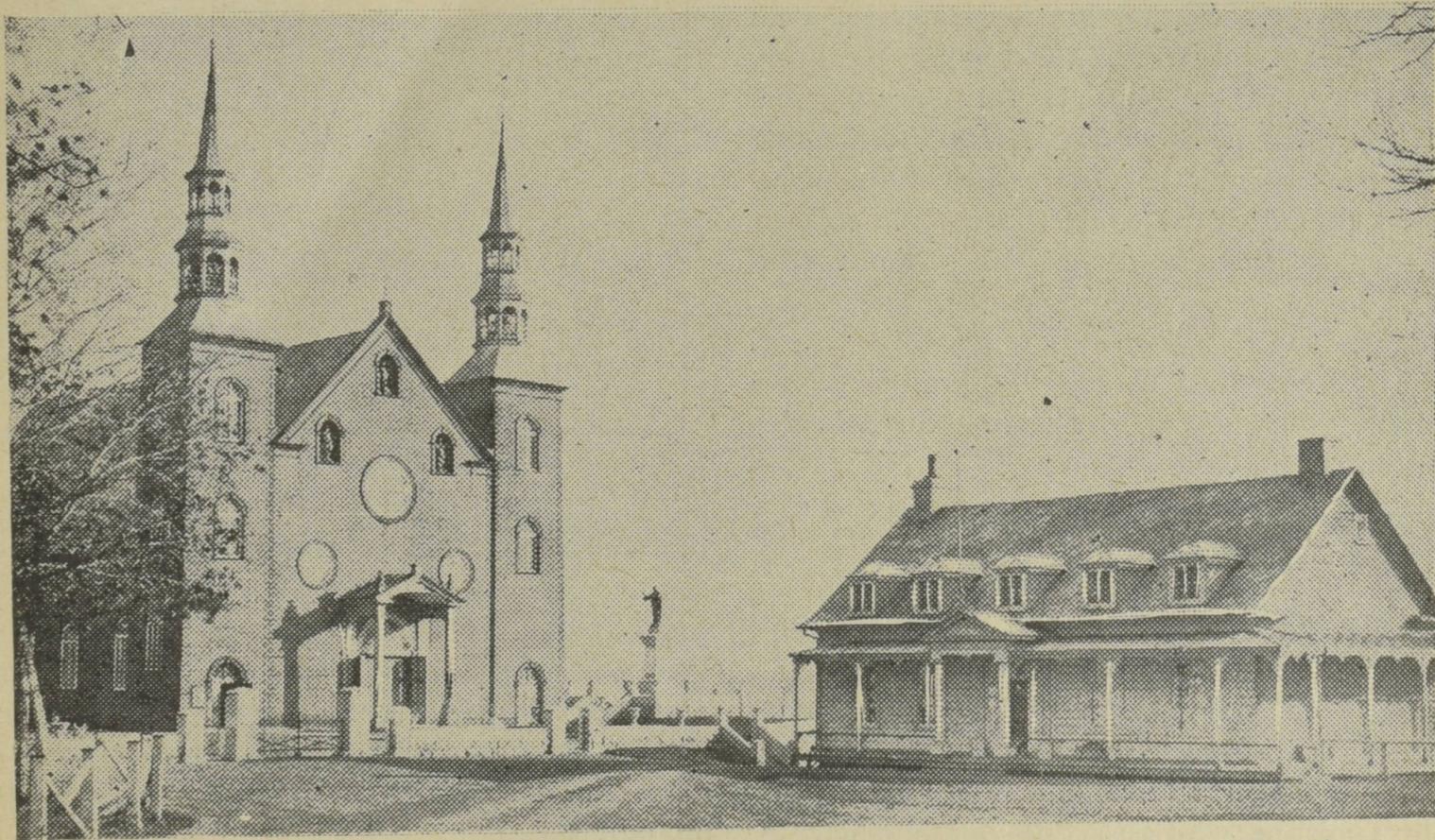
— L'hon. N. Pérodeau, lieutenant gouverneur de la Province de Québec, donne un déjeuner en l'honneur de Mgr J.-Alf. Langlois, évêque-élu de Titopolis, auxiliaire de S. E. le cardinal Bégin, à sa résidence de Spencer Wood.

— A Montréal décède le R. P. Léonard Lemire, S. J., à l'âge de 75 ans. Le défunt était un ancien zouave pontifical.

30 — On décide d'élever un monument à Longfellow à Grand-Pré, N.-E.

31 — M. l'abbé Cyrille Gagnon est nommé directeur du Grand Séminaire de Québec.

— L'hon. M. John Morrissy, député libéral, de Northumberland, au parlement, fédéral, décède à l'Hôtel Dieu de Chatham, N. B.



L'ÉGLISE ET LE PRESBYTÈRE DE CAP SANTÉ

# Gauserie scientifique

## LA MACHINE HUMAINE

### SES DÉTRAQUEMENTS

#### LE CANCER (suite)

Nous avons dit que le cancer est une maladie qui peut se guérir.

Laissée, à elle-même, elle progresse toujours ; avec cette différence que dans les variétés dures, qui se développent surtout chez les personnes avancées en âge, son évolution est lente ; tellement lente que certaine école médicale les avait baptisées, les *noli me tangere*, c'est-à-dire les *ne me touchez pas*, cela vaut mieux.

Si le cancer pouvait être dépisté dès ses débuts, ce serait la plus curable des maladies. La cellule serait enlevée ou tuée, Et ce serait tout. Car les trois adversaires du cancer, qui viendraient toujours à bout de lui si son étendue n'empêchait pas de le poursuivre jusque dans ses derniers retranchements sans compromettre la vie du malade, sont le couteau, les rayons X, et le dernier venu des trois, le *radium*.

Chaque fois que l'on peut circonscrire avec le couteau toute la région infectée par le cancer, sans que la vie soit compromise ; chaque fois que l'on peut, sans provoquer la mort d'une trop grande partie des tissus sains, faire pénétrer les rayons X ou les irradiations de radium sur tous les éléments cancéreux ; l'évolution de la tumeur est enrayée, le cancer guérit.

Où l'on voit tout de suite les grandes lignes qui doivent guider le praticien dans sa lutte contre cette maladie :

Puis-je tuer ce cancer sans tuer celui qui le porte ?

C'est là la question qu'il se pose.

S'il croit pouvoir la résoudre par l'affirmative, il agit.

\* \* \*

Dans son intervention, le couteau est l'arme la plus ancienne ; c'est aussi celle qui est encore le

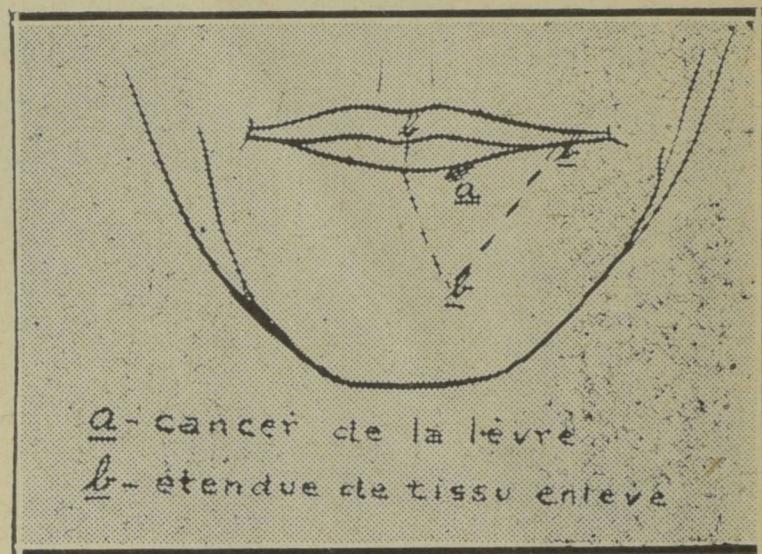
plus fréquemment employée. Il a à son actif beaucoup de succès.

La cancer qu'il a la plus souvent attaqué, et vaincu, est l'épithéliome de la lèvre, le *chancre de pipe*.

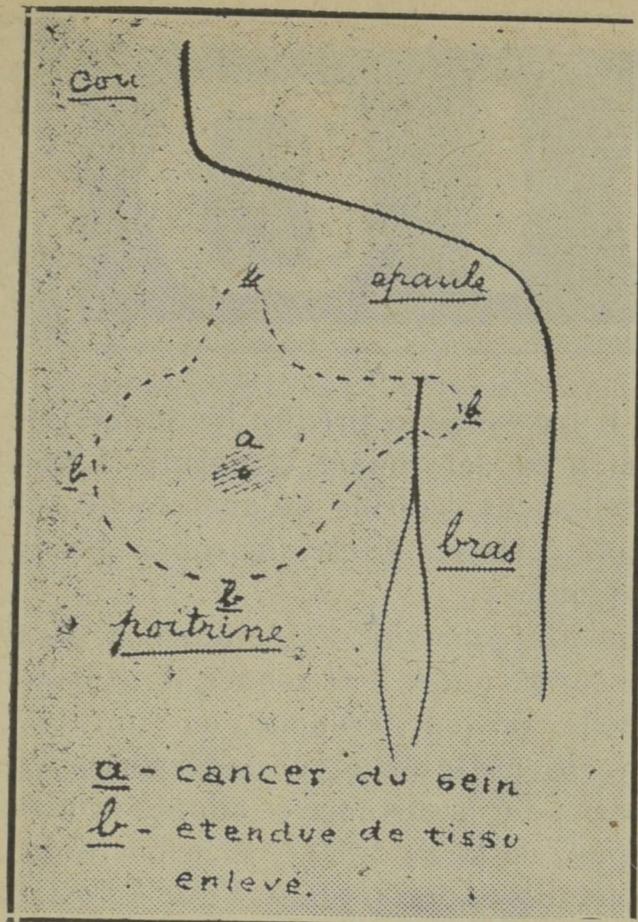
Comme il est situé dans un endroit qui attire rapidement l'attention, il est très souvent dépisté assez tôt pour que son ablation soit totale. Aussi la proportion des succès est-elle considérable dans son cas.

Le deuxième cancer qui est opéré le plus fréquemment et avec le plus de succès, est celui du sein. Ici déjà les résultats sont moins brillants, parce que l'ennemi est reconnu souvent trop tard, et que même dans les cas favorables, il faut sacrifier une quantité considérable des tissus sains.

Les deux dessins ci-contre donnent une idée des délabrements qu'il faut produire pour l'enlèvement, avec chances de succès, du moindre cancer.



Et l'on comprend tout de suite pourquoi, dans un si grand nombre de cas, le chirurgien se trouve dans l'impossibilité d'intervenir, et le médecin lui-même se borne à la thérapeutique symptomatique, c'est-à-dire à soulager son malade et à le mettre dans les conditions hygiéniques les meilleures possibles en attendant le terme fatal, qui est la mort, à échéance plus ou moins rapide.



Regardons attentivement les deux vignettes ci-contre :

Pour le cancer de la lèvre, gros tout au plus comme une fève, on enlève un triangle de tissus d'au moins un pouce de côté, et qui comprend toute l'épaisseur de la lèvre.

Pour le cancer du sein, gros le plus souvent comme une noix, on enlève la glande; et même

dans les cas les plus favorables le couteau du chirurgien va fouiller sous la clavicule et dans l'aisselle, à la recherche des ganglions qu'il enlève aussi loin qu'il peut, pour prévenir les métastases dont nous avons déjà parlé.

Si l'on passe à la langue, c'est le petit cancer de la pointe qui est seul opérable, et même alors, l'organe y passe jusqu'à la base.

Et que dire lorsque le cancer attaque des organes comme le larynx, le poumon, l'estomac, le foie, les intestins, les reins, la rate, le pan-téas.

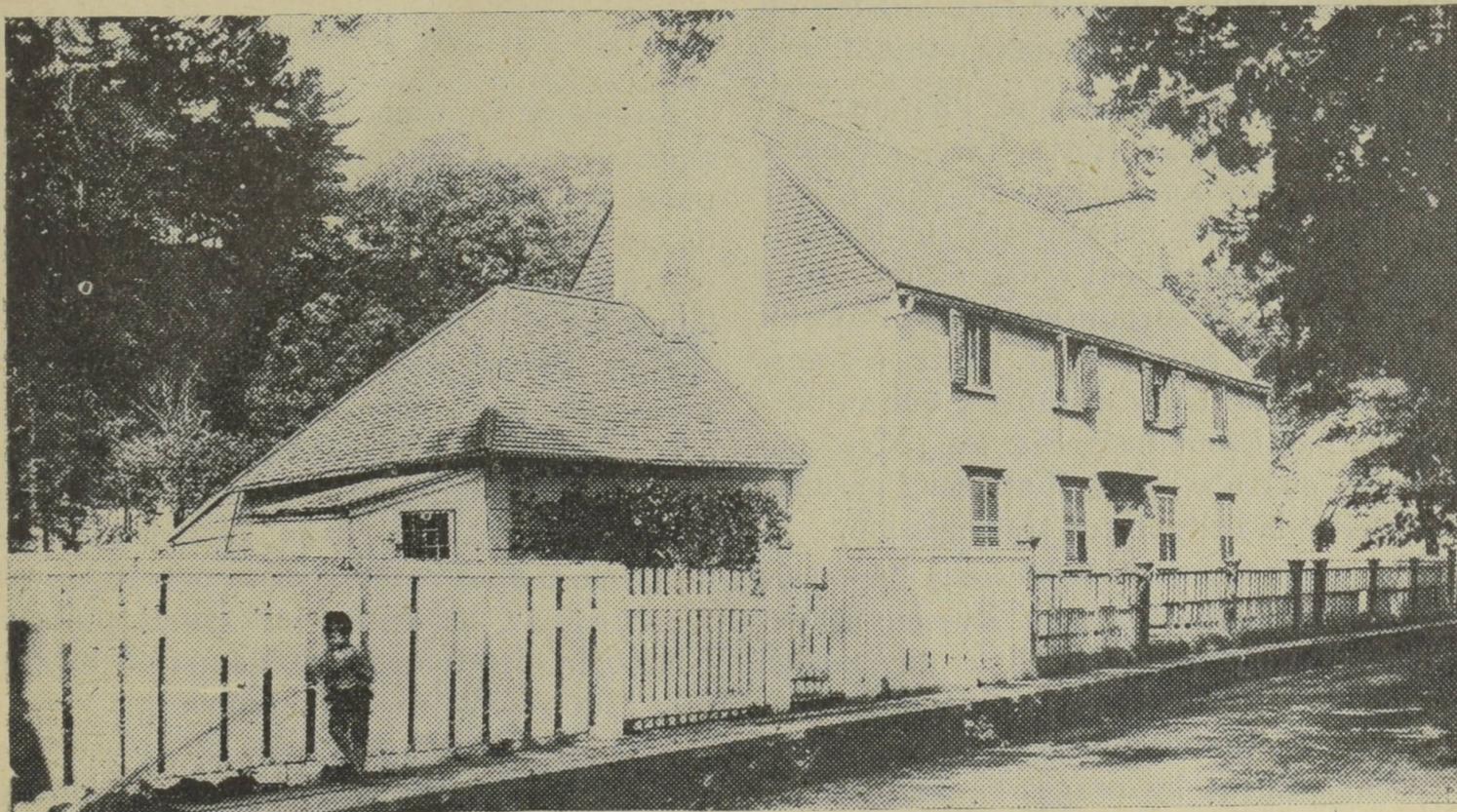
D'abord, le diagnostic en est beaucoup plus difficile. Même si le malade recourt au médecin assez tôt, les symptômes sont tellement peu caractéristiques qu'il lui faut chercher longtemps avant de trouver. Ce n'est que tard, après un traitement prolongé, et parce qu'on appelle le diagnostic par exclusion, qu'il parvient à reconnaître la nature réelle du mal.

Il est alors trop tard pour employer efficacement le couteau, si tant est qu'il ait jamais été possible de le faire.

Restent les moyens plus nouveaux qui ont nom : les rayons X et le Radium.

Nous en dirons un mot le mois prochain.

LE VIEUX DOCTEUR.



#### UNE RÉSIDENCE HISTORIQUE

La première résidence des Jésuites, à Sillery. Cette maison, propriété de la famille Dobell, vient d'être cédée à la Commission des Monuments historiques de la Province de Québec.

# RADIO

## Les antennes

### 1° DÉFINITION ET DÉCOUVERTE

**L**E dictionnaire Larousse donne au mot "antenne", les définitions suivantes : "Longue vergue qui soutient les voiles. Nom des cornes mobiles que plusieurs insectes, comme le hanneton, le papillon, portent sur la tête. Long conducteur électrique employé en télégraphie sans fil." En effet, les antennes de la télégraphie sans fil ressemblent aux antennes marines, puisque comme elles, elles consistent en un ou plusieurs fils élevés dans l'air. Elles ressemblent aussi aux antennes des insectes par ce fait qu'elles servent à percevoir, ou plutôt à capter, les phénomènes de l'atmosphère ambiante. L'antenne employée en télégraphie ou en téléphonie sans fil peut se définir ainsi : Un ou plusieurs fils conducteurs, élevés dans l'air, et complètement isolés à leur point d'appui, utilisés dans la transmission ou la réception des ondes électromagnétiques.

C'est à Marconi que revient l'honneur de l'invention de l'antenne. Hertz, Tesla, Crookes, Lodge et quelques autres avaient déjà à leur actif de brillantes démonstrations sur les courants oscillants. Ils avaient réussi au moyen de quelques tours de fil enroulé en spirale, dans un dispositif appelé : radiateur de Hertz, à transmettre des signaux à des distances, qui aujourd'hui nous paraissent insignifiantes. Mais aucun d'entre eux n'a songé à utiliser l'antenne pour accroître la distance de transmission.

Vers le même temps, le professeur Popoff de l'Université de Cronstadt, en Russie, fit des expériences, qui, indirectement du moins, amenèrent la découverte de l'antenne. Le professeur Popoff étudiait plutôt la météorologie, et particulièrement les orages électriques. Au moyen d'un paratonnerre érigé sur le toit de son laboratoire et relié à un cylindre enregis-

treur, il parvenait à prédire les orages électriques et a en déterminer la nature. L'appareil était tellement sensible qu'une cloche sonnait à chaque décharge électrique qui se produisait dans le lointain.

Enfin Marconi vint, et commença ses expériences sur les ondes hertziennes, dans la maison paternelle, près de Bologne, en juin 1895. Il mit vite de côté le radiateur de Hertz qu'il jugea inefficace pour la distance et adopta la méthode de Popoff, en la modifiant. Il utilisa deux plaques métalliques qu'il plaça, l'une à l'extrémité d'un mât élevé, et l'autre dans la terre ; ces deux plaques étaient chacune reliées à un fil qui sortait de l'appareil à courants oscillants. Et avec ce dispositif Marconi obtint une distance de transmission de un mille et demi. Plus tard les plaques métalliques disparaissaient et les seuls fils qui les reliaient donnaient d'aussi bons résultats. C'était l'antenne, telle que nous l'avons aujourd'hui.

### 2° LEUR RÔLE

Le rôle de l'antenne dans la transmission des ondes électromagnétiques, c'est d'augmenter la puissance et par suite la distance de radiation de ces ondes. Dans la réception, l'antenne permet à un appareil de capter des stations plus lointaines et avec plus de volume.

Ceci indique donc que l'antenne n'est pas nécessaire, essentiellement, ni à la réception ni à la transmission. En effet, il est très facile, en pratique d'entendre un poste local, par exemple : le Marconi de la citadelle, pour les amateurs de Québec, sans antenne et sans prise de terre. Dans ce cas, les ondes sont assez puissantes pour agir directement sur l'appareil récepteur sans l'intermédiaire de l'antenne.

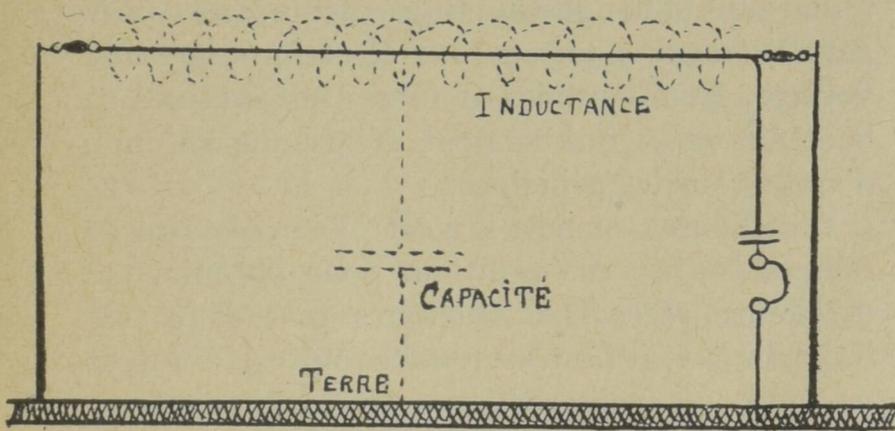
Mais il n'en est pas ainsi des stations distantes. Lorsque les ondes électromagnétiques ont parcouru une distance d'un millier de milles, elles nous arrivent considérablement affaiblies

d'un si long voyage. Il faut les recevoir avec plus d'égards et même aller au devant d'elles.

L'antenne joue donc ce rôle important, dans l'air où on l'a suspendue, de surveiller les vibrations de l'éther et de transmettre à l'appareil récepteur celles qui ne pourraient pas l'atteindre sans elle.

On sait que la réception s'opère lorsque les ondes électromagnétiques d'un courant oscillant traversent un circuit composé d'une inductance et d'un condensateur capables d'osciller à la même fréquence que ce courant.

Or le fil d'antenne et la prise de terre, considérés comme un tout, forment un gigantesque circuit oscillant possédant tout ce qui est nécessaire pour osciller.



Ce circuit a d'abord l'inductance. Sans doute, il n'a pas l'inductance "concentrée" des bobines d'induction ; mais il possède l'inductance "distribuée", moindre mais réelle, qu'on trouve dans tout conducteur isolé. Du reste, le fil d'antenne étant très long, son inductance finit par atteindre une certaine valeur qui s'ajoute à l'inductance concentrée et variable de l'appareil récepteur.

Ce circuit possède aussi la capacité. En effet le fil d'antenne et la prise de terre sont deux conducteurs isolés l'un de l'autre. Étant reliés l'un et l'autre au même appareil, ils doivent

jouer le rôle du condensateur. Comme pour l'inductance, la capacité de l'antenne n'est pas "concentrée" comme dans un véritable condensateur à plaques métalliques, mais elle est "distribuée" sur toute la longueur du fil d'antenne.

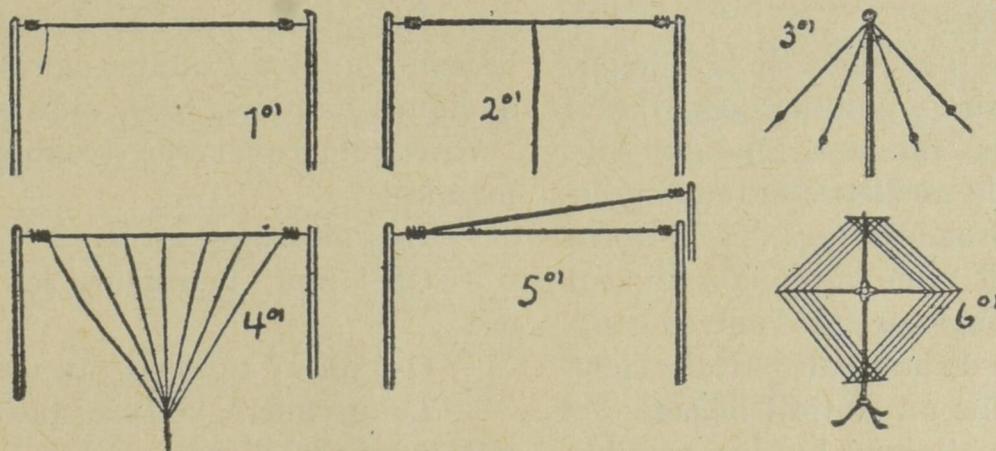
### 3° DIVERSES FORMES

1. Antenne en L renversée ; 2. Antenne en T ; 3. Antenne parapluie ; 4. Antenne éventail ; 5. Antenne en V ; 6. Cadre.

Il y a diverses sortes d'antennes désignées d'après les diverses manières d'élever les fils conducteurs.

1. *L'antenne verticale*, c'est celle dont le fil en partant de l'appareil s'élève verticalement dans l'air à une très grande hauteur. Cette antenne est la meilleure, du moins en théorie, parce qu'elle reçoit également bien dans toutes les directions. Mais comme il est souvent difficile de l'élever à la hauteur requise, elle est rarement utilisée. Une adaptation pratique de l'antenne verticale consiste à faire descendre un fil le long d'un édifice très élevé. Dans ce cas il faudra éloigner le fil du mur le plus possible.

2. *L'antenne parapluie* consiste à réunir plusieurs fils autour d'un mât dans un arrangement qui donne l'apparence d'un parapluie. Cette sorte d'antenne est une modification de l'antenne verticale. La longueur requise étant impossible à atteindre avec un seul fil, on compense en mettant plusieurs fils. Tous ces fils sont reliés ensemble à l'extrémité supérieure du mât par un autre fil qui constitue le fil de descente à l'appareil. Il y a généralement six ou huit de ces fils. Ils ne doivent pas faire avec le mât un angle de plus de cinquante degrés. Aussi, les fils d'antenne ne doivent pas descendre trop près de terre ; autrement les ondes se dirigeraient directement dans la terre sans passer



par l'appareil. Ce type d'antenne est utilisé surtout pour la transmission. Cette antenne n'est pas directionnelle.

*L'antenne évantail.*— L'antenne évantail consiste en plusieurs fils partant d'un point commun en s'éloignant les uns des autres en forme d'évantail. Cette sorte d'antenne est érigée lorsque la distance horizontale n'est pas assez longue pour élever une autre sorte d'antenne.

*L'antenne en spirale.*— Lorsque l'espace n'est pas suffisant pour ériger une antenne de longueur déterminée, on peut enrouler le fil en spirale. C'est ainsi que se placent les antennes à bord des yacht.

*L'antenne en V.*— Le manque d'espace peut encore se résoudre par l'antenne en V. Il faut dans ce cas que les deux bras du V soient d'égale longueur.

*L'antenne en T.*— Lorsque la distance entre les deux points d'appui est trop longue on peut monter l'antenne en T. Il faut dans ce cas que le fil horizontal soit divisé en deux parties égales par le fil de descente.

#### 4° L'ANTENNE EN L RENVERSÉE

L'antenne en L renversée, c'est celle dont la partie supérieure est à peu près horizontale, ce qui lui donne avec le fil vertical de descente l'apparence d'un L renversée.

Cette antenne est extrêmement pratique : d'abord elle est facile à poser, elle reçoit presque aussi bien dans n'importe quelle direction (quant il s'agit d'ondes courtes, comme celle de la radiophonie) et enfin elle possède très peu d'inductance et de capacité, ce qui n'est qu'une qualité, puisque cela permet de loger plus d'inductance et de capacité variables dans l'appareil. Aussi c'est cette forme d'antenne qui prédomine sur la plupart de nos toits ; les autres formes n'étant adoptées qu'à cause de conditions locales particulières.

L'an dernier, un des ingénieurs de la Compagnie "General Electric", donnant par Radio une conférence sur les antennes, répondit à la question : Quelle est la meilleure antenne pour la réception des "Broadcastings" ? D'après cet ingénieur, ce serait : une antenne à un seul fil, de 160 pieds de longueur (fil d'entrée compris), à 40 ou 60 pieds de hauteur, parfaitement bien isolé et placé dans un endroit dégagé des édifices et des arbres, éloigné le plus possible

de tout conducteur de courant électrique, ou du moins placé à angle droit avec les courants qui pourraient se trouver à proximité, la direction de l'antenne étant telle, que le bout du fil horizontal auquel est fixé le fil de descente, pointe vers la direction de la station que l'on désire recevoir. L'antenne qui réunirait toutes ces conditions seraient l'antenne idéale.

En pratique, on ne peut pas toujours surtout dans les villes, élever des antennes qui comportent tout cet ensemble de conditions. Dans certains cas on aura assez d'élévation mais pas assez de terrain pour atteindre les 160 pieds réglementaires. Dans d'autres cas, ayant l'espace nécessaire on n'aura pas l'élévation requise. En certaines circonstances, vouloir placer l'antenne dans la bonne direction, c'est la faire courir parallèlement à un courant électrique de haut voltage. Et à combien d'autres alternatives se heurtent ceux qui veulent ériger une antenne d'après tous les principes.

Fort heureusement, il n'est pas nécessaire de remplir toutes ces conditions pour obtenir une excellente réception. Quelques-unes sont très importantes, il faut en tenir compte ; d'autres ne sont qu'accidentelles, par conséquent on pourra les négliger dans les cas difficiles. Mais d'une façon générale on ne saurait mettre trop de soin dans l'installation d'une antenne. Une antenne bien installée sur le toit, vaut plusieurs lampes de haute fréquence dans l'appareil.

L.-M. BOLDUK, ptre.

#### IL Y A VOITURE ET VOITURE

Un maître s'adressant à son domestique :

— Joseph, allez vite me chercher une voiture, prenez la première que vous rencontrerez.

— Bien, monsieur ! dit Joseph qui dégringole l'escalier quatre à quatre et revient au bout de quelques minutes, pâle, inquiet, bouleversé.

Sans remarquer son trouble, le maître demande :

— La voiture est en bas ?

— Oh ! non, monsieur, je n'aurais jamais osé...

— Osé quoi ? reprend son maître.

— La première voiture que j'ai rencontrée, c'était un corbillard !..."

# FEMINA

## Le bon sens

Quels désirs et quels souhaits une jeune mère ne forme-t-elle pas pour son enfant ? Chaque jour, sa prière monte vers le ciel, anxieuse, implorante pour la jolie petite qui gazouille au milieu des dentelles soyeuses de son berceau. La main maternelle, vigilante et si bonne s'efforcera en vain d'écarter de la route de son enfant les épreuves et les deuils. Chaque détour du chemin, chaque tournant du sentier est hérissé de ronces, les difficultés de toutes sortes se plaisent à faire de nous leurs jouets favoris.

Le vœu le meilleur et à mon sens le plus pratique ne serait-ce pas de demander à Dieu de doter nos filles d'un solide bon sens qui fasse d'elles dans la vie des femmes sérieuses tout occupées au Devoir, occupées d'un Idéal élevé supérieur à l'amour des bijoux et des étoffes soyeuses.

Que nos filles élevées suivant leur condition sociale, comprennent qu'elles ne peuvent porter les toilettes excentriques de nos jours et qu'elles ne peuvent donner des réceptions et des bals qui se donnent dans le monde où les amusements forment tout le programme.

Qu'elles sachent bien que le bonheur ne consiste pas dans la richesse, dans la gloire, dans les plaisirs ni dans l'amitié puisqu'il en est de mensongères mais bien dans le Devoir.

Que leur âme et leur cœur formés dès l'enfance aux petits sacrifices et aux renoncements quotidiens n'attendent de la vie que le bonheur qu'elle peut nous donner, bonheur relatif et très précaire, elles s'éviteront ainsi nombre de désenchantements.

Qu'elles ne jouent pas avec leur affection, accordant tantôt à l'un, tantôt à l'autre leurs bonnes grâces et leurs sourires, qu'elles restent fidèles à la parole donnée et qu'elles sachent bien qu'il n'y a peut-être rien de si touchant

que la mémoire fidèlement gardée d'un être cher que la mort a ravi à notre affection.

Que le bon sens et la solide piété soient la meilleure dot de nos filles, ces deux vertus sauront les rendre heureuses.

JEANNE LE FRANC.

## BOITE AUX LETTRES

MADELEINE.— Avec plaisir j'accepte le joli rôle d'être votre grande amie, cette amitié nouvelle si gentiment offerte sera j'en suis certaine profitable à nous deux.

Le Devoir coûte parfois des efforts héroïques mais en retour la satisfaction éprouvée vaut bien la peine que l'on se donne pour remplir la tâche voulue de Dieu. Le seul véritable bonheur consiste à remplir jour par jour, heure par heure la mission qui nous est confiée et à laquelle nous devons nous donner courageusement. Il est si grand et si beau le Devoir bien rempli.

Je suis favorable à l'échange de correspondances entre les intimes du *Femina*, si vous voulez bien me donner votre adresse je vous renverrai les "missives roses" que l'on voudra bien m'envoyer pour vous.

JULIETTE.— Il serait très délicat de dire les caractères de mes gentilles correspondantes, aussi je me dérobe à cette tâche...

Est-ce qu'il n'y avait pas un peu de légèreté dans la démarche dont vous me parlez ? J'aurais préféré faire ce voyage seule n'est-ce pas ? La réputation est chose si fragile, c'est un bien si précieux qu'une jeune fille ne saurait s'entourer de trop de réserve et de distinction.

Le perfectionnement désiré viendra à coup sûr si vous continuez toujours à ne vouloir que le Bien, à ne chercher que le beau.

Votre prochaine lettre sera lue avec joie.

ALICE DE VALCOURT.— Je dis avec plaisir à Fidèle Messagère que j'ai pour elle votre missive qui doit lui dire de bien jolies choses.

Dites toujours pianos ou gramophone Robitaille C. ROBITAILLE Enrg. 320 rue St-Joseph, Québec.

Votre correspondance sera forcément retardée parce que je n'ai pas l'adresse de cette bonne amie.

Je suis désireuse de savoir l'état de votre petit malade, les heures de souffrances sont si pénibles !

Puisse ma "petite audacieuse" revenir souvent !

JEANNE LE FRANC.

## LA CUISINE

### LE GRILLAGE

Le grillage est une autre forme de rôtissage ; on pourrait même dire que le rôtissage est une forme de grillage tant les deux cuissons se rapprochent l'une de l'autre. Le but à atteindre est le même : obtenir

1° La coagulation rapide de l'albumine, par l'action d'un feu vif.

2° Une viande succulente, savoureuse.

MORCEAUX EMPLOYÉS.— Le grillage s'emploie surtout pour des morceaux de peu d'épaisseur et des viandes très tendres comme, dans le bœuf : le filet, le veau, le porc : les tranches de gigot, les côtelettes, etc. etc. On grille aussi le poisson, et les poulets quand ils sont tendres et délicats.

Le grillage doit se faire sans aucune déperdition de jus et sans qu'aucune partie de la surface soit carbonisée.

Une grillade est tendre non seulement par la qualité de la viande, mais aussi par la manière dont elle est cuite.

La grillade (bifteck) revient cher à cause du prix élevé des parties de bœuf qui servent à sa préparation. C'est bien entendu que les rognures, peau, os, qu'on enlève de la viande avant de la préparer, peuvent trouver leur place dans le pot-au-feu.

LE GRIL ET LA POÊLE.— Les grillades se font sur le gril et dans la poêle. Si la viande est de première qualité et suffisamment marbrée de graisse, on la cuit sur le gril. Dans le cas contraire, on la cuit dans la poêle avec un corps gras. Pour obtenir une viande grillée succulente, il faut la tourner fréquemment en la cuisant.

RÈGLES A SUIVRE.— 1° Dans les cuisines avec poêle à gaz, le grillage se fait sous l'action de la flamme du fourneau ; si c'est un poêle à charbon ou au bois, au-dessus des braises chaudes.

2° On doit voir à ce que le gril soit très chaud avant d'y placer la viande.

3° On doit frotter les broches avec un papier, les graisser avec du lard ou du suif.

4° Faire cuire promptement et retourner souvent.

GRILLADE A LA POÊLE.— La poêle remplace le gril le plus souvent, et dans ce cas, l'aliment se trouve isolé par un corps gras, graisse ou beurre. La viande doit être mise dans la graisse presque fumante et, condition nécessaire, il faut entendre frire constamment sans produire de fumée. Autrement, la viande bouillirait dans son jus et durcirait. La haute température du corps gras repousse les sucres de la viande, ils montent à la surface. Lorsque l'on voit perler le sang, on retourne sans piquer et l'on cuit sur le deuxième côté jusqu'à ce que le même phénomène se produise. On assaisonne et l'on sert.

La grillade à la poêle a l'inconvénient d'être plus grasse que celle qui est cuite sur le gril. (*La cuisine à l'école primaire*).

Le petit Paul offre à goûter à son ami Victor ; sa mère lui a recommandé d'être poli et de laisser son camarade choisir le premier.

Sur une assiette se trouvent deux gâteaux, dont l'un est beaucoup plus gros que l'autre. Paul, en soupirant, tend l'assiette à Victor, qui, sans la moindre délicatesse, s'empare du plus gros gâteau et le fait promptement disparaître.

Paul ne peut dissimuler son dépit.

— Qu'est-ce que tu as ? demande Victor.

— Tu le sais bien. Tu as pris le plus gros gâteau !

— C'est de ta faute, c'est toi qui me l'as offert. Qu'est-ce que tu aurais fait à ma place ?

— Moi, j'aurais été plus poli, et j'aurais pris le petit.

— Eh bien ! puisque tu l'as, pourquoi te fâches-tu, alors ?...

\* \* \*

Jean fait les honneurs de Paris à Louis, qui y vient pour la première fois.

A la gare, Louis s'arrête devant un distributeur automatique portant cette inscription :

*Mettez une pièce de dix centimes,  
et vous aurez une tablette d'excellent chocolat.*

— Qu'est-ce que cela ? demande-t-il.

— Cela, fait Jean un peu embarrassé, c'est une *fabrique* de chocolat ; mets deux sous, tu verras bien.

Louis introduit une pièce dans la fente et ramasse un petit paquet enveloppé de papier.

— Tu vois, fait Toto, c'est ce qu'on appelle du "chocolat instantané", il se fabrique tout seul quand on met les deux sous.

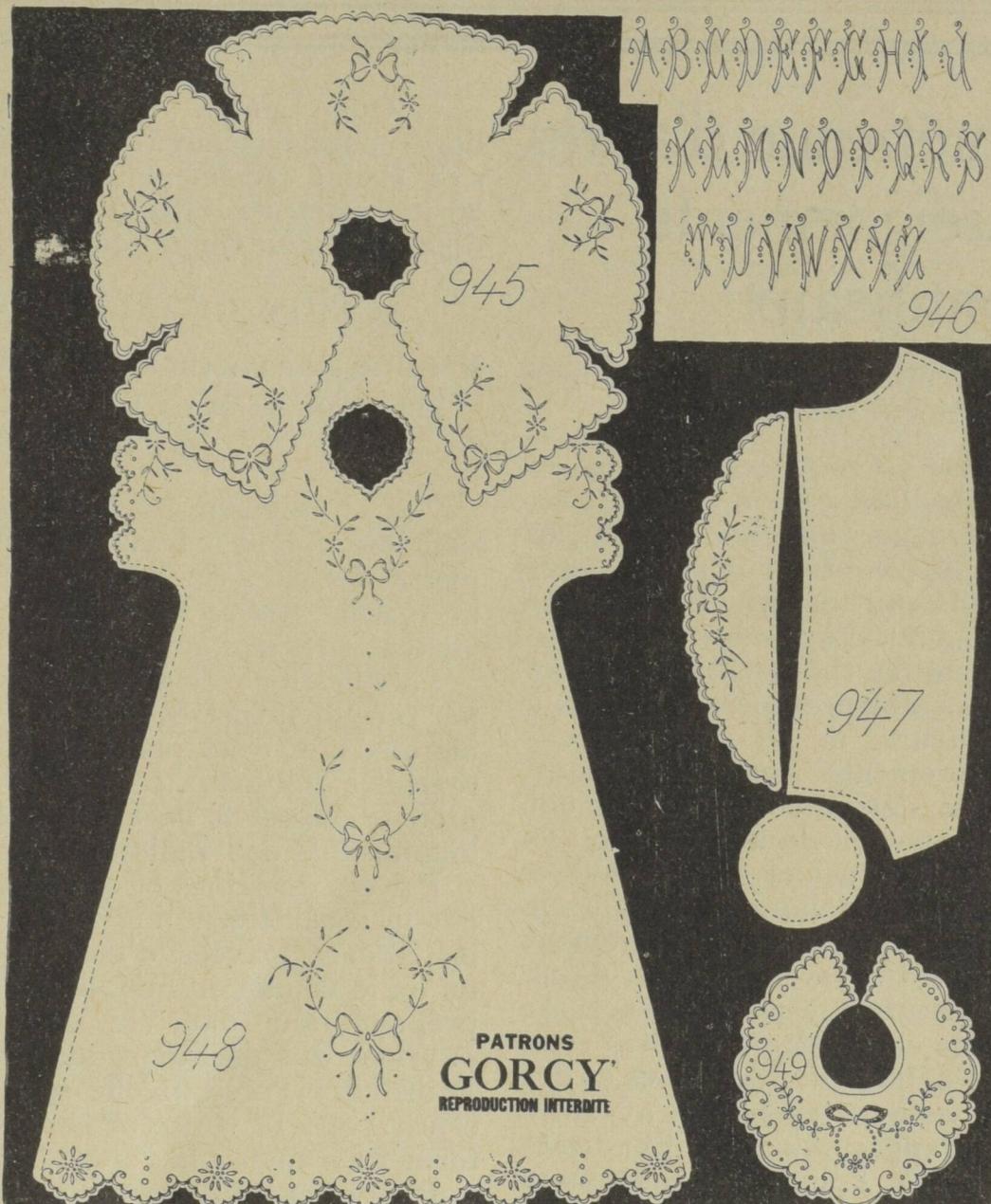
— Tiens... mais, s'écrie Louis en dépliant le papier, ce n'est pas du chocolat... ce sont des bonbons anglais !

— Ah ! fait Jean déconcerté...

Mais reprenant bientôt son sang-froid :

— C'est ta faute, tu auras mis un sou anglais !...

# Patrons de broderie, marque "Gorcy"



No 945.— Gilet, kimono pour bébé, patron à tracer, 15 cts. Étampé sur nansouk, 49 cts., sur cachemire, 98 cts.

No 946.— Alphabet, hauteur des lettres, 2 pcs  $\frac{3}{4}$ . Patron à tracer, 20 cts.

No 947.— Bonnet pour bébé, patron à tracer, 15 cts. Étampé sur coton, fini toile, nansouk ou piqué, 35 cts., sur cachemire, 98 cts.

No 948.— Robe longue pour bébé, patron à tracer, 20 cts. Étampé sur nansouk, \$1.29, sur mousseline Suisse, \$1.98.

No 949.— Bavoir, patron à tracer, 15 cts. Étampé sur coton fini toile, 25 cts

**SERVICE DE PATRONS DE BRODERIE**

**"L'APÔTRE", - 103, rue Sainte-Anne, - QUEBEC**

# Coin de l'Ouvrier

## La cité chrétienne d'après les enseignements pontificaux

ATTITUDE DES CATHOLIQUES VIS-À-VIS DES  
SYNDICATS MIXTES

Puisque nous avons évoqué cette cause et que, les évêques consultés, c'est à nous de prononcer le jugement, nous enjoignons à tous les hommes de bien qui comptent dans les rangs catholiques de s'abstenir désormais de toute controverse sur ce point. Et il nous plaît d'augurer que, zélés pour la charité fraternelle et pleinement soumis à notre autorité ainsi qu'à celle de leurs pasteurs, ils se conformeront entièrement et sincèrement à nos prescriptions. Que si une difficulté s'élève entre eux, ils ont à leur disposition le moyen de la trancher : ils iront consulter leurs évêques et ceux-ci déféreront le litige au Siège apostolique, qui rendra le jugement. Au surplus, on le déduit aisément de ce que nous avons dit. De même que, d'une part, il ne serait permis à personne d'accuser de foi suspecte et de combattre à ce titre ceux qui, fermes dans la défense des doctrines et des droits de l'Église, veulent cependant, avec des intentions droites, appartenir aux Syndicats mixtes et en font partie, là où les circonstances locales ont conduit l'autorité religieuse à permettre l'existence de ces Syndicats, sous certaines conditions ; de même d'un autre côté, il faudrait réprover hautement ceux qui poursuivraient de sentiments hostiles les associations purement catholiques, alors qu'au contraire on doit de toute manière aider les associations de ce genre et les propager, — ainsi que ceux qui voudraient établir et presque imposer le Syndicat interconfessionnel, et cela même sous le spécieux prétexte de réduire à un seul et même type toutes les sociétés catholiques de chaque diocèse. (PIE X, *Singulari quadam*, t. VII, p. 278.)

LES LIGUES PROFESSIONNELLES DOIVENT DÉ-  
PLOYER LE DRAPEAU CATHOLIQUE

Il n'est ni loyal ni digne de dissimuler, en la couvrant d'un drapeau équivoque, sa qualité de catholique, comme si c'était une marchandise avariée et de contrebande.

... Que l'union économique-sociale déploie donc courageusement le drapeau catholique et s'en tienne fermement au statut approuvé le 20 mars dernier. (PIE X, Lettre au comte Medolago-Albani, *Quest. Act.*, t. CXIV, p. 289.)

### ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

RÔLE INDISPENSABLE DE L'ÉGLISE ET DE LA  
RELIGION DANS LA SOLUTION DE LA QUES-  
TION SOCIALE

“ Si le Seigneur ne bâtit pas la maison, en vain les hommes travaillent-ils à entasser les pierres les unes sur les autres, et si le Seigneur ne garde pas la cité, en vain les sentinelles veillent-elles à sa sûreté.”

La question sociale, en effet, est rattachée par tant de liens très intimes à la religion et à la morale, que c'est peine perdue de chercher à remédier aux maux actuels de la société, si l'on prétend laisser à l'écart la religion et l'action bienfaisante de l'Église.

Par ses doctrines et ses exemples d'une part, par la considérable influence qu'elle exerce sur les mœurs privées d'autre part, l'Église est, qu'on le veuille ou non, appelée à jouer un rôle prépondérant dans la solution des conflits ouvriers qui déchirent aujourd'hui le monde. Pourquoi ? Parce qu'elle seule peut diriger les esprits vers la vérité et parce qu'elle seule sait former les âmes à la vertu et au sacrifice.

Preuve et contre-épreuve sont là pour l'attester. Jadis, quand son action pouvait s'exercer plus librement, elle réalisa des améliorations sociales de première importance, comme la suppression de l'esclavage ; — par contre, de nos jours, où on s'évertue à neutraliser son influence sur les masses, l'inquiétude, le malaise et l'esprit de révolte sont tellement répandus au sein des classes populaires, que de véritables associations de criminels ont pu s'y recruter, avec, comme but, le renversement de tout pouvoir et le bouleversement total de la société, et la crise sociale est devenue si aiguë, que tout le monde se demande avec anxiété comment elle se terminera.

Rien de surprenant à cela : en éliminant les sanctions éternelles du bien et du mal, non seulement les lois humaines perdent le meilleur fondement de leur autorité, mais encore l'homme se tourne avec avidité vers toutes les jouissances de la terre, et ouvre naturellement son cœur à toutes les passions antisociales de l'envie,

de la haine et de la révolte, que fait éclore en lui la crainte de ne pouvoir se les procurer.

Il n'y a de remèdes à cette situation, que dans la diffusion des préceptes évangéliques, dans le rétablissement de la mentalité chrétienne et dans la libre action de l'Église.

Il faut rappeler au peuple, pour qu'il en fasse profit, que son modèle et son Dieu, Jésus-Christ, n'a jamais, au cours de sa vie, convoité ni les honneurs, ni les grandeurs de ce monde : qu'il n'a jamais usurpé le droit de personne ; mais que toute sa compassion s'est dépensée en faveur des faibles, des malades, des pauvres, des pécheurs et des opprimés ; qu'il a prononcé de terribles menaces contre ceux qui feraient de leur fortune un mauvais usage et qui mépriseraient ses appels de miséricorde ; qu'il a affirmé par contre, qu'il regarderait comme fait à sa personne tout bienfait rendu aux pauvres et aux malheureux. Préceptes de charité et de justice, dont on trouve l'application presque à toutes les pages de l'Évangile, qu'ont ensuite répandus et pratiqués les apôtres et qu'ont enfin suivis les chrétiens de tous les temps, sous l'attentive direction de l'Église.

L'Église, en effet, bien que spécialement instituée en vue du salut des âmes, ne néglige pas, pour cela, la vie terrestre et mortelle, et elle a des réserves admirables pour aider les hommes à sortir de la misère, à augmenter le bien-être de leur existence et à se procurer un sort meilleur.

Ne se bornât-elle qu'à les amener à la vertu, que ce serait déjà grandement contribuer à leur bonheur, car les mœurs chrétiennes exercent une heureuse influence sur la prospérité des sociétés, en attirant sur elles la faveur de Dieu, en comprimant chez l'homme le désir excessif des richesses et la soif des voluptés et en encourageant la frugalité de la vie, ce qui permet de suppléer, par l'économie, à la modestie du revenu.

Mais l'Église fait — et a fait — pour eux bien plus. Elle a suscité et encouragé toutes les institutions capables d'apporter au peuple une aide ou un soulagement : Secrétariats du peuple, Caisses de crédit, Mutualités, Associations ouvrières ; elle a prescrit que toutes les classes missent en commun leurs lumières et leurs forces pour donner à la question ouvrière la meilleure solution possible ; elle n'a pas hésité enfin à réclamer le concours des lois et de l'autorité publique, pour assurer, quand cela serait nécessaire, la protection des petits et des faibles. Sous l'impulsion de ses enseignements, incessamment renouvelés, les catholiques se sont imprégnés de leurs devoirs sociaux, ont fait taire les dissentiments qui les divisaient, ont poursuivi avec courage les œuvres entreprises et en fondent tous les jours de nouvelles.

Qu'on laisse donc agir sans obstacle l'esprit chrétien et il sera facile d'apaiser le conflit existant actuellement entre les classes supé-

rieures et les classes inférieures, et de délimiter leurs droits réciproques. Si, en effet, les unes et les autres écoutent le Christ, s'appliquent à pratiquer les préceptes évangéliques de charité et de justice, chacun deviendra attentif à son devoir, le désintéressement se substituera à l'égoïsme, la résignation à l'envie, l'amour à la haine, et le conflit des classes ne tardera pas à disparaître. Préservées, par ailleurs, de tout danger de dégénérer en licence, les libertés publiques pourront s'épanouir, les sciences et les arts prendront un nouvel essor et la paix sociale sera assurée.

La religion seule, on l'a vu, peut amener ce résultat. Ceux donc qui prétendent régénérer la société sans elle ou par-dessus elle, à l'aide d'ouvriers venus indifféremment de tous côtés, en mettant en commun le vague idéalisme qui les inspire, ne peuvent réaliser qu'une construction purement verbale et chimérique, et font, par conséquent, œuvre parfaitement stérile. Ils oublient, dans la griserie de leur rêve, tout ce qu'il a fallu de force, de science, de vertu surnaturelle, pour instaurer la cité chrétienne, sans parler de toutes les souffrances des martyrs, des lumières des Pères et des Docteurs et du dévouement de tous les héros de la charité.

#### CE QUE LES PAUVRES DOIVENT À L'ÉGLISE

Que les pauvres surtout et les malheureux se rappellent combien ils doivent à la religion catholique. Elle garde vivante et intacte, elle prêche hautement la doctrine du Christ et le Christ a déclaré qu'il regarderait comme fait à sa personne le bien fait aux pauvres et aux malheureux ; de plus, il a annoncé d'avance et à tous le compte particulier qu'il demandera, au jour du jugement, sur les œuvres de miséricorde, soit pour récompenser de l'éternelle vie les fidèles qui auront accompli ces œuvres, soit pour punir de la peine du feu éternel ceux qui les auront négligées.

De cet avertissement du Christ Notre-Seigneur et des avis très sincères qu'il a donnés touchant l'usage des richesses et leurs dangers, avis conservés inviolablement dans l'Église catholique, il est résulté que la condition des pauvres et des malheureux est de beaucoup plus douce chez les nations catholiques que chez toutes les autres. Les indigents obtiendraient dans nos contrées des secours plus abondants, si, au milieu des récentes commotions des affaires publiques, de nombreux établissements fondés par la piété de nos ancêtres pour les soulager n'avaient été détruits ou pillés. Au reste, que nos pauvres se souviennent, d'après l'enseignement de Jésus-Christ lui-même, qu'ils ne doivent point s'attrister de leur condition : car la pauvreté même leur a préparé pour le salut un chemin plus facile, pourvu toutefois qu'ils supportent patiemment leur indigence,

et qu'ils soient pauvres, non seulement en réalité, mais encore en esprit. Car il est dit : "Heureux les pauvres en esprit, le royaume des cieux est à eux". (Pie IX, *Notis et nobiscum*, p. 163.)

#### LA FOI RÉGULATRICE DES OPINIONS

Dès que la foi catholique est éteinte ou affaiblie quelque part, le chemin est ouvert à l'insanité des opinions et à la passion des nouveautés. (LÉON XIII, *Militans*, t. Ier, p. 133.)

#### LA DOCTRINE CHRÉTIENNE EST LA SOURCE DE LA VIE SOCIALE

Beaucoup se sont plu à chercher la règle de la vie sociale en dehors des doctrines de l'Église catholique. Et même désormais, le *droit nouveau*, comme on l'appelle, et qu'on prétend être le fruit d'un âge adulte et le produit d'une liberté progressive, commence à prévaloir et à dominer partout. Mais en dépit de tant d'essais, il est de fait qu'on n'a jamais trouvé, pour constituer et réagir l'État, de système préférable à celui qui est l'épanouissement spontané de la doctrine évangélique. (LÉON XIII, *Immortale Dei*, t. II, p. 19.)

HENRI BRUN.

(*La Croix*).

#### POURQUOI LA PLUIE N'EST-ELLE PAS SALÉE ?

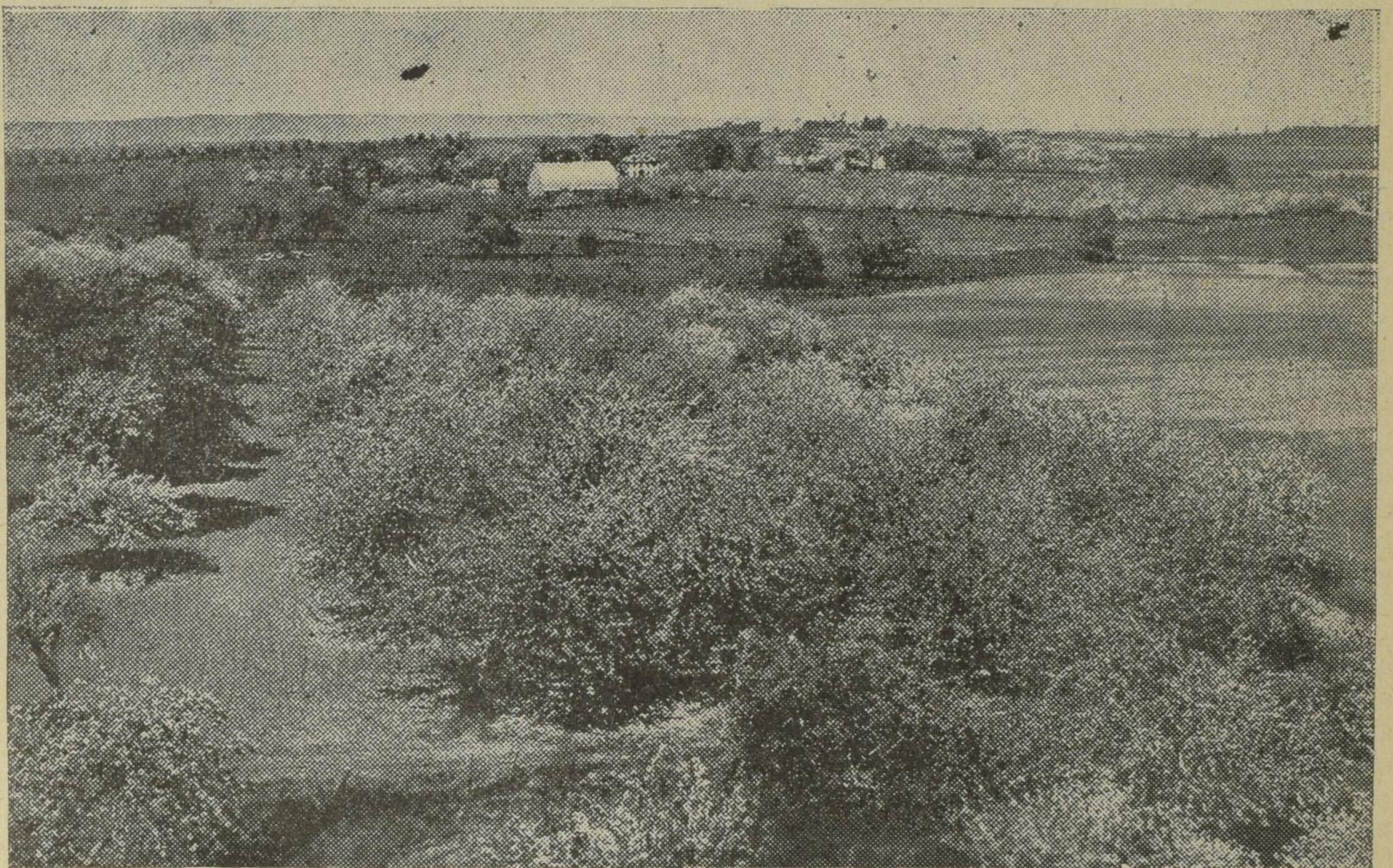
Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi la pluie n'est pas salée ?...

Singulière question, allez-vous penser !... Mais pas si singulière qu'elle en a peut-être l'air !...

Oui, pourquoi la pluie n'est-elle pas salée ? Les nuages qui nous la dispensent ne sont-ils pas le résultat de l'évaporation de l'eau marine salée ? Si ; mais lorsque l'eau se transforme en gaz ou en vapeur, lorsqu'elle s'évapore, comme on dit, elle abandonne tous les corps qui s'y trouvent dissous. Or, quand le soleil, le vent font évaporer l'eau à la surface de la mer, celle-ci retient le sel qui était dissous dans la partie évaporée ; et c'est ainsi que la pluie est de l'eau douce. Aussi bien est-ce sur ce principe que repose le fonctionnement des Salines, où l'on obtient le sel par l'évaporation de l'eau marine qui la contient en dissolution.

#### AU CATÉCHISME

— Qu'est-ce que les pompes du monde ?  
Un bambin se lève, sûr d'avoir trouvé :  
— Les grands chapeaux !



AU PAYS D'ÉVANGELINE

Vergers en fleurs aux environs de Grand Pré.

# AU GOIN DU FEU

## POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les réponses justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JUILLET

#### QUESTION HISTORIQUE

Louis XII.

#### REBUS GRAPHIQUE

La mis entre O Pie  
La misanthropie.

#### ÉNIGME

Mousse.

#### MOT CARRÉ SYLLABIQUE

CHI MÈ RE  
ME RI TE  
RE TE NIR

#### RÉBUS N° 52

Il n'est si humble métier que celui qui l'exerce ne puisse ennoblir.

Mot à mot. Ile - nez - scie - Hun BLE - mai - TI haie - queue - selle - huis - QU'île - EX herse - noëud - puits - CE - Ane O - BLIR.

Ont trouvé des réponses partielles : Mme Alcidas Lavoie, Notre-Dame du Laus, Labelle ; Milles Marie-Jeanne Leclerc, Cécile Leclerc, et M. Ch.-Ed. Leclerc, Loretteville ; M.-L.-P. Leclerc, M. B., 70½ rue St-Joachim, Québec.

Ont trouvé toutes les solutions justes : Mdes A.-L. Dumas, 409, rue Kelley, Manchester ; H.-A. Saint-Pierre, 8 rue Harris, Springvale, Me. ; V.-J. Rochefort, 516, Ave Notre-Dame, Manchester, N. H.

Le sort à désigné : Mdes A.-L. Dumas et V.-J. Rochefort.

#### JEUX D'ESPRIT N° 63

#### PROBLÈME ALPHABÉTIQUE

En n'employant que les lettres suivantes : E I C N P R X composer un mot français de 10 lettres.

#### LOGOGRIPHE

Sans ma tête je suis un végétal,  
Avec elle, je suis un minéral.

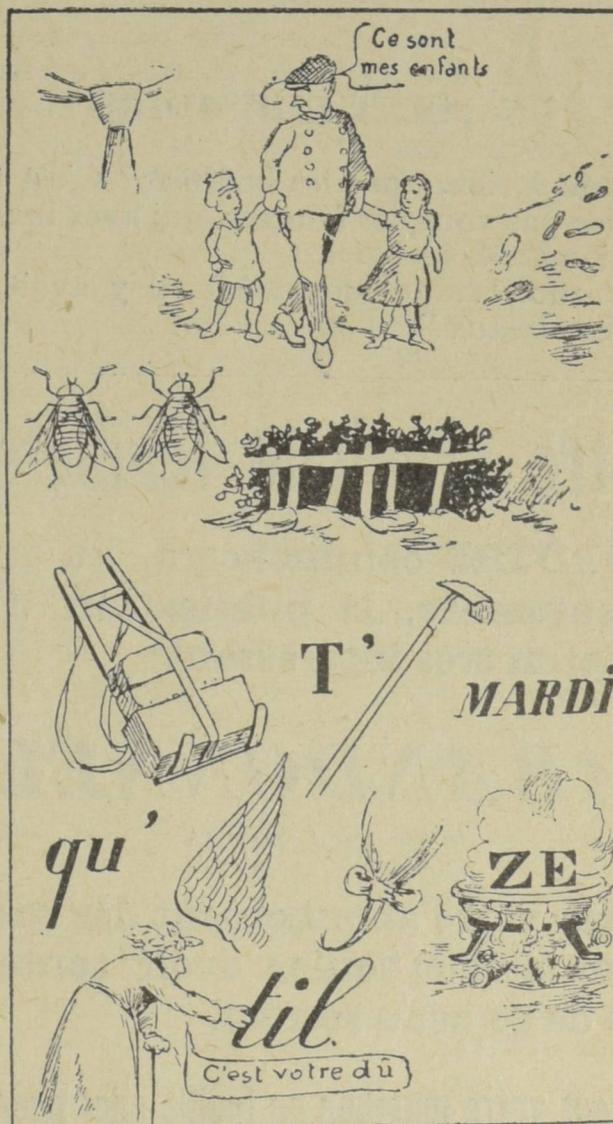
#### MOT CARRÉ

Avoir du goût pour. Reproduction. Cher à l'enfant. Semblable. Prénom féminin.

#### ANAGRAMME

Avec les mots : Ramier, Tout, Demeure et Prompt recomposer un proverbe en cinq mots.

#### RÉBUS N° 53



## Première Communion

Gracieusement dédié à mon ami, *Yves Carles*.

En ce sublime jour, je m'incline en tremblant,  
(Les yeux baignés de pleurs d'une indicible joie)  
Devant ton cœur, vrai ciboire vivant  
De Celui qui s'est dit "la Vérité ! La Voie".

Tout célèbre aujourd'hui ton ineffable émoi  
La Vierge en souriant d' "en-haut" te considère ;  
Tes parents, tes amis te fêtent comme un roi  
Voulant aussi jouir de ta ferveur première.

Si charmante est ta grâce, et si pures tes mains  
Que le Ciel s'est penché vers toi dans son ivresse  
Et sur ton front paré de la nimbe des saints  
Et déposé sans bruit la plus douce caresse.

Les anges t'ont couvert de leurs ailes tout d'or  
Afin d'être témoins du bonheur de ton âme  
Et bien sûr que ton père (hélas, glorieux mort)  
T'aura béni du ciel où sa voix te réclame.

De cet instant béni qui d'amour te remplit  
Yves, garde toujours le souvenir fidèle ;  
L'éclat des fleurs, de l'or et des perles pâlit,  
Auprès de la grandeur de cette heure si belle.

Abbé J. COLMOU.

### UN POINT D'HISTOIRE

— Bon à rien, nous les hommes ? C'est tout de même pas vous, les femmes, qui avez inventé l'aviation ?

— Pardon... au moyen-âge, il y avait des "dames-oiseaux".

## Notre prochain feuilleton

L'APÔTRE commencera, au mois de septembre, la publication d'un feuilleton très intéressant :

# ABANDONNÉE

PAR EVA JOUAN

Payez votre abonnement dès maintenant si vous voulez avoir toute la suite de ce beau roman.

## Une excursion de pêche aux "Wawarons"

**C**A ! les enfants, à soir, on va à la pêche aux wawarons."

C'est mon oncle Michel qui parle, et nous sommes ses invités à la "campe" des îles de Sorel, non loin de Maskinongé.

Voilà un pays resté sauvage, avec ses forêts vierges, son inépuisable gibier, ses petits îlots touffus, et ses immenses plages de joncs et de nénuphars.

—"Donc, c'est entendu, les amis", nous répète ma tante, "je vous préparerai une tasse de café bien chaud, et, à la "brûnante, vous irez aux wawarons."

Qui ne connaît le "wawaron", cette énorme grenouille, assez commune dans les étangs de quelque étendue, et très abondante sur les grèves des îles de Sorel ? Les Anglais l'appellent "bull-frog"; le nom me paraît nullement exagéré, car certains des plus gros spécimens font entendre un cri assez semblable au beuglement d'un taureau furieux.

Pour en revenir à notre excursion... le soir arriva vite. Bientôt les petites grenouilles préludèrent aux mystères du crépuscule, par leur timide trémolo. Pendant que les "créatures" babillent au milieu du tintamarre de la vaisselle, nous mettons la dernière main aux préparatifs de l'expédition. Une chaloupe étroite et légère, un fusil à deux coups, un sac de sel, un "dard", et un "fanal", et ça y est. L'équipage se composera de quatre personnes : mon cousin Paul, reconnu maître pêcheur de wawarons ; un autre cousin Ferrier, éternel et enragé chasseur ; puis mon oncle Michel, grand persécuté des "maringouins" ; enfin, votre humble serviteur.

Paul, avec des allures d'amiral, fixe à chacun son poste :

—"Toi, tu tiendras le sac et le fanal. Voilà pour moi.

—"Joseph, t'as bon bras, charge-toi du "gourdillon" (aviron).

—"Et puis vous, oncle Michel, comme vous avez déjà assez de misère avec vos "maringouins", vous nous regarderez faire."

Je me propose à Paul, comme rameur, jusqu'à ce que j'entre officiellement dans mes fonctions spéciales.

Tout est prêt. Ma tante nous sert son café, d'une belle couleur brune et "baptisé" pour l'occasion, oh ! innocemment... et nous embarquons. Notre pilote, d'un vigoureux coup de pied sur la rive nous pousse en plein courant. Sur la grève, les cousines nous crient : "Bonne

Pour votre musique en feuille aller chez C. ROBITAILLE, Enrg. 320 rue St Joseph, Québec.

chance ! et surtout, baisez pas la vieille !”...

Comme chant du départ, nous entonnons le “ Canadien Errant ”. La nature, à pareille heure, se prête bien à cet air mélancolique. Le bras du fleuve, où nous voguons, entre une île et la terre ferme, s'élargit lentement jusqu'au lac Saint-Pierre, qui, dans le lointain, paraît une longue glace où la lune forme, au centre, une large plaque lumineuse. La masse sombre d'une épaisse forêt borde les deux rivages, comme un énorme serpent allongé, près de l'eau. Oh ! ce soir intense des vieilles forêts, le soir, où à tout instant l'on croit voir briller les yeux d'un loup !

— “ C'est là-bas, les “ bibites ”, nous crie Paul, le doigt tendu vers le large tapis de joncs, qui, pour plus d'un arpent sur chaque rive, encadre la rivière. — “ Entendez-les...” De rauques mais sonores mugissements, espacés par de courtes pauses, éclatent partout, parmi le “ concert menu des grenouilles ”.

— “ C'est le bon temps ”, proclame notre capitaine, en faisant rejoindre la plage. Sans plus tarder, il s'installe à la poupe, prend en main son dard, et m'explique en deux mots la manœuvre : à son signal, je dirigerai sur la bête mon jet de lumière : il se charge du reste.

La chaloupe pénètre dans les joncs avec un frou-frou soyeux, nous rentrons les rames ; le plus grand silence est de rigueur et l'aviron seul fait avancer la barque. — “ Halte ! ” lance Paul à mi-voix, en esquissant le geste convenu. Tout tremblant, je dirige mon falot sur le point désigné. Que vois-je ?... Sur une feuille de nénuphar, à côté d'une belle fleur blanche, dans la posture d'un loustic qui, à plat ventre dans le gazon, le nez aux étoiles, hume la “ fraîche ” avec délice, une volumineuse grenouille fixe la lumière, comme hypnotisée par ses rayons. Mon charme ne dure qu'une seconde un bras se lève, le dard plonge dans l'eau, un silence, un hurra, et mon cousin exhibe, au bout de son arme, deux grandes pattes noires qui s'agitent encore.

Insensible comme un lion sur sa victime terrassée, il sort du harpon la pauvre bête sanguinolante, et l'introduit dans le sac que je tiens de la main gauche. “ Et d'un ”, fit-il. Je la sentis s'agiter un peu, puis rien ne bougea plus au fond du sac. Pauvre petite créature, toi, si heureuse tout à l'heure, scandant de ta voix rauque les heures silencieuses !”...

Les pauses se firent plus longues. S'aperçoit-on dans le concert qu'une des voix s'est tue ? Hélas ! leurs appels douloureux n'attirent que la mort ! De droite et de gauche, le meurtrier frappe. Le sang coule le long du harpon et rougit ses mains. Tombant parfois sur ses traits, les rayons du projecteur montrent une figure congestionnée, des yeux démesurément ouverts : un vrai combattant dans le délire d'une lutte mortelle. Serait-il vrai que sous la peau des

humains dort un tigre assoiffé de sang, qui, à la moindre occasion se jette sur sa proie ?... Hélas ! pourquoi ne pas l'avouer de suite, entre parenthèse, ses belles théories devaient s'écrouler le lendemain, un vendredi, lorsque ma tante nous présenta, alignées sur des feuilles d'érables, des cuisses de wawarons, d'un blanc rosé et d'un arôme qui donnèrent à tous l'illusion du poulet rôti.

Mes compagnons, eux, songeaient bien à philosopher. Mon oncle la tête recouverte d'un mouchoir blanc, et environné de son traditionnel nuage de maringouins, s'applique force tapes sur la figure, et pour cause, certes ; dans les entr'actes, il soupèse le sac qui se remplit à vue d'œil ; notre chasseur, l'arme inactive par suite de cet enragé de Paul, regarde avec envie de beaux canards qui lèvent partout, toujours trop loin, naturellement.

Tout à coup, la chaloupe bascule fortement : nous nous cramponnons. Qu'y a-t-il donc ? De babord et de tribord, nous nous précipitons à l'avant. Ah ! bien par exemple, en voilà une bonne, maître pêcheur, dans l'ardeur du carnage, a glissé dans l'eau. Les poules d'eau s'enfuient en clapotant ; les étourneaux gris, par centaines accrochés sur les roseaux, s'envolent au hasard, souvent à notre figure, et Paul barbotte dans la vase. La première surprise passée, il rit avec nous de sa mésaventure, et nous le retirons à bord. Mon oncle, qui, même au milieu du pire “ voilier ” de moustiques sait trouver un bon mot, comme d'ailleurs dans toutes ses infortunes, s'exclame : “ Ah ! tu parles d'un tanant de wawaron ! hein ! les amis, on sera toujours ben les coqs de la veillée ! ”

Mais la pêche est forcément terminée, car Paul a perdu son dard en tombant. Nous allions quitter les lieux, quand Ferrier, honteux de partir bredouille, s'écrie : “ Par exemple, va-t-on laisser ces gros étourneaux nous sauter à la face ? ”... Nous poussons le cri de mort contre ces insolentes volatiles. Nul besoin de fusil, car, de droite et de gauche, nous les prenons à la main, comme l'on cueille des pommes. Éclats de rires, bruits d'ailes dans les joncs, piaillage des oiseaux qu'on étrangle, culbute d'un homme dans la barque ; c'est du tragi-comique achevé.

Seule la fatigue nous arrête. D'ailleurs le ciel se couvre, et l'heure avance. Nous reprenons le chemin de la “ campe ”, dont la lumière pointée dans la nuit, semble nous appeler. Comme tous les retours des pêcheurs qui n'ont pas “ baisé la vieille ”, le nôtre fut joyeux : chacun raconte et enjolive ses exploits répétant son rôle pour tantôt ébahir nos gens.

On nous attendait impatiemment et sur la grève, toutes les lampes et lanternes du logis concentraient leurs feux sur notre embarcation, dès qu'elle fut à leur portée. Toute la maisonnée réunie s'appêtait à rire... ou à

féliciter. Paul, héros de l'heure, sauta le premier à terre et battit triomphalement la marche, son sac rebondi sur l'épaule ; je le suivais humblement, mon " fanal " à la main, venait ensuite le chasseur malheureux, peu fier de son maigre gibier, et visiblement inquiet du nouveau refrain qu'il faudra rafraîchir lorsque tous les yeux se porteront sur le carnier lamentablement plat, et que les quolibets pleuveront drus comme grêle ; l'oncle tenait l'arrière-garde, écrasant avec un soupir de joie son dernier " maringouin ".

A peine assis, mille questions nous assaillirent. Tout le monde parle et répond à la fois : Paul triomphe et gesticule. Ferrier défend avec chaleur ; on rit, on crie, c'est un tapage infernal. Oncle Michel arrêta ce sabat. " Songez-y, les enfants, dit-il, on s'en va sur les trois heures du matin : il faut aller se reposer car demain, nous aurons une autre excursion, où Ferrier se promet de bien réparer, sur les

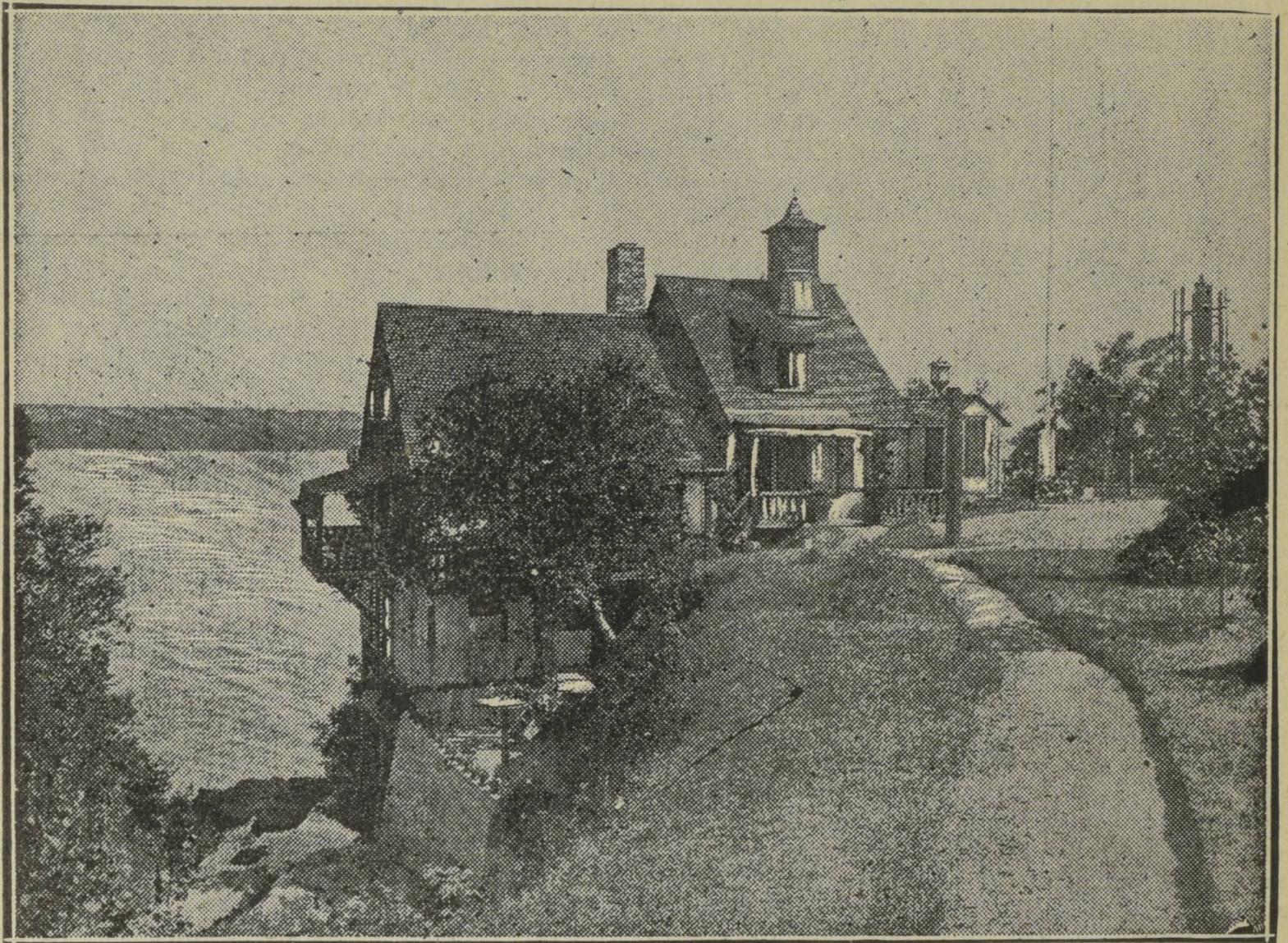
canards du lac, sa malchance et... sa réputation.

En cinq minutes les couchettes superposées contenaient chacune leur hôte. On entendit bien encore quelque farce à propos du gros wawaron, ou mon oncle caressant sur sa joue quelque maringouin rebelle aux moustiquaires, mais bientôt, seuls les ronflements rivalisèrent de sonorité.

Quant à moi, je restai debout près de la porte, au-dessus de l'escalier. Qu'il faisait noir !... Les arbres voisins rayaient l'obscurité de bandes grises. Tout près de moi, coasse une grenouille mugissante : au loin, sans doute sur le lieu de l'hécatombe, des parents, des frères, qui sait ? d'une voix qui me paraît douloureuse, lui racontent le passage parmi eux de monstres horribles, semant partout la mort au sein de la nation heureuse et paisible des batraciens...

Élie de SALVAIL.

(*L'Oiseau Bleu.*)



LE VIEUX MOULIN DE BEAUMONT

FEUILLETON DE L'APÔTRE

# Quand l'âme est droite ...

PAR MAURICE RIGAUX

No 12

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE QUATRIÈME

*Sur les sommets.*

Comme il arrive en pareil cas, la vente du palais de Cecilius à Rome ne rendit pas ce qu'il en avait escompté. Il fallut mettre aux enchères, en même temps que la villa d'Herculaneum, les biens-fonds dont il avait voulu constituer le fortune privée de sa fille.

Pour Vera, c'était la ruine presque complète.

Les amis des jours heureux ne donnaient plus signe de vie. Plusieurs avaient profité de l'occasion pour acquérir à bas prix les œuvres d'art qui décoraient l'immeuble du *Vicus Novus*, et sans doute que pour la villa ç'allait être le même sans-gêne et la même égoïste désinvolture.

Elle en souffrit profondément.

Elle avait beau penser qu'il ne pouvait en être autrement, que cette société fatiguée de plaisirs et saturée de vices, nécessairement aveugle aux besoins d'autrui, piétinait de longue date les êtres déçus. L'humiliation de ne plus compter pour rien dans ce monde fier et féroce, la peine profonde de ne voir près d'elle aucune des prétendues amies de sa jeunesse hospitalière, l'angoisse de savoir si les ventes mêmes suffiraient à couvrir les dettes de son père, lui rendaient intolérables, et singulièrement expiatoires, ces longues journées d'attente.

Elle offrait à Dieu l'expiation. Sa loyauté naturelle lui faisait trouver, sans chercher, le geste d'humilité qui apaiserait la Justice d'en haut. Et, conséquence étrange, elle sentait à mesure croître en elle une paix profonde, une paix inattendue, bonne au delà de toute expression, si douce qu'elle se demandait avec stupeur comment elle avait pu jusqu'alors l'ignorer, et s'il était possible qu'on lui préférât les inquiètes joies des sens.

La paix !

Oh ! comme l'Apôtre, qu'elle lisait chaque jour avec plus de fruit, y revenait souvent !

*"Justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par Jésus-Christ Notre Seigneur..."*

Car

*"Le royaume de Dieu ce n'est pas la bonne chère et le vin, mais la justice, et la paix, et la joie dans l'Esprit-Saint."*

*"Gloire donc et honneur et paix à tous ceux qui font le bien..."*

A l'opposé, il marquait d'un trait puissant le néant des vies charnelles :

*"Leur bouche est un sépulcre ouvert, leur langage est mensonger, leur conversation remplie d'amertume et de malédiction. Rapides, ils se hâtent à l'effusion du sang. Aussi l'infélicité désole leurs voies : ils ne connaissent pas le chemin de la paix" !*

Ils ne connaissent pas le chemin de la paix ! Oh ! c'était vrai ! Comme elle en pouvait témoigner !

Hélas ! ils ont des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne pas entendre.

Et pourtant il serait si bon de se dire mutuellement :

*"Que le Dieu de l'espérance vous remplisse de toute joie et de toute paix dans la foi ! ... Que le Dieu de paix soit avec vous tous ..." !*

Lorsqu'elle fut sûre que la vente de la villa équilibrerait les comptes du chevalier, elle écrivit un soir à Polybius :

*"Après demain on vendra cette maison et son mobilier. Et le jour même Jucundus remettra entre les mains de votre père les sommes qui lui reviennent de droit."*

*Ainsi nous serons quittes.*

*Me voilà pauvre. Tous les usages s'opposent à ce que les fiançailles demeurent. Je vous rends votre anneau.*

*D'ailleurs je suis maîtresse de ma vie : même si j'avais encore de la fortune je ne voudrais plus me marier. J'ai mieux à faire.*

*Oubliez-moi. Adieu."*

Le lendemain matin, Polybius accourait à cheval.

Il voulut être reçu aussitôt. Elle y consentit. Son cœur était calme, sa décision irrévocable.

Lui sa voix tremblait d'émotion.

— Votre lettre m'a confondu. Je n'y puis croire ! Vous ai-je fait le moindre reproche ? Vous ai-je montré quelque froideur ? Ai-je besoin d'argent, moi ? — Oh ! je sais : mon père ! ... Mais je suis le maître aussi, et il n'a plus longtemps à vivre, et nous habiterions à part ...

Il parlait, debout, avec une force nuancée de supplication.

— Votre dot, c'est vous-même, votre jeunesse, votre beauté, votre intelligence, votre caractère, tout ce qui m'a séduit, moi, dès que je vous ai vue. L'or ?

J'en gagne assez pour deux. Que craignez-vous donc ?

Oh ! comme il fallait qu'il l'aimât pour se faire à ce point désintéressé. Car son accent était sincère. — Elle pensa que la manière dont il gagnait tant d'or était au fond cela même qui les séparait. Elle se contenta de répondre :

— Je vous remercie de votre désintéressement. Mais j'ai résolu de ne jamais me marier.

Un sourire amer et sceptique débrida ses lèvres.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous rappelez-vous une question que je vous fis lors de notre promenade au Vesuvius, après que vous m'eûtes récité l'hymne de Catullus ? Je vous disais que j'avais de grands desseins de bienfaisance, et je vous demandais si vous accepteriez de me voir les réaliser.

Un nuage passa sur le front du jeune homme. S'il avait accepté, peut-être à l'heure qu'ils vivaient serait-elle sa femme...

— Oui, dit-il comme à regret, je m'en souviens.

— Ceux qu'alors j'avais en vue, c'étaient surtout les ouvriers des mines d'Arménie, dont je connaissais la torturante existence. Je ne pouvais admettre que la richesse me vint par un travail d'oppression et de mort. Je voulais qu'ils fussent, ces hommes, ces femmes, ces enfants, libres de leur labeur, et que leur labeur fût humain... Que sont-ils devenus ? Tués ? Prisonniers des barbares ? Hélas ! ils ne peuvent qu'avoir gagné au change.

D'autres en tout cas, autour de moi souffrent et crient d'angoisse, que je veux soulager, que je veux apaiser en les aimant. Depuis quelque temps, j'ai beaucoup souffert : je pourrai maintenant consoler les autres. Désormais ma vie est à eux, à eux je me suis fiancée et le mariage ne tardera pas.

Il écoutait dans la stupeur.

Un long silence suivit ces paroles.

Et soudain, comme un lion débusqué, il sentit qu'il était urgent d'attaquer s'il voulait l'emporter.

— Tout cela, mais vous pourriez y tendre avec moi !

— Non, mon ami. Au bout de quelque temps les difficultés forcément reviendraient. Nos pensées ne sont pas en harmonie : l'accord de nos vies ne se réaliserait pas.

Mon ami ! Ce mot le saisit au cœur.

— Je vous en supplie, Vera, ne me repoussez pas ! Si jamais vous m'avez aimé, faites-moi confiance. Vous m'apprendrez à penser comme vous.

Toute sa passion vibra dans son accent, dans son regard. Elle en fut émue. Mais sa volonté ne faiblit pas.

— Polybius, je ne puis pas... Ma vie ne m'appartient plus. Tenez, j'ai confiance en vous, votre démarche me touche profondément. Je veux vous dire mon secret. Des événements imprévus ont transformé mon âme : d'esprit et de cœur je suis chrétienne. Le Maître divin que les chrétiens adorent est devenu le mien. Je ne suis plus à moi, je suis à lui !

Il secoua la tête brusquement. La silhouette des Galates venait de passer à nouveau devant son regard comme naguère sur le Vesuvius.

Souffle dur, avant-coureur de l'ouragan, la colère en lui se levait. Il se contint toutefois.

Et alors ?

— Alors, vous le voyez, je ne puis être partagée, je ne puis plus me marier. J'irai sans doute à Rome avec quelques amis, et là je servirai les malheureux. Quelques amis ! Son cœur battit violemment.

— Puis-je savoir qui sont ces amis ?

— Vous le savez déjà. Polybius.

Il y avait dans ces paroles une nuance de reproche qui ne lui échappa point.

— Ce Galate sans doute qui faillit mourir à Capreae ?

Elle eut la générosité de ne pas lui montrer qu'elle savait tout ce qu'il avait fait. N'avait-il pas agi, d'ailleurs, sous l'empire de sa passion pour elle ? Elle répondit doucement :

— Oui, c'est lui, et sa mère Paula, et sa jeune sœur. Dès demain soir, la vente finie, j'irai les rejoindre à Pompeia où nous resterons encore quelques jours. Puis, nous partirons.

Il devint horriblement pâle, et ses paupières s'abaissèrent comme s'il réfléchissait profondément.

— Ah ! dit-il ensuite, vous reviendrez demain à Pompeia. Voulez-vous que je vous envoie ma voiture ?

Elle s'attendait à tout autre chose, et cette question la dérouta.

— Je vous remercie, Polybius. Je me suis déjà entendue avec un batelier. J'irai par mer jusqu'à Oplontis, puis à pied : de là le trajet est si court !

Il la regardait fixement. Elle eut aussitôt conscience qu'il était loin de se soumettre. L'œil était froid, la bouche contractée.

— Et vous pensez, Vera, que je vais vous laisser faire ?

Elle tressaillit. Mais sa voix resta calme.

— Vous croyez-vous donc le pouvoir de me contraindre ?

— Je crois posséder le pouvoir que vous m'avez donné. N'ai-je pas sauvé cet homme à condition que vous soyez à moi ? Il vit : vous devez être à moi !

— Permettez, Polybius. Vous avez sauvé Caesius pour que j'accepte ce mariage, c'est vrai ; mais j'acceptais ce mariage tel qu'il était convenu entre nos pères, c'est-à-dire comme contre-partie des versements faits par le vôtre aux mines d'Arménie. Si les mines existaient encore, si les versements demeuraient, j'aurais dû céder ; mais il n'en est plus rien, et ma liberté me reste.

Ses yeux s'injectèrent de sang. Il venait de remarquer la cornaline qu'elle portait au doigt.

— C'est pour mettre cette bague que vous m'avez rendu la mienne ?

— Oui, dit-elle simplement.

— Puis-je en savoir le donateur ?

Elle hésita un instant. Mais la silencieuse prudence répugnait à sa franchise.

— Vous le pouvez : elle vient de Caesius.

Il sursauta de colère.

— Ces Galates vous ont séduite. Ah ! j'aurais dû, dès le début, les écraser !

— Dès le début ? Nous auriez-vous épiés, par hasard ?

Elle se redressait, frappée dans sa dignité et dans sa délicatesse. Mais il affecta de ne pas répondre.

— Je n'ai pas de comptes à vous rendre. Brisons là. Oui ou non, voulez-vous être ma femme ?

— Non, Polybius.

— Vous me bravez, je crois !

Elle le regarda en face, de son regard clair :

— Non, je ne vous brave pas. J'ai pitié de vous.

— Je n'ai que faire de votre pitié ! Et si je le veux, je saurai bien vous posséder !

Elle pâlit sous l'outrage. Mais elle ne perdit rien de son énergique modération.

— Vous vous oubliez, Polybius. Je suis ici chez moi, et je ne vous y retiens pas.

En même temps, elle frappa dans les mains. Un esclave accourut.

— Faites avancer le cheval de Julius Polybius.

Il vit qu'il était inutile d'insister.

Sans plus ajouter un mot, il sortit, et regagna Pompeia au galop furieux de la bête.

La vente eut lieu le lendemain matin. L'un après l'autre, les objets mobiliers furent mis à prix et adjugés. Quelques uns seulement, les chefs-d'œuvre de sculpture, donnèrent lieu à de sérieuses enchères : l'Eschine de marbre atteignit même une somme inespérée.

Un moment, Vera pensa garder le manuscrit de Tullius Cicero. N'avait-il pas décidé de sa vie ? Mais la pensée des pauvres l'emporta. Le manuscrit fut vendu mille sesterces.

Tout se trouva fini pour la sixième heure.

C'était le dix septième jour des calendes, celui-là même qui avait été choisi pour son mariage, et la coïncidence s'explique parce que, depuis les nones, c'était le premier jour faste où pouvaient se faire les épousailles et les ventes.

Elle avait convenu avec les Galates qu'ils viendraient l'attendre devant la villa de Diomède vers la fin de la douzième heure. (1) Malgré qu'en juin, à pareille heure, il fût encore un peu clair, elle ne se souciait pas de passer isolée devant la demeure de Polybius. Et pourtant elle voulait se réserver l'après-midi à Herculaneum.

Comme la vente s'achevait, on lui remit un billet venant de Pompeia, Paula l'avait signé : c'était la première fois qu'elle écrivait elle-même à la jeune fille. Il ne contenait que ces lignes :

“ *Caesius, très occupé, me prie de vous écrire qu'après réflexion il ne nous paraît pas prudent de vous laisser entrer à Pompeia par la via des Tombeaux. Il vaut mieux éviter la villa de Dipilus. Au bas de la côte, avant de vous engager dans les tombeaux, tournez à gauche : il y a là une route qui contourne le faubourg Augusto-Félix ; cette route aboutit à un chemin qui monte un peu le long des pentes pour redescendre ensui-*

*te et qui rejoint au delà de la porte du Vesuvius le prolongement de la rue de Stabiae. C'est dans ce chemin que nous vous attendrons. Nous nous réjouissons de vous revoir.*”

Elle fut un peu étonnée : pourquoi Caesius ne serait-il pas venu l'attendre au bas de la côte pour la guider ? Il avait craint sans doute d'être lui-même remarqué. Elle partirait en tout cas un peu plus tôt pour ne pas risquer de s'égarer au crépuscule.

La maison, avec une partie des meubles, avait été vendue à un sénateur qui n'en prenait possession que dans quelques jours. Auctus avec Drauca et deux esclaves restait pour la garder : la vieille nourrice, qui n'avait pas voulu quitter sa chère fille, devait ensuite la rejoindre à Pompeia ou à Rome.

Pendant plusieurs heures encore, la villa retentit du bruit des esclaves qui enlevaient les objets achetés. Puis, peu à peu, les appels se firent plus rares, le roulement des chars plus espacé. Sur les salles, vides de leurs maîtres et de leurs parures, le silence retomba, comme tombait aux matins d'hiver le brouillard glacé de la côte. Dans l'*atrium* et dans le péristyle les jets d'eau s'étaient arrêtés. Avant de reprendre une autre vie, il semblait que la demeure entière se recueillait et qu'en ce calme propice, par l'embrasement de toutes ces portes ouvertes, les souvenirs du passé, plutôt que d'être expulsés brutalement, comme un parfum vieilli s'évaporaient. . .

Lentement, elle parcourut une dernière fois, l'un après l'autre, les luxueux appartements. Que de joies naïves, que de réflexions méditatives, que d'amicales confidences ils avaient accueillies ! S'ils n'avaient vu que les insouciances de ses villégiatures, à coup sûr elle s'en fût détachée plus vite : mais dans ce cadre familial ses chagrins avaient pleuré, ses doutes avaient rêvé, ses révoltes avaient vibré, son brisement d'âme s'était fait, par petits morceaux, sous le choc des événements. Dans cette bibliothèque, dans ce *tablinum*, dans sa jolie chambre là-haut, et là-bas dans ces bains qu'elle n'osait plus regarder, elle avait laissé un peu d'elle-même : la trace invisible et mystérieuse des douleurs et des espoirs, des générosités et des fautes, des envolées confiantes et des brusques retours aux réalités humaines. Or, tandis qu'elle passait, ces fleurs fanées se mettaient à revivre et se redressaient vers elle : “ Ah ! prends-nous, cueille, coupe jusqu'à la racine, assemble jalousement cette gerbe du souvenir, et dans ton sein, sur ton cœur, à jamais, emporte-nous ! . . . ”

Lentement, elle traversa le xyste parfumé. Les poissons dorés jouaient dans le bassin comme ils avaient toujours joué, les statues d'albâtre et de marbre regardaient du même atone regard le même point fixe qu'elles ne voyaient pas, dans la treille du *trichlinium* d'été les couples d'oiseaux se poursuivaient autour des nids remplis d'espérance. . .

Elle alla jusqu'au pavillon maritime.

L'air était encore chaud, l'horizon encore embué de vapeur. Les flots s'allongeaient, violacés comme une coupe énorme de lie.

Près d'une fenêtre elle s'assit, profondément remuée par cette revue des souvenirs.

(1) Huit heures du soir.

C'était le détachement, la rupture avec le passé, la route étroite et âpre. . . Mais aussi la vraie vie commençait. Ah ! ce n'était pas trop d'une fortune pour payer le gain d'une vie !

Elle prit en main la lettre de Paul, qui ne la quitterait plus.

Aux passages, aux expressions qui l'avaient saisie, elle avait fait des marques et y revenait sans cesse. Jamais elle n'avait entendu parler ainsi, avec cette force, avec cette joie, avec cette tendresse. Jamais, à lire les plus belles pages des stoïciens, elle n'avait senti sa conscience à ce point satisfaite et consolée.

“ *Dieu ne fait pas acception des personnes. . . Il rendra à chacun selon ses oeuvres. . .* ” — Ah ! quelle compensation nécessaire des injustices ambiantes ! Que de fois n'avait-elle pas surpris en elle ce postulat de la justice !

Au jour des comptes, heureux les justes : “ *ceux, en effet, qui vivent selon la chair s'affectionnent aux choses de la chair ; mais ceux qui vivent selon l'esprit s'affectionnent aux choses de l'Esprit. Et les affections de la chair, c'est la mort ; tandis que les affections de l'Esprit, c'est la vie et la paix.* ” — Merveilleuse loi que vérifiait sa précoce expérience ! Et que de sauvages désespoirs dans les voluptés éphémères !

Et cette phrase qui ouvrait à sa pensée des lointains éperdus : “ *Nul de nous ne vit pour soi-même, et nul ne meurt pour soi-même. Car tant que nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; lorsque nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Soit donc que nous vivions, soit que nous mourrions, nous appartenons au Seigneur.* ”

Il y avait bien là de quoi déconcertér l'esprit romain ! Elle-même, quelques mois plus tôt, eût sans doute traité de rêveries l'ardent exposée de l'Apôtre. Mais, de son accent, de son argumentation, de ses conseils, il s'échappait comme une puissance. L'esprit s'inclinait, convaincu ; le cœur se dilatait, ému et conquis.

Les mots étaient bien simples pourtant ! Mais jamais on ne les avait assemblés de la sorte ! Et les larmes brûlaient dans ses yeux en écoutant une fois de plus les touchantes tendresses de ce grand cœur :

“ *Je vous exhorte, mes frères, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par la charité du Saint-Esprit, à combattre avec moi, en adressant pour moi des prières à Dieu, afin que j'échappe aux incrédules qui sont en Judée, et que l'offrande que je porte à Jérusalem soit agréable aux saints, en sorte que j'arrive chez vous dans la joie, si c'est la volonté de Dieu, et que je goûte quelque repos au milieu de vous. En attendant, que le Dieu de paix soit avec vous tous ! . . . Saluez Prisca et Aquilas, mes coopérateurs en Jésus-Christ, eux qui pour sauver ma vie ont mis leur cou sous la hache. . . Saluez Epaenetus, mon bien-aimé, qui a été pour le Christ les prémices de l'Asie. Saluez Maria qui a pris beaucoup de peine pour vous. . . Saluez Amplias, mon bien-aimé dans le Seigneur. . . Saluez Apellès qui a fait ses preuves dans le Christ. Saluez ceux de la maison d'Aristobulos. . . Saluez Philologus et Julia, Nereus et sa soeur ainsi qu'Olympias et tous les saints qui sont avec eux. . .* ”

Ah ! comme on voyait bien qu'ils s'aimaient, ces saints, ces frères !

Et désormais elle serait des leurs : elle aimerait ainsi, ainsi elle serait aimée ! . . .

Elle laissa retomber le manuscrit.

Le soleil descendait lentement à droite de Capreae. La lueur d'or, adoucie, revêtait peu à peu comme d'un transparent peplum les cités lourdes et les villas éparses.

Elle se rappela sa première visite à Pompeia. Au retour, un autre manuscrit sur les genoux, elle avait contemplé, comme à présent, l'astre qui tombait, et, par delà, l'avenir inconnu au seuil duquel brillait le nom de Polybius. . . Avec l'implacabilité du soleil tombant, les circonstances s'étaient alors déroulées. . . Sous l'action d'un invisible chorège, enlacées, emmêlées, décevantes, elles avaient pourtant réalisé l'unité du rythme sacré. Sollicitée par ce qu'il appelait, cet apôtre, la grâce de Dieu, son âme avait été jetée de la frivolité dans le désir du bien, du bien consenti dans l'épreuve, de l'épreuve et malgré les défaillances dans la paix. Suavement, sûrement, la Divinité l'avait conduite au but choisi, au don sublime de la foi. Ah ! qu'il était bon de se laisser faire par Elle !

Et le cœur joyeux jusque dans son deuil, à la place que ses doigts avaient fatiguée elle relut et chanta l'hymne aux transports inoubliables :

“ *Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si, par l'Esprit, vous faites mourir les oeuvres du corps, vous vivrez ; car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. En effet, vous n'avez point reçu un esprit de servitude, pour être encore dans la crainte ; mais vous avez reçu un esprit d'adoption, en qui nous crions : Abba ! Père ! Cet Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ, si toutefois nous souffrons avec lui pour être glorifiés avec lui. Car j'estime que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire à venir qui sera manifestée en nous. . .* ”

“ *Nous savons d'ailleurs que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son éternel dessein. Car ceux qu'il a connus à l'avance, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son fils, afin que son Fils soit le premier-né d'un grand nombre de frères. Et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés.* ”

“ *Que dire encore après cela ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré à la mort pour nous tous, comment avec lui ne nous donnera-t-il pas toutes choses ?* ”

“ *Qui accusera les élus de Dieu ? Sera-ce Dieu, qui les a justifiés ? Qui les condamnera ? Sera-ce le Christ, qui est mort pour eux et qui est ressuscité, qui est à la droite de Dieu et qui l'interpelle en notre faveur ?* ”

“ *Oh qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? La tribulation ? l'angoisse ? la faim ? la nudité ? le danger ? la persécution ? le glaive ? . . . Mais nous res-* ”

tons vainqueurs de tout cela pour l'amour de Celui qui nous a aimés !

“ Ah ! j'en suis bien certain : ni la mort, ni la vie, ni les mauvais anges, ni les princes de ce monde et ses puissances, ni le présent, ni l'avenir, ni la violence, ni les forces d'en haut, ni les forces d'en bas, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur ” ?

.....  
Maintenant, dans la petite barque, elle se rapprochait d'Oplontis.

Le couchant jetait la pourpre à profusion sur le rivage : les salines aux tas coniques, les péristyles entr'ouverts au bord des eaux, les statues grecques dont le flot baignait la base, plus loin les arbustes fleuris, les oléandres, les feuillages autour des palais et les villas en avenue, et les temples sur les hauteurs, tout s'enflammait, tout rougeoyait à mesure. Même les pins assombris recevaient la sanglante caresse et dressaient leurs formes violettes sur le bleu-rose de l'horizon.

La paix du soir ! jamais elle ne l'avait vue si pleine, si grandiose. Sa poitrine se soulevait comme si elle eût voulu en respirer l'enivrante et parfaite beauté. Rayon de feu ! Virginal adieu de l'astre intangible aux rivages passionnés !

Ainsi de son cœur très calme un adieu partait, virginal aussi, vers un point rouge qu'elle devinait là-bas sous les remparts de la ville osque. Du rayonnement de sa prière elle enveloppait le geste éperdu de l'homme qui l'aimait : ayant célébré ses mystérieuses épousailles, elle allait porter à d'autres le charme de ses caresses et l'intégralité de son amour.

A la lueur du crépuscule, elle se hâtait vers Pompeia.

Maintenant, une teinte mauve, uniforme s'incorporait à toutes choses.

Les promeneurs étaient plus rares. De la cité les appels au plaisir avaient sonné comme une fanfare, et tous ces pauvres cœurs esclaves accouraient à l'orgie.

Au bas de la côte elle prit à gauche comme il était convenu.

En apercevant les tombeaux, la mort de Norca lui était soudain revenue à l'esprit avec un souvenir si net des détails qu'elle en frissonna.

Tandis qu'elle suivait le chemin au bord des vignes elle la revoyait dans la petite chambre, sur sa couche, avec ces yeux profonds qui semblaient voir outre tombe... et les mots revenaient distincts à ses oreilles : “ Le Maître, là, vous appelle... Il appelle, obéissez ! ”

Elle essaya de secouer cette vision qui l'obsédait. Oui, le Maître l'avait appelée ; mais n'avait-elle pas obéi ? Ne pouvait-elle pas atteindre dans la paix le but qu'il lui avait marqué ?

Le jour baissait de plus en plus. Un malaise subit l'avait saisie. A une bonne distance sur sa droite elle apercevait la portion de muraille restée debout après

le tremblement de terre, entre les portes d'Herculeum et du Vesuvius : trois tours s'en détachaient, assombries, délabrées. L'ombre commençait à noyer les limites des choses.

Dans le chemin, personne... Ne voir encore ni Caesius ni Paula, cela l'étonnait, l'effrayait même. Sur cette voie écartée elle se sentait moins en sûreté que dans l'avenue, où l'on circulait jusqu'à la nuit.

Devant elle la route commençait à descendre et faisait un coude au delà duquel elle rejoignait sans doute la rue de Stabiæ prolongée. C'est là probablement qu'on l'attendait. Elle pressa sa marche. Mais le tournant rapidement atteint ne lui montra aucun promeneur.

Elle prit peur. Que se passait-il ? Ce billet de Paula ? ...

Une angoisse mortelle l'envahit. Elle ne connaissait pas l'écriture de Paula : c'était peut-être un faux, une ruse... Un nom flotta sur ses lèvres.

Elle n'eut pas le temps d'y réfléchir.

D'un massif d'oléandres trois hommes venaient de bondir masqués.

Le danger immédiat lui rendit sa présence d'esprit. Fuir était impossible. Mais le chemin surplombait encore de quelques mètres les jardins inférieurs. Résolument elle recula jusqu'au bord, face aux assaillants, prête à reculer encore s'ils avançaient.

Ils s'arrêtèrent, interdits.

Alors sa voix s'éleva, souverainement méprisante :

— Vous pouvez enlever ce masque, Julius Polybius.

Celui qui était le premier tressaillit. Un moment il hésita, puis d'un geste brusque il se découvrit.

C'était lui.

Dans la demi-obscurité son visage apparaissait, pâle comme un marbre. Mais les yeux brillaient dans les orbites, comme la prunelle d'un fauve au guet de sa proie.

Par un élan du cœur elle offrit à Dieu sa volonté de n'appartenir qu'à Lui. Oh ! elle mourrait plutôt que d'être victime de cette passion, brutale jusqu'à l'attentat !

Un bref dialogue s'était engagé :

— Pardonnez-moi le procédé, Vera. Mais pour rien au monde je ne vous laisserai rejoindre ces Galates !

— A votre aise, Polybius. Vous ne m'aurez pas vivante !

— Alors je dois vous prévenir : leur vie dépend de la vôtre.

— Pensez-vous m'acheter une seconde fois ?

— Trêve aux gros mots : voulez-vous céder ?

— Jamais !

Il s'éloigna vers la droite.

Elle crut à une feinte pour lui faire abandonner sa position de défense, et ne le quitta pas du regard.

Soudain un sifflement passa dans l'air.

Avant qu'elle s'en fût rendu compte, une cordelette étroite enlaçait d'un nœud coulant ses épaules, et d'un coup sec un des deux hommes masqués la jetait sur le chemin.

Elle poussa un cri de terreur.

Par une brusque volte-face Polybius était déjà sur elle et la saisissait pour l'emporter. Ce contact infâme décupla ses forces, Un appel désespéré sortit de sa gorge et vint battre les feuillages et les jardins.

Odieusement, il lui mit la main sur la bouche.

— Par Jupiter, vous tairez-vous !

Il l'entraînait vers les chevaux dissimulés dans le fourré.

Soudain d'autres cris répondirent et se rapprochèrent : au détour du chemin des silhouettes apparurent, qui se précipitaient vers eux, munies de bâtons et de lanternes.

S'il ne voulait pas être reconnu, il fallait fuir !

Il devint fou de rage.

Avec un grognement sourd, il mit la main à sa tunique et la reporta violente sur la jeune fille qui tomba lourdement.

— Parle, maintenant, si tu le veux !

Puis d'un bond il rejoignit ses complices.

L'obscurité s'était faite. Sur la terre Vera restait étendue et ne bougeait pas.

Les arrivants éclairèrent le corps. Un cri d'horreur leur échappa :

— Elle ! c'est elle !

Dans la poitrine un poignard était planté, et le sang vermeil coulait à flots.

Caesius déchira son manteau, et, coupant la corde, retirant l'arme de la plaie, s'efforça d'arrêter l'hémorragie.

A ce moment la jeune fille reprit connaissance. Instinctivement sa main alla vers la blessure.

— Ah ! dit-elle, je souffre !

Paula se pencha vers le beau visage décoloré :

— Vera, c'est nous. Courage, nous ne vous quittons plus.

Au son de la voix aimée, un sourire illumina ses traits.

— Paula... Caesius... Oh ! quel bonheur ! Vous, vous ! Elle essaya de se soulever. Elle ne le put.

— Ah ! fit-elle encore douloureusement, il m'a tuée !

— Qui donc, mon enfant, Polybius ?

Elle ne répondit pas. Elle se rappelait leur exemple et, à son tour, elle absolvait.

— Caesius !

Sa voix faiblissait. Il se pencha sur elle.

— N'attendez pas... vite... le baptême !

Un des assistants se détacha et gagna les jardins environnants. Peu après, il revenait avec de l'eau.

Le Galate fit une courte prière, et solennellement il versa l'eau sur le front de la jeune fille " au nom du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint ".

— Merci, merci... .

Sa respiration haletait, Sans doute, la vision de Norca lui réapparaissait encore, car elle murmura :

— Il appelle, il appelle... Jésus !

Paula lui soutenait la tête en pleurant.

Alors Caesius approcha ses lèvres contre l'oreille de la mourante et lentement il dit :

— Vera, pour vous la vraie vie, la vie de l'amour va commencer. Votre bonheur, c'est le nôtre. N'oubliez pas les pauvres, les esclaves. Pour eux, pour nous les exilés, priez Jésus.

Elle sourit délicieusement. Elle eut encore la force de faire un signe affirmatif.

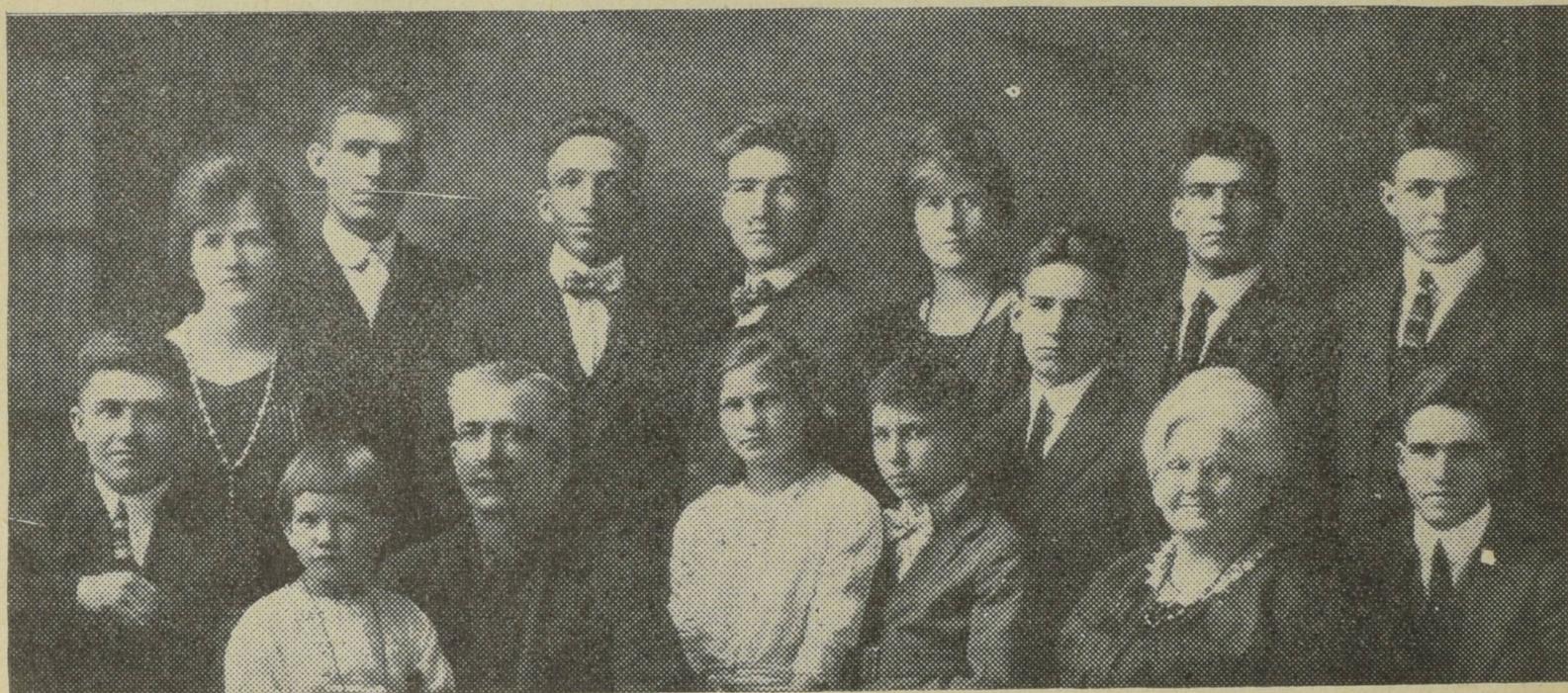
Puis, calme, la tête sur le cœur de Paula, la main dans la main de Caesius, elle expira... .

Doucement, avec un respect infini, le jeune homme ferma les yeux très purs de la Romaine.

Alors il se releva, et la contempla :

— Elle a toujours agi loyalement, dit-il comme se parlant à lui-même... .

Et, quand l'âme est droite, Dieu s'en empare !



UNE BELLE FAMILLE CANADIENNE

M. et Madame Félix Blanchette, de Saint-Nicéphore, et leur treize enfants.

# TABLE DES MATIÈRES

SEPTEMBRE 1923

## TEXTE

Notre anniversaire, J.-ALBERT FOISY, 1.— Le semeur de lis et de roses, S. COUBÉ, 2.— Au temps jadis, GUY D'AVELINE (*De Saint Louis à Napoléon*), 4.— Lettre de Louis Veillot, 7.— Beethoven, J.-M. BOUILLAT (*Le Noël*), 8.— Les compteurs...! JEAN LÉON, 14.— Partie (*poésie*), FRANCIS DESROCHES 14.— Les consolations de la foi au chevet d'un défunt (*Les Dossiers de l'Action Populaire*), 15.— Chronique littéraire: *Sourires et Grimaces*, FERDINAND BÉLANGER, 18.— Ephémérides canadiennes, 21.— La machine humaine: Ses détraquements: La thrombose et l'embolie, LE VIEUX DOCTEUR, 25.— Les périodes de pluies et de sécheresses, B. L. (*La Croix*), 26.— Savoir être heureuses, JEANNE LE FRANC, 29.— Les légumes (*La Cuisine à l'École primaire*), 29.— L'opinion d'un industriel anglais, THOMAS POULIN (*Le Travailleur*), 31.— Le respect de la vérité, l'abbé MILOT, 32.— Pour s'amuser, 34.— Les livres, 35.— Prêtres... demain (*poésie*), L. DETREZ, 35.— Quand l'âme est droite (*feuilleton*), MAURICE RIGAUX, 36.

## ILLUSTRATIONS

*Couverture*: Le coup de vent, tableau de G. HAQUETTE.— Une belle couronne, 4.— Portrait de Beethoven, 8.— Un monument à Mgr de Laval, 13.— Sur la route de Grand-Pré, 17.— Au centre de la capitale anglaise, 18.— La famille royale d'Espagne, 20.— Feu Benjamin Sulte, 21.— Le R. Père Gérard Martin, O.M.I., 22.— Le R. Père Odilon Chevrier, O. M.I., 22.— Sir Alexandre Lacoste, 23.— Feu l'abbé F. Massé, 24.— Une école à La Reine, 28.— Feu l'abbé Joseph Valiquette, 43.

OCTOBRE 1923

## TEXTE

Propagande athée, J.-ALBERT FOISY, 49.— L'histoire d'une mère, d'après ANDERSON, 50.— La prière, LOUIS VEUILLOT, 53.— Les tremblements de terre, l'abbé T. MOREUX (*Scientifica*), 54.— Une chasse au XVIII<sup>e</sup> siècle, JEAN HUREL (*L'Etoile Noëlisme*), 55.— Race de vipères, (*Bulletin paroissial de Notre-Dame du Chemin*), 60.— Le catholicisme au Japon, (*Le Pèlerin*), 61.— L'obsession alimentaire, MIGUEL ZAMACOIS, 63.— Le renne au Canada, GEO. MAHEUX (*Le Naturaliste canadien*), 65.— Aux prières, JULES DORION (*L'Action Catholique*), 68.— Beethoven, J.-M. BOUILLAT (*Le Noël*), 70.— Le Congrès eucharistique de Québec, 74.— Ephémérides canadiennes: septembre 1923, 77.— La machine humaine, LE VIEUX DOCTEUR, 79.— Dictées, 80.— La vie utile, JEANNE LE FRANC, 82.— Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 82.— Théorie de la cuisson, (*La cuisine à l'école primaire*), 83.— Je vous écoute (*poésie*), LOUIS-JOSEPH DOUCET, 84.— Réflexions, THOMAS POULIN (*Le Travailleur*), 85.— Une troisième manière, THOMAS POULIN, 86.— Pour s'amuser, 87.— Quand l'âme est droite (*feuilleton*), MAURICE RIGAUX, 88.

ILLUSTRATIONS

*Couverture*: Un intrus, tableau d'Annie-Benson Muller.— Un huard prenant son vol, 53.— La chasse dans la province de Québec, 59.— Original photographié sur les bords d'un des nombreux lacs de la Province de Québec, 64.— Une belle famille canadienne française, 73.— La foule au congrès eucharistique de Québec, 76.— A 2,000 pieds au-dessus de New-York, 81.— Après l'orage, *Tableau de Van Ruysdael*, 84.— La remise du trophée du Gouverneur aux élèves de l'Académie Commerciale, 93.

NOVEMBRE 1923

## TEXTE

Le jour du seigneur, J.-ALBERT FOISY, 97.— Combat d'un gladiateur contre un tigre, ALEXANDRE GUIRAND, 99.— Un nom ignoré, 101.— L'arithmétique des animaux, 110.— Beethoven, J.-M. BOUILLAT, (*Le Noël*), 112.— Chronique littéraire: *Dans la brise du Terroir*, FERDINAND BÉLANGER, 116.— Ephémérides canadiennes: octobre 1923, 118.— La machine humaine: ses détraquements: La méningite, LE VIEUX DOCTEUR, 122.— Radio: Les tubes à vide, L.-M. BOLDOC, ptre, 124.— Nos morts, JEANNE LE FRANC, 127.— Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 127.— Rêver, ALICE, 128.— Bouillon, Pot-au-feu (*La cuisine à l'école primaire*), 129.— Patrons de broderie, marque "Gorcy", 131.— La rennovation de l'apprentissage (*Le Travailleur*), 132.— Instruisons-nous, MARGUERITE DELASSALLE (*La voix sociale*), 133.— Pour s'amuser, 135.— Pour les petits: Je n'ai pas peur! (*L'ami des enfants*), 136.— Poème, J.-ALCIDE JOYEL, 138.— Les livres, 139.— Quand l'âme est droite (*feuilleton*), MAURICE RIGAUX, 140.

## ILLUSTRATIONS

*Couverture*: Petite Danoise, tableau d'ED. CABANE.— Un paysage de chez-nous, 100.— Les nôtres au Japon, 108.— Un coin des Montagnes Rocheuses, 111.— Feu l'abbé F.-X. Burque, 119.— M. le chanoine H.-A. Scott, 119.— S. G. Mgr Louis Rhéaume, O.M.I., 120.— L'hon. Louis-Philippe Brodeur, 121.— Les chanteurs romains à Québec, 123.— En canot sur la rivière des Mille-Isles, 126.— Une vieille maison canadienne, 130.

DÉCEMBRE 1923

## TEXTE

S'ils connaissaient leur bonheur, J.-ALBERT FOISY, 145.— Conte de Noël: Histoire d'un petit sapin, J. D., 147.— Episode de chasse, Général BARATIER (*Souvenir de la mission Marchand*), 150.— Un nom ignoré, (*L'Ami des Enfants*), 156.— Conte de Noël: Bob et Trompette, JEAN NESMY (*L'Etoile Noëlisme*), 163.— Chronique littéraire: "La Montagne de Bois", FERDINAND BÉLANGER, 167.— Ephémérides canadiennes, 169.— La machine humaine: le trépan, LE VIEUX DOCTEUR, 172.— Un duel au bout du fil d'un pêcheur à la ligne, 173.— Radio: L'amplifica-

tion des sons par tube à vide, L.-M. BOLDUC, ptre, 174.— La bonne amitié, JEANNE LE FRANC, 178.— Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 178.— Bouillon de légumes, (*La cuisine à l'École primaire*), 179.— Bizarreries de la langue française, 179.— Patrons de broderie, marque "Gorcy", 180.— L'atelier fermé, EDMOUR HÉBERT, ptre (*Le Devoir*), 181.— Pour s'amuser, 184.— Le civil et le poilu (*poésie*), RENÉ BERTON, 185.— Les saints Innocents, Bse THÉRÈSE DE L'ENF.-JÉSUS, 185.— Les livres, 186.— Quand l'âme est droite (*feuilleton*), MAURICE RIGAU, 187.— L'écuelle de bois de l'aïeul, 192.

## ILLUSTRATIONS

*Couverture* : La Vision de la Ste-Vierge, tableau d'Anould.— Les plaisirs de la campagne, 149.— Dans les Montagnes Rocheuses canadiennes, 155.— Une relique historique : Vue de l'intérieur de l'église des Hurons, à Lorette, P. Q., 166.— Feu M. G.-E. Tanguay, 170.— Mgr Antonin Nantel, 170.— Le Séminaire de Sainte-Thérèse, 171.— Le major E. Amrstrong, 175.— Les bisons du parc Wainwright, 177.— Le mont "Pyramide" dans les Montagnes Rocheuses, 183.

## JANVIER 1924

## TEXTE

Imitons-les, THOMAS POULIN, 193.— Un épi tomba, YV. DES LANDES (*La Croix*), 194.— Une soirée de saint Vincent de Paul, EMILE-B. VERNIER, 197.— Eugène Labiche, C. LECIGNE (*Le Noël*), 204.— La mort d'une épicerie, ARMAND BARTHE (*Almanach du Pèlerin*), 209.— Chronique littéraire : *Sir Joseph Dubuc*, FERDINAND BÉLANGER, 215.— Ephémérides canadiennes : décembre 1923, 218.— La machine humaine : ses détraquements : La pendaison, LE VIEUX DOCTEUR, 221.— L'histoire des trois miroirs, 222.— Radio : Théorie de la syntonisation, L.-M. BOLDUC, ptre, 223.— Le poète vagabond, 225.— La meilleure étrenne, JEANNE LE FRANC, 226.— Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 226.— Le crucifix, ALICE DE VALCOURT, 227.— Soupes et potages (*La cuisine à l'école primaire*), 228.— Patrons de broderie, marque "Gorcy", 229.— Un petit conseil, C. CLERC (*Le Travailleur*), 230.— L'association ouvrière, R. P. ARCHAMBAULT, S. J., 230.— Pour s'amuser, 232.— Les livres, 233.— Poésie : Comment les anges firent les nations, 234.— Quand l'âme est droite (*feuilleton*), MAURICE RIGAU, 235.

## ILLUSTRATIONS

*Couverture* : La Sainte Famille, tableau d'ANNOULD.— Paysage d'hiver, 197.— Au centre de la Russie bolcheviste, 203.— Portrait d'Eugène Labiche, 204.— Un ange jouant de la viole, tableau de Melozzo da FORLI, 208.— L'église de Montmagny, 217.— Feu le chan. A. Blondin, 218.— Feu l'abbé M.-P. Hudon, 219.— Le T. H. T.-G. Shaughnessy, 219.— Mgr F. O'Donnell, évêque-élu de Victoria, 219.— Les nouveaux magasins "Dupuis Frères" de Montréal, 220.— Comme au temps de nos grand'mères, 227.— Le vieux Québec : Vue de l'Église de N. D. des Victoires, démolie en 1759, 231.

## FÉVRIER 1924

## TEXTE

Un choix à faire, THOMAS POULIN, 241.— L'oiseau du Paradis, P., 242.— L'éducation eucharistique dans la famille, JACQUES HERBÉ (*La Maison*), 245.— Le docteur Paul Michaux, Dr H. MAYET (*Bulletin de la S. M.*), 250.— Eugène Labiche, C. LECIGNE (*Le Noël*), 253.— Chronique littéraire : *Campanules*, FERDINAND BÉLANGER, 257.— Ephémérides canadiennes, 259.— La machine humaine : les cheveux, LE VIEUX DOCTEUR, 263.— Radio : Le montage d'un appareil récepteur, L.-M. BOLDUC, ptre, 265.— L'enfant au foyer, JEANNE LE FRANC, 269.— Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 269.— L'adieu ! ALICE DE VALCOURT, 270.— Potage, (*La cuisine à l'École primaire*), 270.— Patrons de broderie, marque "Gorcy", 272.— Pour former une élite ouvrière, Fr RAYMOND-S.-M. PICHÉ, O. P., (*La Semaine par. de Fall River*), 273.— Pour s'amuser, 275.— Les livres, 276.— Aux mères du Canada (*poésie*), E. DUPEYRAT (*Nos chansons franç.*), 277.— La Maison, E. SAINTE-MARIE PERRIN, (*La Revue Hebdomadaire*), 277.— Quand l'âme est droite (*feuilleton*), MAURICE RIGAU, 279.

## ILLUSTRATIONS

*Couverture* : Saint-Joseph.— Un souvenir d'avant-guerre, 244.— Les fouilles de Carthage, 249.— Portrait de feu le Dr Paul Michaud, 250.— Après le dernier désastre italien, 256.— L'hon. Narcisse Pérodeau, N. P., 260.— Feu Mgr Jules Massicotte, P. D., 261.— Feu Mgr Philémon Brassard, P. D., 261.— Feu M. Joseph Gosselin, 261.— L'hon. juge A. Malouin, 262.— L'hon. juge Ernest Roy, 262.— Le nouveau Pont-Royal à Paris, 264.— Le Shenandoah, 274.

## MARS 1924

## TEXTE

Pas de centralisation, THOMAS POULIN, 289.— Sous les griffes de la panthère, P. R. (*Le Missionnaire indien*), 290.— La danse des avocats, J. LORTEL, (*La Maison*), 292.— Un naufrage, M.-R.-C. DÉCARIE, ptre, 295.— La schola des Petits-Pieds-Nus, JEAN VÉSÈRE, 296.— La légende de Robert le Diable, MARCEL D'ENTRAYGUES, 299.— Lettre ouverte à M. l'abbé Th. Moreux, Joseph-B. MIGNAULT, ptre (*Les Annales térésiennes*), 302.— Le petit improvisateur, (*L'Ami des enfants*), 302.— L'avenir de Willy, (*Le Voyageur catholique*), 304.— Pédagogie en action, (*Le Bulletin salésien*), 305.— Eugène Labiche, C. LECIGNE (*Le Noël*), 308.— Chronique littéraire : "L'Expiation", FERDINAND BÉLANGER, 311.— Ephémérides canadiennes : février 1924, 313.— La machine humaine : les cheveux, LE VIEUX DOCTEUR, 316.— Radio : Comment syntoniser, L.-M. BOLDUC, ptre, 318.— Patrons de broderie, marque "Gorcy", 321.— L'ordre, JEANNE LE FRANC, 322.— Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 322.— Mélancolie, VIOLETTE DE L'IMMACULÉE, 323.— La cuisine, (*La cuisine à l'École primaire*), 323.— Une enquête intéressante sur la participation aux bénéfiques, 325.— Un règlement d'apprentissage, 326.— Le premier mot (*poésie*), CH. LAFONT, 329.— La belle histoire de Jean Nicolet, RENÉ CLEM (*L'Action française*), 329.— Quand l'âme est droite (*feuilleton*), MAURICE RIGAU, 331.

## ILLUSTRATIONS

*Couverture* : Notre Seigneur et Saint-Jean, tableau d'ANNOULD.— Vue de la salle du Sénat à l'Hôtel du Parlement canadien, 294.— L'hiver à Québec : Différents travaux de glace faits à l'occasion du carnaval, 298.— L'hiver à Québec : Porte de glace avec tour, faite par les élèves du Petit Séminaire de Québec, 301.— Vue du pont de glace qui s'est formé devant Québec, 313.— Feu l'abbé L.-A. Grenier, 314.— Feu l'abbé O. Cantin, 314.— Feu F.-X. Drolet, 314.— Une nouvelle invention, 320.— Vue du couloir de la salle du Sénat à l'Hôtel du Parlement fédéral, 324.— Des partisans de l'avance de l'heure, 327.

AVRIL 1924

## TEXTE

Un problème difficile, THOMAS POULIN, 337.— La bergère d'Emmaüs, MARIE BARRÈRE-AFFRE (*Le Noël*), 338.— Les ignorances d'une "belle madame" PIERRE MANÉ (*Le Messager de Sherbrooke*), 342.— Conversion d'une Israélite, 344.— Eugène Labiche, C. LECIGNE, (*Le Noël*), 346.— Mémoire du plombier, MIGUEL ZAMACOIS (*La Maison*), 350.— Le campement pour la nuit, Mgr GROUARD, 351.— Histoire d'une petite bête, A. ACLOQUE, 354.— Chronique littéraire : *Les aventures du Perrine et de Charlot*, FERDINAND BÉLANGER, 356.— La maison de France, 358.— Ephémérides canadiennes : mars 1924, 359.— La machine humaine : L'érysipèle, LE VIEUX DOCTEUR, 362.— Radio : Le super-hétérodyne, L.-M. BOLDDUC, ptre, 364.— Charité et pauvreté, 367.— Patrons de broderie, marque "Gorcy", 368.— Chez-nous, JEANNE LE FRANC, 369.— Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 369.— La cuisine, (*La cuisine à l'École primaire*), 370.— Désertion du sol natal, P. BOUSQUET (*Le Messager de Saint-Michel*), 372.— Questions et réponses, 373.— Légende et réalité, 373.— Pour s'amuser, 375.— Le nid (*monologue*), MARIE BARRÈRE-AFFRE, 376.— Enfant terrible (*saynète*) HENRI CONTI (*L'Ami des Enfants*), 377.— Quand l'âme est droite (*feuilleton*), MAURICE RIGAU, 379.

## ILLUSTRATIONS

*Couverture* : Les sept Chûtes (Saint-Ferréol, P. Q.).— Vue du plan de Saint-Pierre de Rome et du Vatican, 341.— Vue de l'ancienne forteresse de Port-Royal, 343.— Vue du barrage de Bassano, 345.— Ils n'allèrent pas plus loin, 349.— Vue du Monument Champlain érigé à Saint-Jean, N. B., 353.— Feu l'abbé L.-J.-E. Lauriot, 359.— Deux nouveaux cardinaux, 361.— Sur la route de l'Ouest canadien, 371.— Les beautés de notre pays, 374.— Vue de l'"Empress of Canada", 384.

MAI 1924

## TEXTE

Egalité des droits, THOMAS POULIN, 385.— La leçon du pardon, ROGER D'ALBY (*L'Étoile Noëlisme*), 386.— Le Père Longhaye, R. P. LHANDÉ, S. J., 390.— La légende de Martin l'Ours, (*L'Ami des Enfants*), 395.— La petite bohémienne, LOUIS D'ALSACE, 399.— Une miraculée : Sœur

Évangéline, (*Le Pèlerin*), 405.— La première confession, (*Petit Almanach du Propagateur de Trois "Ave Maria"*), 406.— Chronique littéraire : *Les Energies rédemptrices*, FERDINAND BÉLANGER, 407.— Ephémérides canadiennes, 409.— La Machine humaine : ses détraquements : Les loupes, LE VIEUX DOCTEUR, 412.— Radio : Montage d'un récepteur à cristal, L.-M. BOLDDUC, ptre, 414.— Patrons de broderie, marque "Gorcy", 417.— Amour de sœur, JEANNE LE FRANC, 418.— Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 418.— La cuisine : les sautés, (*La cuisine à l'école primaire*), 419.— Heureuse inconscience, ALICE L., 420.— La cité chrétienne d'après les enseignements pontificaux, HENRI BRUN, 421.— Le travail du diable, 422.— Pour s'amuser, 423.— Les livres, 424.— Où va-t-il ?, ERNEST DESJARDINS, S. J., (*Le Messager canadien*), 425.— Sonnet, YVON D'ARVOR, 425.— Les expressions populaires : monologue, LUC MEGRET (*Nos Chansons françaises*), 425.— Quand l'âme est droite (*feuilleton*), MAURICE RIGAU, 427.

## ILLUSTRATIONS

*Couverture* : Virgo Virginum.— Le "Carmania" de la ligne Cunard, 389.— Au dessus de Paris, 394.— La cathédrale de Cologne et le Rhin, 404.— M. Arthur-J. Cormier, E.E.M., 410.— Sir Louis Davies, 410.— L'église de Disraéli, 411.— Dans les Montagnes Rocheuses, 413.— Vue de la petite ville de Banff en Alberta, 420.

JUIN 1924

## TEXTE

Bleus et rouges, ÉDOUARD-V. LAVERGNE, ptre, 433.— L'eau-de-feu (Drame), YVON D'ARVOR, 436.— Notre fête nationale, THOMAS POULIN, 441.— Les premières habitudes J. A. (*La Maison*), 444.— Le roi, le moine et le révolutionnaire, 446.— La petite bohémienne, LOUIS D'ALSACE (*L'Ami des enfants*), 447.— La table commune, A.-D. SERTILANGES, (*La Revue des Jeunes*), 452.— Chronique littéraire : *Sur les Remparts*, FERDINAND BÉLANGER, 454.— Ephémérides canadiennes : mai 1924, 456.— La machine humaine : Le cancer, LE VIEUX DOCTEUR, 460.— Radio : La terminologie du radio, L.-M. BOLDDUC, ptre, 462.— La loyauté, JEANNE LE FRANC, 466.— Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 466.— La Cuisine, (*La cuisine à l'école primaire*), 467.— Retraite fermée et Cercle d'étude, Mlle BERNADETTE DUMONT, 468.— La cité chrétienne d'après les enseignements pontificaux, HENRI BRUN (*La Croix*), 469.— Pour s'amuser, 471.— Les livres, 472.— Mon crucifix (*poésie*), ERNEST DESJARDINS, S. J., (*Le Messager Canadien*), 473.— Quand l'âme est droite (*feuilleton*), MAURICE RIGAU, 474.

## ILLUSTRATIONS

*Couverture* : Le Sacré-Cœur de Jésus, tableau de G. CARIATI.— Dans les Montagnes Rocheuses, 443.— Canard prenant son vol, 445.— Dans les plaines de l'Ouest, 453.— Le roi de la faune canadienne, 455.— Les auteurs canadiens à Québec, 450.— La fête de Dollard à Québec, 458.— La revue des cadets de Québec, 459.— Au retour de la pêche, 465.— Paysage, 468.— Dans les plaines de l'Ouest, 480.

JUILLET 1924

## TEXTE

La nôtre, THOMAS POULIN, 481.— Le carnet d'un enseigne de vaisseau, BERNARD FRANK, 483.— Nos Missionnaires, R. P. CHEVRIER, O.M.I., 488.— 332 avant J.-C., LÉOPOLD DERBAIX (*Mes petits hommes*), 489.— Les bombardements de Paris (mars 1918), LOUIS DUMUR (*Les défaitistes*), 494.— David Teniers, (*L'Ami des Enfants*), 496.— Chronique littéraire : *L'Homme tombé*, FERDINAND BÉLANGER, 501.— Éphémérides canadiennes : juin 1924, 503.— La Machine humaine : ses détraquements : Le cancer, LE VIEUX DOCTEUR, 506.— Radio : La terminologie du radio, LOUIS-M. BOLDUC, ptre, 508.— La chanson de la vie, JEANNE LE FRANC, 511.— Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 511.— La cuisine, (*La cuisine à l'école primaire*), 512.— Patron de broderie, marque "Gorcy", 513.— La cité chrétienne d'après les enseignements pontificaux, HENRI BRUN (*La Croix*), 514.— Pour s'amuser, 515.— La prière du matin (*poésie*), VICTOR DE LAPRADE, 516.— Quand l'âme est droite (*feuilleton*), MAURICE RIGAUX, 517.

## ILLUSTRATIONS

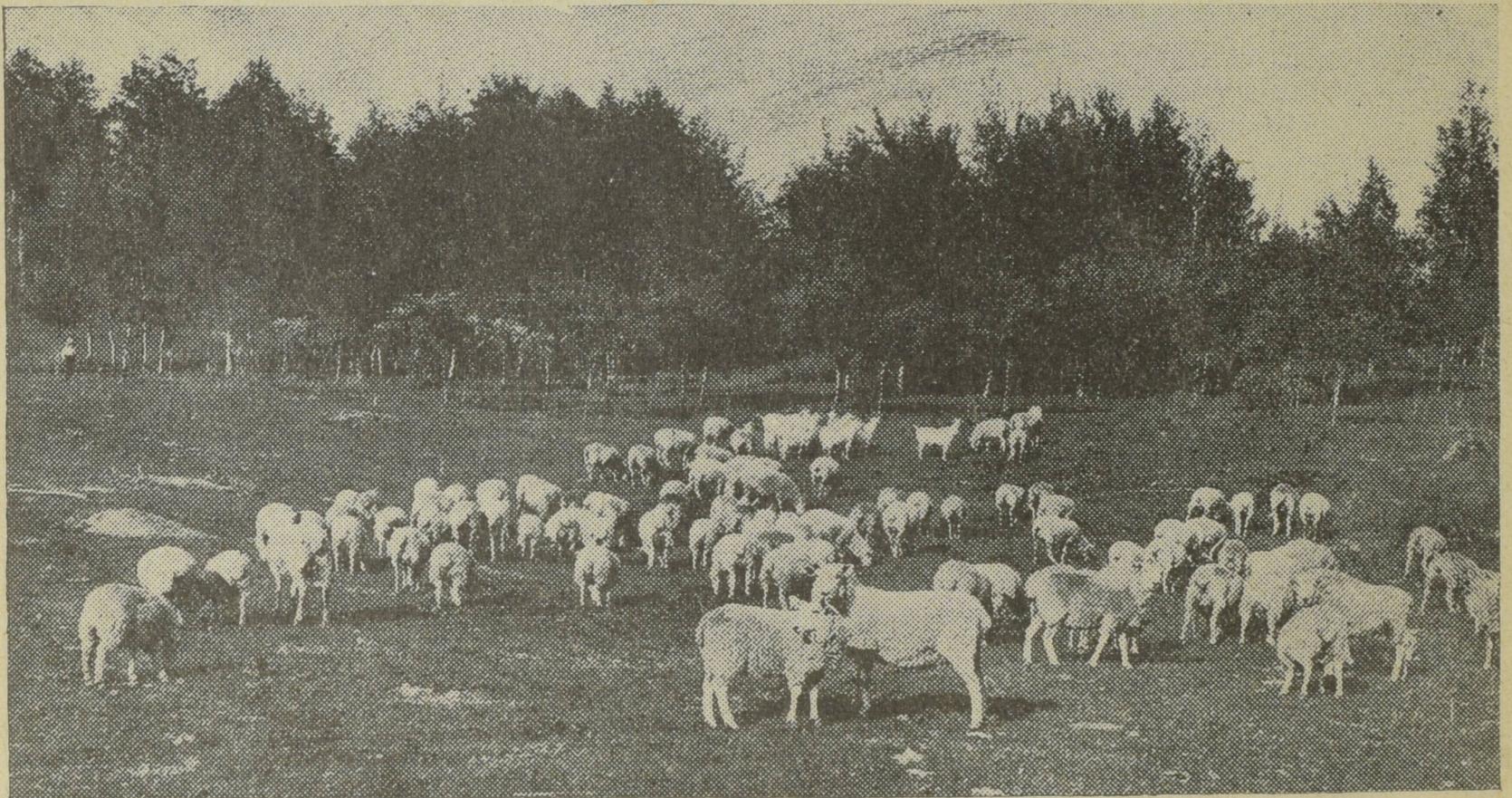
Couverture : Les chûtes Oujatchouan.— Pont du C. N. R. près d'Edmonton, 487.— Le R. P. O. Chevrier, O.M.I., et ses premiers séminaristes, 488.— Vue d'Edmonton, capitale de l'Alberta, 493.— Les plaines de l'Ouest canadien, 494.— Le nouvel hôpital du Saint-Sacrement à Québec, 504.— Dans l'Abitibi québécois : La Reine, 507.— Le "Château" de Maizerets, 516.— La Madone de Maizerets, 528.

AOUT 1924.— l'EXTE

Notre peuplement, THOMAS POULIN, 529.— Le violon de Guarnerius (*L'Ami des Enfants*), 531.— Le spiritisme, DOM M.-D. DOREILLAC, O. M. B., 535.— L'homme patient R. VALDOR (*L'Etoile Noëliste*), 537.— La vieille maison, BERTHILDE 540.— Les saints vivants (*Le semeur vendéen*), 542.— De A à Z, EUGÈNE DUPLESSY, ptre, 544.— Chronique littéraire : *D'un Océan à l'autre*, FERDINAND BÉLANGER, 546.— Éphémérides canadiennes, 548.— La machine humaine : ses détraquements : le cancer, LE VIEUX DOCTEUR, 552.— Radio : Les antennes, L.-M. BOLDUC, ptre, 554.— Le bon sens, JEANNE LE FRANC, 557.— Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 557.— La cuisine : le grillage (*La cuisine à l'école primaire*), 558.— Patrons de broderie, marque "Gorcy", 559.— La cité chrétienne d'après les enseignements pontificaux, HENRI BRUN (*La Croix*), 560.— Pour s'amuser, 563.— Première communion (*poésie*), Abbé J. COLMOU, 564.— Une excursion de pêche aux "Wawarons", ELIE DE SALVAIL (*L'Oiseau Bleu*), 564.— Quand l'âme est droite (*feuilleton*), MAURICE RIGAUX, 567.— Table des matières, 573.

## ILLUSTRATIONS

Un site unique (vue de l'hôtel du Pacifique Canadien à Banff, Alb.), 541.— Un champ de blé à Dauphin, Manitoba, 545.— Centre minier important : Cobalt, 547.— Feu M. Cyrille Robitaille, 548.— Sir Esme Howard, 549.— S. G. Mgr J.-Alfred Langlois, évêque-élu de Titopolis, auxiliaire de S. E. le Cardinal Bégin, 550.— L'église et le presbytère de Cap-Santé, 551.— Une résidence historique : l'ancienne maison des Jésuites à Sillery, 553.— Au pays d'Évangeline, 560.— Le vieux moulin de Beaumont, 566.— Une belle famille canadienne, 572.



UN TROUPEAU DE MOUTONS, A PRINCEVILLE, SASKATCHEWAN.

LIBRARY AND ARCHIVES CANADA  
Bibliothèque et Archives Canada



3 3286 55531352 3